

John Cleland

**Mémoires  
de Fanny Hill,  
femme de plaisir**





Mémoires de Fanny Hill, femme de plaisir

# **MÉMOIRES D'UNE FEMME DE PLAISIR**

## LETTRE PREMIÈRE

MADAME,

Je vais vous donner une preuve indubitable de ma complaisance à satisfaire vos désirs et, quelque mortifiante que puisse être la tâche que vous m'imposez, je me ferai un devoir de détailler avec fidélité les périodes scandaleuses d'une vie débordée, dont je me suis enfin tirée heureusement, pour jouir de toute la félicité que peuvent procurer l'amour, la santé et une fortune honnête ; étant d'ailleurs encore assez jeune pour en goûter le prix et pour cultiver, un esprit qui naturellement n'était pas dépravé, qui, même parmi les dissipations où je me vis entraînée, ne laissa point de former des observations sur les mœurs et sur les caractères des hommes, observations peu communes aux, personnes de l'état où j'ai vécu, lesquelles, ennemies de toute réflexion, les bannissent pour jamais, afin d'éviter les remords qu'un retour sur elles-mêmes ferait naître dans leurs cœurs.

Haissant aussi mortellement que je le fais toute préface inutile, je ne vous ferai point languir par un exorde ennuyeux ; je dois seulement vous avertir que je retracerai toutes mes actions avec la même liberté que je les ai commises.

La vérité, là vérité toute nue guidera ma plume. Je ne prendrai même pas la peine de couvrir de la plus légère gaze mes crayons ; je peindrai les choses d'après nature, sans crainte de violer les lois de la décence, qui ne sont pas faites pour des personnes aussi intimement amies que nous. D'ailleurs, vous avez une connaissance trop consommée des plaisirs réels pour que leur peinture vous scandalise. Vous n'ignorez pas que les gens d'esprit et de goût ne se font nul scrupule de décorer leurs cabinets de nudités de toute espèce, quoique, par la crainte qu'ils ont de blesser l'œil et les préjugés du vulgaire, ils n'aient garde de les exposer dans leurs salons.

Passons à mon histoire. On m'appelait, étant enfant, Frances Hill<sup>1</sup>. Je suis née de parents pauvres, dans un petit village près de Liverpool, dans le Lancashire, de parents extrêmement pauvres et, je le crois pieusement, très honnêtes.

Mon père, qu'une infirmité empêchait de travailler aux gros ouvrages de la campagne, gagnait, à faire des filets, une très médiocre subsistance, que ma mère n'augmentait guère en tenant une petite école de filles dans le voisinage. Ils avaient eu plusieurs enfants dont j'étais restée seule en vie.

---

<sup>1</sup> *Frances*, Françoise ; le diminutif de *Frances* est *Fanny*, c'est-à-dire Fanchonon, Fanchonette ; *Hill* signifie colline, et l'édition de 1736 de la traduction abrégée par Lambert des *Memoirs of a woman of pleasure* est intitulée *Apologie de la fine galanterie de Mlle Françoise de la Montagne*. Mais les traducteurs ne francisent plus les noms propres.

Mon éducation, jusqu'à l'âge de quatorze ans passés, avait été des plus communes. Lire ou plutôt épeler, griffonner et coudre assez mal, faisait tout mon savoir. À l'égard de mes principes de vertu, ils consistaient dans une parfaite ignorance du vice et dans une sorte de retenue et de timidité naturelles à notre sexe, dans la première période de la vie, où les objets vous effrayent surtout par leur nouveauté ; mais alors nous ne guérissons de la peur que trop tôt aux dépens de notre innocence, lorsque nous nous habituons peu à peu à ne plus voir, dans l'homme, une bête féroce prête à nous dévorer.

Ma pauvre mère avait toujours été tellement occupée de son école et des petits embarras du ménage qu'elle n'avait employé que bien peu de temps à m'instruire. Au reste, elle était trop ignorante du mal pour être en état de me donner des leçons qui pussent m'en garantir.

J'étais entrée dans ma quinzième année, lorsque les chers et regrettables auteurs de ma vie moururent de la petite vérole, à quelques jours l'un de l'autre, Mon père mourut le premier, entraînant ma mère dans la tombe. Je me trouvai, par leur mort, une malheureuse orpheline sans ressources et sans amis, car mon père, qui était du comté de Kent, s'était établi par hasard dans le village. Je fus aussi atteinte de cette contagieuse maladie, mais fort légèrement ; je fus bientôt hors de danger et (avantage dont j'ignorais alors la valeur) sans qu'il m'en restât aucune

marque. Je passe sur le chagrin, la véritable affliction où cette perte me plongea. Le temps et l'humeur volage de la jeunesse n'en effacèrent que trop tôt de ma mémoire la triste et précieuse époque. Mais ce qui contribua surtout à me la faire oublier, ce fut l'idée, qu'on me mit tout à coup dans la tête, d'aller à Londres chercher une place. Une jeune femme, nommée Esther Davis, alors dans notre village, devait retourner incessamment à Londres, où elle était en service ; elle me proposa de l'y suivre, m'assurant de m'aider de ses avis et de son crédit pour me faire placer.

Comme il n'y avait personne au monde qui se mît en peine de ce que je deviendrais et que la femme qui avait pris soin de moi après la mort de mes parents m'encourageait plutôt dans, mon nouveau dessein, j'acceptai sans hésiter l'offre qu'on me faisait, résolue d'aller à Londres et d'y tenter fortune ; tentative qui, soit dit en passant, est plus funeste qu'avantageuse aux aventuriers de l'un et l'autre sexe, émigrés de leur province.

J'étais enchantée des merveilles qu'Esther Davis me contait de Londres ; il me tardait d'y être pour voir les Lions de la Tour, le Roi, la Famille royale, les mausolées de Westminster, la Comédie, l'Opéra, enfin toutes les jolies choses dont elle piquait ma curiosité par ses agréables récits et dont le tableau détaillé me tourna complètement la tête.

Je ne puis non plus me rappeler sans rire la naïve admiration, mêlée d'une pointe d'envie, avec laquelle nous autres pauvres filles, dont les habits du dimanche étaient tout au plus des chemises de grosse toile et des robes d'indienne, nous regardions Esther avec ses robes de satin luisant, ses chapeaux bordés d'un pouce de dentelle, ses rubans aux vives couleurs brochés d'argent ; toutes choses qui, pensions-nous, poussaient, naturellement à Londres et qui entrèrent pour beaucoup dans ma détermination d'y aller afin d'en prendre ma part.

Quant à Esther, son seul et unique motif pour se charger de moi pendant le voyage était d'avoir en route la société d'une compatriote. Nous allions dans une ville où, comme elle me disait dans son langage et avec ses gestes :

« Nombre de pauvres campagnardes ont trouvé moyen, par leur bonne conduite, de s'enrichir elles et les leurs. Bien des filles vertueuses ont épousé leurs maîtres, qui les font aujourd'hui rouler en carrosse. On en connaît même quelques-unes qui sont devenues duchesses. La chance fait tout et nous y pouvons prétendre aussi bien que les autres. »

Et un tas de propos pareils qui me faisaient griller d'envie d'entreprendre cet heureux voyage. Que devais-je quitter d'ailleurs ? un village où j'étais née, il est vrai, mais où je n'avais personne à regretter ; un endroit qui m'était devenu insupportable, depuis qu'à des témoignages de

tendresse avaient succédé des airs froids de charité, dans la maison même de l'unique amie dont je pouvais attendre soins et protection. Cette femme, toutefois, se conduisit honnêtement. Elle fit argent des petites choses qui me restaient et me remit, les dettes et les frais d'enterrement acquittés, toute ma fortune, à savoir : huit guinées et dix-sept schellings. J'empaquetai ma modeste garde-robe dans une boîte à perruque et mis mon argent dans une boîte à ressort. Je n'avais jamais vu tant de richesse et ne pouvais concevoir, qu'il fût possible de la dépenser ; ma joie de posséder un tel trésor était si réelle que je fis très peu d'attention à une infinité de bons avis qui me furent donnés, par surcroît.

Nous partîmes par la voiture de Chester. Je laisse de côté la petite scène des adieux, où je versai quelques larmes de chagrin et de joie. Ma conductrice me servit de mère pendant la route, en considération de quoi elle jugea à propos de me faire payer son écot jusqu'à Londres. Elle fit, à la vérité, les choses en conscience et ménagea ma bourse comme si c'eût été la sienne. Je ne m'arrêterai pas au détail insignifiant de ce qui m'arriva en route, comme, par exemple, les regards que d'un œil humide de liqueur me lançait le postillon, le manège de tel ou tel des voyageurs à mon adresse, déjoué par la vigilance de ma protectrice Esther.

Ce ne fut qu'assez tard, un soir d'été, que nous arrivâmes à la ville, dans notre pesant équipage traîné cepen-

dant par deux forts chevaux. Comme nous passions par les grandes rues qui menaient à notre auberge, le bruit des voitures, le tumulte, la cohue des piétons, bref, tout ce nouveau spectacle des boutiques et des maisons me plaisait et m'étonnait à la fois.

Lorsque nous fûmes arrivées à l'auberge et que nos bagages furent descendus, Esther Davis, sur la protection de qui je comptais plus que jamais, me pétrifia par une froide harangue dont voici la substance :

« Loué soit Dieu, nous avons fait un bon voyage. Ça, je m'en vais vite dans ma place ; songez à vous mettre en service le plus tôt que vous pourrez ; n'appréhendez pas que les places vous manquent ; il y en a ici plus que de paroisses. Je vous conseille d'aller au bureau de placement. Pour moi, si j'entends parler de quelque chose, je vous en donnerai avis. Vous ferez bien, en attendant, de prendre une chambre. Je vous souhaite beaucoup de bonheur... J'espère que vous serez toujours brave fille et ne ferez point tort à vos parents. »

Après cette belle exhortation, elle me fit une courte révérence et prit congé de moi, me laissant pour ainsi dire confiée à moi-même, aussi légèrement que je lui avais été confiée.

Je sentis avec une amertume inexprimable la cruauté de son procédé. Elle n'eut pas les talons tournés que je

fondis en larmes, ce qui me soulagea un peu, mais point assez pour me tranquilliser l'esprit sur l'embarras où je me trouvais. Un des garçons de l'hôtellerie vint mettre le comble à mes inquiétudes en me demandant si je n'avais besoin de rien. Je lui répondis naïvement que non, mais que je le priais de me faire avoir un logement pour cette nuit. L'hôtesse parut et me dit sèchement, sans être touchée de l'état où elle me voyait, que j'aurais un lit pour un schelling, et que ne doutant pas que je n'eusse des amis dans la ville (ce qui me fit, hélas ! pousser un grand soupir), je pourrais me pourvoir le lendemain matin.

Dès que je me vis assurée d'un lit, je repris courage et résolus d'aller, le jour suivant, au bureau de placement dont Esther m'avait donné l'adresse sur le revers d'une chanson.

J'espérais trouver dans ce bureau l'indication d'une place convenable pour une campagnarde telle que moi et qui me permettrait d'épargner le peu que je possédais. Quant à un certificat de bonne conduite, Esther m'avait souvent répété qu'elle se chargeait de m'en procurer un ; or, si affectée que je fusse de son abandon, je n'avais pas cessé de compter sur elle. En bonne fille que j'étais, je commençais à croire qu'elle avait agi tout naturellement et que si j'en avais mal jugé d'abord, c'était par ignorance de la vie.

L'impatience où j'étais de mettre mon projet à exécution me rendit matinale. Je mis à la hâte mes plus beaux atours de village, et laissant l'hôtesse dépositaire de ma petite malle, je m'en fus droit au bureau qui me fut indiqué.

Une vieille matrone tenait cette maison. Elle était assise devant une table avec un gros registre, où paraissait griffonné par ordre alphabétique un nombre infini d'adresses.

J'approchai de cette vénérable personne les yeux respectueusement baissés, passant à travers une foule prodigieuse de peuple, tous rassemblés pour la même cause. Je lui lis une demi-douzaine de révérences niaisées, en lui bégayant ma très humble requête.

Elle me donna audience avec toute la dignité et le sérieux d'un petit ministre d'État, et m'ayant toisée de l'œil, elle me répondit, après m'avoir fait au préalable lâcher un schelling, que les conditions pour femmes étaient fort rares, et surtout pour moi qui ne paraissais guère propre aux ouvrages de fatigue ; mais qu'elle verrait pourtant sur son livre s'il y avait quelque chose qui me convînt, quand elle aurait expédié quelques-unes de ses pratiques.

Je me retirai tristement en arrière, presque désespérée de la réponse de cette vieille médaille. Néanmoins, pour me distraire, je hasardai de promener mes regards sur

l'honorable cohue dont je faisais partie, et parmi laquelle j'aperçus une lady (car, dans mon extrême ignorance, je la crus telle) : c'était une grosse dame à trogne bourgeonnée, d'environ cinquante ans, vêtue d'un manteau de velours au cœur de l'été, tête nue. Elle avait les yeux fixés avidement sur moi, comme si elle eût voulu me dévorer. Je me trouvai d'abord un peu déconcertée et je rougis, mais un sentiment secret d'amour-propre me faisait interpréter la chose en ma faveur ; je me rengorgeai de mon mieux et tâchai de paraître le plus à mon avantage qu'il me fût possible. Enfin, après m'avoir bien examinée tout son saoul, elle s'approcha d'un air extrêmement composé et me demanda si je voulais entrer en service. À quoi je répondis que oui, avec une profonde révérence.

« Vraiment, dit-elle, j'étais venue ici à dessein de chercher une fille... Je crois que vous pourrez faire mon affaire, votre physionomie n'a pas besoin de répondant... Au moins, ma chère enfant, il faut bien prendre garde ; Londres est un abominable séjour... Ce que je vous recommande, c'est de la soumission à mes avis et d'éviter surtout la mauvaise compagnie. » Elle ajouta à ce discours mainte autre phrase plus que persuasive pour enjôler une innocente campagnarde, qui se croyait trop heureuse de trouver une telle condition, car je me figurais avoir affaire à une dame fort respectable.

Cependant, la vieille teneuse de livre, à la vue de qui notre accord s'était passé, me souriait de façon que je

m'imaginai sottement qu'elle me congratulait sur ma bonne chance : mais j'ai découvert depuis que les deux gueuses s'entendaient comme larrons en foire et que cette honnête maison était un magasin d'où Mistress Brown, ma maîtresse, tirait souvent des provisions neuves pour accommoder ses chalands. Elle était si contente que, de peur que je lui échappasse, elle me jeta immédiatement dans un carrosse, et ayant été retirer ma boîte de mon auberge, nous fûmes à une boutique dans *Saint-Paul's-Churchyard*, où elle acheta une paire de gants qu'elle me donna ; puis elle nous fit conduire et descendre droit à son logis, dans ...Street !

Elle m'avait, durant la route, amusée par toutes sortes d'histoires plus croyables les unes que les autres, sans laisser échapper une syllabe d'où je pusse rien conclure, sinon que, par le plus heureux des hasards, j'étais tombée dans les mains de la meilleure maîtresse, pour ne pas dire la meilleure amie, qu'il me fût possible de trouver en ce bas monde. En conséquence, je franchis le seuil toute confiante et joyeuse, me promettant, aussitôt installée, d'informer Esther Davis de ma rare bonne fortune.

L'apparence du lieu, le goût et la propreté des meubles ne diminuèrent rien de la bonne opinion que j'avais conçue de ma place. Le salon où je fus introduite me parut magnifiquement meublé ; car, en fait de salon, je ne connaissais encore que les salles d'auberge où j'avais passé sur ma route. il y avait deux trumeaux dorés et un buffet

garni de quelques pièces d'argent bien en évidence qui m'éblouirent. Je ne doutai pas que je ne fusse dans une maison des mieux famées.

Aussitôt mon installation faite, ma maîtresse débuta par me dire que son dessein était que nous vécutissions familièrement ensemble, qu'elle m'avait prise moins pour la servir que pour lui tenir compagnie et que, si je voulais être bonne fille, elle ferait plus pour moi qu'une véritable mère. À quoi je répondis niaisement en faisant deux ou trois ridicules révérences :

« Oui, oh ! que si, bien obligée, votre servante. »

Un moment après elle sonna et une grande dégingandée de fille parut :

« Martha, lui dit Mistress Brown, je viens d'arrêter cette jeune personne pour prendre soin de mon linge ; allez, montrez-lui sa chambre. Je vous ordonne surtout de la regarder comme une autre moi-même ; car je vous avoue que sa figure me plaît à un point que je ne sais pas ce que je serais capable de faire pour elle. »

Martha, qui était une rusée coquine des mieux stylées au métier, me salua respectueusement et me conduisit au second étage, dans une chambre sur le derrière, où il y avait un fort bon lit, que je devais partager, à ce qu'elle m'apprit, avec une jeune dame, une cousine de Mistress

Brown. Après quoi elle me fit le panégyrique de sa bonne et chère maîtresse, m'assurant que j'étais fort heureuse d'être si bien tombée ; qu'il n'était pas possible de mieux rencontrer ; qu'il fallait que je fusse née coiffée ; que je pouvais me vanter d'avoir fait un excellent hasard. En un mot, elle me dit cent autres platitudes de cette espèce, capables de me faire ouvrir les yeux si j'avais eu la moindre expérience.

On sonna une seconde fois ; nous descendîmes et je fus introduite dans une salle où la table était dressée pour trois. Ma maîtresse avait alors avec elle sa prétendue parente, sur qui les affaires de la maison roulaient. Mon éducation devait être confiée à ses soins, et, suivant ce plan, on était convenu que nous coucherions ensemble.

Ici je subis un nouvel examen de la part de Miss Phœbe Ayres, ma tutrice, qui eut la bonté de me trouver aussi de son goût. J'eus l'honneur de dîner entre ces deux dames, dont les attentions et les empressements alternatifs me ravissaient l'âme, et, simple que j'étais, je ne cessais d'appeler Mistress Brown Sa *Seigneurie*.

Il fut arrêté que je garderais la chambre pendant qu'on me ferait des habits convenables à l'état que je devais tenir auprès de ma maîtresse ; mais ce n'était qu'un prétexte. Mistress Brown ne voulait pas que personne de ses clients ou de ses *biches*, comme elle appelait les filles de sa maison, me vît jusqu'à ce qu'elle eût trouvé acheteur, pour ma vir-

ginité, trésor que, selon toute apparence, j'avais apporté au service de Sa *Seigneurie*.

Depuis le dîner jusqu'au soir, il ne se passa rien qui mérite d'être rapporté. Après souper, l'heure de la retraite étant arrivée, nous montâmes chacune à notre appartement. Miss Phœbe, qui s'aperçut que j'avais de la honte à me déshabiller en sa présence, m'enleva dans la minute mouchoir de cou, robe et cotillons. Alors, rougissant de me voir ainsi nue, je me fourrai comme un éclair entre les draps, où la commère ne tarda pas à me suivre en riant aux éclats.

Phœbe avait environ vingt-cinq ans et en paraissait dix de plus par ses longs et fatigants services et l'usage des eaux chaudes ; ce qui l'avait réduite au métier d'appareilleuse avant le temps.

L'égrillarde ne fut pas plus tôt à mon côté qu'elle m'embrassa avec une ardeur incroyable. Je trouvai ce manège aussi nouveau que bizarre ; mais l'imputant à la seule amitié, je lui rendis de la meilleure foi et le plus innocemment du monde baisers pour baisers. Encouragée par ce petit succès, elle promena ses mains sur mon corps et ses attouchements m'émurent et me surprirent davantage qu'ils me scandalisèrent.

Les éloges flatteurs dont elle assaisonnait ses caresses contribuèrent à me gagner ; ne connaissant point le mal, je

n'en craignais aucun, d'autant plus qu'elle m'avait démontré qu'elle était femme en portant mes mains sur une paire de seins flasques et pendants dont le volume était plus que suffisant pour faire la distinction des deux sexes, surtout pour moi qui n'en connaissais point d'autre.

Je demeurai donc aussi docile qu'elle put le désirer, ses privautés ne faisant naître dans mon cœur que l'émotion d'un plaisir, d'autant plus vif et plus pénétrant que je l'avais ignoré jusqu'alors. Un feu subtil se glissa dans mes veines et m'embrasa pour ainsi dire jusqu'à l'âme. Ma gorge naissante, ferme et polie, irritant de plus en plus ses desirs, l'amusèrent un moment, puis Phœbe porta la main sur cette imperceptible trace, ce jeune et soyeux duvet éclos depuis quelques mois et qui promettait d'ombrager un jour le doux siège des plus délicieuses sensations, mais qui jusqu'alors avait été le séjour de la plus insensible innocence. Ses doigts en se jouant s'exerçaient à tresser les tendres scions de cette charmante mousse, que la nature a fait croître autant pour l'ornement que pour l'utilité.

Mais, non contente de ces préludes, Phœbe tenta le point principal, en insinuant par gradations son index jusqu'au vif, ce qui m'aurait sans doute fait sauter hors du lit et crier au secours si elle ne s'y était pas prise aussi doucement qu'elle le fit.

Ses attouchements avaient allumé dans tout mon corps un feu nouveau, qui s'était principalement concentré

dans le point central, où des mains étrangères s'égarèrent pour, la première. fois, tantôt me pinçant, tantôt me caressant, jusqu'à ce qu'un hélas ! profond eût fait connaître à Phœbe qu'elle touchait à ce passage étroit et inviolé, qui lui refusait une entrée plus libre.

Enfin cette libertine triompha. Je restai entre ses bras dans une espèce d'anéantissement si délectable que j'aurais souhaité qu'il ne cessât jamais.

« Ah ! s'écriait-elle en me tenant toujours serrée, que tu es une aimable enfant !... quel sera le mortel assez heureux pour te rendre femme !... Dieu ! que ne suis-je homme !... » Elle interrompait ces expressions entrecoupées par les baisers les plus brûlants et les plus lascifs que j'aie reçus de ma vie...

J'étais si transportée, mes sens étaient tellement confondus, que je serais peut-être expirée si des larmes délicieuses, qui m'échappèrent dans la vivacité du plaisir, n'eussent en quelque manière calmé le feu dont je me sentais dévorée.

Phœbe, l'impudique Phœbe, à qui tous les genres et toutes les formes de plaisirs étaient connus, avaient pris, selon toute apparence ce goût bizarre en éduquant de jeunes filles. Ce, n'était pas néanmoins qu'elle eût de l'aversion pour les hommes, qu'elle ne les préférât à notre sexe, mais un penchant insupportable pour les plaisirs les lui

faisait prendre indistinctement, de quelque façon qu'ils se présentassent. Rien, en un mot, n'étant capable de la rassasier, elle jeta tout à coup le drap au pied du lit et je me trouvai la chemise au-dessus des épaules, sans que j'eusse la force de me dérober à ses regards. Il faut dire que ma brûlante rougeur provenait plutôt du désir que de la modestie. Cependant la chandelle brûlant encore, à coup sûr, non sans dessein, jetait sa pleine lumière sur tout mon corps.

« Non, me disait-elle, ma chère poulette, il ne faut pas songer à me dérober tous ces trésors. Il faut que je satisfasse ma vue aussi bien que le toucher... je veux dévorer des yeux cette gorge naissante... Laisse-la-moi baiser... Je ne l'ai point assez considérée... Que je la baise encore une fois !... Ciel ! quelle chair douce et ferme ! quelle blancheur !... Quels contours délicats !... Oh ! le charmant duvet !... De grâce, souffre que je voie tout. C'en est trop... je n'en puis plus... Il faut, il faut... »

Ici elle se saisit de ma main et l'a porta à l'endroit que l'on sait. Mais que les mêmes choses sont quelquefois différentes ! Une épaisse et forte toison couvrait une énorme solution de continuité. Je crus que je m'y perdrais tout entière. Cependant, après s'être bien démenée, son ardeur se ralentit : elle soupira profondément, et, me tenant toujours étroitement serrée entre ses bras, elle semblait, par ses baisers redoublés, attirer nos âmes sur nos lèvres brûlantes et collées ensemble. Ensuite, elle lâcha mollement prise, se

remit à mon côté, éteignit la chandelle et retira sur nous la couverture.

J'ignore le plaisir dont elle jouit ; mais je sais bien que je goûtai cette nuit, pour la première fois, les transports de la nature ; que les premières idées de la corruption s'emparèrent de mon cœur et que j'éprouvai, en outre, que la mauvaise compagnie d'une femme n'est pas moins fatale à l'innocence que la séduction des hommes. Mais, continuons... Lorsque la passion de Phœbe fut assouvie et qu'elle goûtait un calme dont je me trouvais bien éloignée, elle me sonda artificieusement sur tous les points qu'elle crut de l'intérêt de sa vertueuse maîtresse et conçut, par mes réponses, par mon ignorance et par la chaleur de mon tempérament, les espérances les plus flatteuses.

Après un dialogue assez long, ma compagne de lit me laissa à moi-même ; si bien que, fatiguée par les violentes émotions que j'avais souffertes, je m'endormis sur-le-champ, et, dans un de ces songes lubriques que les feux du plaisir font naître, je réalisai mes transports à peine inférieurs pour la jouissance à ceux de l'acte réel dans l'état de veille. Je m'éveillai le matin à dix heures, très gaie et parfaitement reposée. Phœbe, debout avant moi, eut soin de ne faire aucune allusion aux scènes de la nuit. À ce moment, la servante apporta le thé et je m'empressai de m'habiller. Quand Mistress Brown entra en se dandinant, je tremblais qu'elle ne me grondât de m'être levée si tard ; mais tout au contraire, elle me mangea de caresses et me dit les choses

du monde les plus flatteuses. Nous déjeunâmes, et le thé à peine desservi, on se mit à m'équiper promptement pour me faire paraître avec décence devant un des chalands de la maison, qui attendait déjà que je fusse visible. Imaginez combien mon cœur dut s'enfler de joie à la vue d'un taffetas blanc broché d'argent, qui avait, à la vérité, subi un nettoyage, d'un chapeau en dentelle de Bruxelles, de bottines brodées, et le reste à l'avenant. Je puis dire sans vanité que, malgré tous les soins que l'on prit à me parer, la nature faisait mon plus grand ornement. J'étais d'une taille, avantageuse et faite au tour ; j'avais les cheveux blonds cendrés luisants, qui flottaient sur mon cou en boucles naturelles ; la peau était d'un blanc à éblouir, les traits du visage un peu trop coloré avaient de la délicatesse et de la régularité ; j'avais de grands yeux noirs pleins de langueur plutôt que de feu, si ce n'est en de certaines occasions où, disait-on, ils lançaient des éclairs. J'avais au menton une fossette qui était loin de produire un effet désagréable ; mes dents, desquelles j'avais toujours eu grand soin, étaient petites, égales et blanches ; ma poitrine était haute et bien attachée, on pouvait y voir la promesse plutôt que la réalité de ces seins ronds et fermes qui, avant peu, devaient justifier cette promesse. En un mot, toutes les conditions le plus généralement requises pour la beauté, je les possédais, ou, du moins, ma vanité m'empêchait de contredire la décision de nos souverains juges, les hommes qui tous, à ma connaissance, se prononçaient hautement en ma faveur. Dans mon sexe même, je rencontrai des femmes d'un caractère trop élevé pour me refuser cette justice, tandis que

d'autres me louaient encore bien plus sûrement en essayant de m'enlever ce que j'avais de mieux dans ma personne et sur mon visage... En voilà trop, je l'avoue, beaucoup trop, en fait d'éloge de moi-même ; mais je serais ingrate envers la nature, envers une beauté à laquelle je dois de si extraordinaires avantages, en tant que plaisirs et fortune, si j'omettais, par fausse modestie, de mentionner des biens si précieux.

Aussitôt ma toilette achevée, nous descendîmes et Mistress Brown me présenta à un vieux cousin de sa propre création, un gentleman, qui, après m'avoir saluée, m'appuya sur la bouche un baiser dont je l'aurais volontiers dispensé. En effet, on ne pouvait guère voir une plus désagréable figure. Que l'on se représente un homme de soixante ans passés, petit et contrefait, de couleur de cadavre, avec de gros yeux de bœuf, une bouche fendue jusqu'aux oreilles, garnie de deux ou trois défenses au lieu de dents, une haleine pestilentielle, enfin un monstre dont le seul aspect faisait horreur.

C'était là le gentleman à qui ma bienfaitrice, son ancienne pourvoyeuse, me destinait. Suivant ce beau projet, elle me fit tenir droite devant lui, me tourna tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, et, détachant mon mouchoir, lui fit remarquer les mouvements, la forme et la blancheur de ma gorge.

Quand on crut le bouc suffisamment prévenu par cet échantillon de mes charmes, Phœbe me reconduisit à ma chambre, et, ayant fermé la porte, elle me demanda mystérieusement si je ne serais pas bien aise d'avoir un aussi beau gentleman pour mari. (Je suppose qu'on lui donnait le titre de beau parce qu'il était chamarré de dentelles.) Je répondis naïvement que je ne songeais point au mariage, mais que si jamais j'avais un choix à faire ce serait parmi les gens de ma sorte, me figurant que tous les *beaux gentlemen* étaient faits sur le modèle de ce hideux animal.

Tandis que Phœbe employait sa rhétorique à me persuader en sa faveur, Mistress Brown, ainsi que j'ai ouï dire depuis, l'avait taxé à cinquante guinées pour la seule permission d'avoir un entretien préliminaire avec moi, et à cent de plus au cas qu'il obtînt l'accomplissement de ses désirs, le laissant maître de me récompenser comme il le jugerait à propos. Le marché fut à peine conclu qu'il prétendit qu'on lui livrât la marchandise sur-le-champ. On eut beau lui représenter que je n'étais pas encore préparée à une pareille attaque, qu'il, fallait tâcher de m'appriivoiser avant de brusquer les choses ; que, timide et jeune comme je l'étais, on risquerait de m'effaroucher et de me rebuter par trop de précipitation. Discours inutiles ; tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'il patienterait jusqu'au soir.

Pendant le dîner, mes deux embaucheuses ne cessèrent d'exalter le merveilleux cousin : « J'avais eu le bonheur de le rendre sensible dès la première vue... il me fe-

rait ma fortune si je voulais être bonne fille et ne point écouter mes caprices, ... que je pouvais compter sur son honneur... que je serais au niveau des plus grandes dames... j'aurais un carrosse pour me promener... »

Elles ajoutèrent à ces fastidieux propos maintes autres bêtises capables de tourner la tête d'une pauvre innocente telle que moi, si l'aversion insurmontable que j'avais pour lui n'eût rendu leur babil sans effet. La bouteille aussi allait grand train, afin, je suppose, de trouver un auxiliaire dans la chaleur de mon tempérament pour l'assaut qui se préparait.

La séance fut si longue qu'il était environ sept heures quand nous sortîmes de table. Je montai à ma chambre ; le thé fut bientôt servi ; notre vénérable maîtresse entra, escortée de mon effroyable satyre. L'introduction faite, on prit le thé, puis lorsqu'il fut desservi elle me dit qu'une affaire de la dernière importance la forçait de nous quitter, que je l'obligerais sensiblement de vouloir bien tenir compagnie à son cher cousin jusqu'à son retour.

« Pour vous, monsieur, ajouta-t-elle, songez, par vos attentions et vos bonnes manières, à vous rendre digne de l'affection de cette aimable enfant. Adieu, ne vous ennuyez point. »

En proférant ces derniers mots, la perfide était déjà presque au bas de l'escalier. Je m'attendais si peu à ce dé-

part précipité, que je tombai sur le canapé comme pétrifiée. Le monstre se mit aussitôt près de moi et voulut m'embrasser ; son haleine infecte me fit évanouir. Alors, profitant de l'état où j'étais, il me découvrit brusquement la gorge, qu'il profana de ses regards et de ses attouchements impurs. Encouragé par cet heureux début, l'infâme m'étendit de mon long et eut l'audace de glisser une de ses mains sous mes jupes ; cette outrageante tentative me rappela à la vie. Je me relevai avec promptitude et le suppliai, fondant en larmes, de ne me faire aucune insulte. « — Qui, moi, ma chère ? dit-il, vous faire insulte ! Ce n'est pas mon intention ; est-ce que la vieille madame ne vous a pas appris que je vous aime ? que je suis dans le dessein de... »

« — Je sais cela, monsieur, interrompis-je ; mais je ne saurais vous aimer, sincèrement je ne le puis... De grâce, laissez-moi... Oui, je vous aimerai de tout mon cœur si vous voulez me laisser et vous en aller. »

C'était parler en l'air. Mes pleurs ne servirent qu'à l'enflammer davantage ; il m'étendit de nouveau sur le canapé et après avoir jeté mes jupes par-dessus la tête, le vilain fit, en soufflant et mugissant comme un taureau, des efforts qui se terminèrent par une libation involontaire. Ce bel exploit achevé, il me vomit, dans sa rage, toutes les horreurs imaginables, disant « qu'il ne me ferait pas l'honneur de s'occuper davantage de moi ; que la vieille maquerelle pouvait chercher un autre pigeon..., qu'il ne serait plus

ainsi dupé par une bégueule de campagnarde... ; qu'il pensait bien que j'avais donné mon pucelage à quelque manant de mon pays et que je venais vendre mon petit lait à la ville ». J'écoutai toutes ces insultes avec d'autant plus d'indifférence que je me flattais de n'avoir rien à redouter de ses brutales entreprises.

Cependant, les pleurs qui coulaient de mes yeux, mes cheveux épais (mon bonnet était tombé dans la lutte), ma gorge nue, en un mot, le désordre attendrissant où j'étais, ranimèrent sa luxure. Il radoucit le ton et me dit que si je voulais me prêter de bonne grâce avant que la vieille revînt, il me rendrait son affection ; en même temps il se mit en devoir de m'embrasser et de porter la main à mon sein ; mais, la crainte et la haine me tenant lieu de force, je le repoussai avec une violence extrême, et m'étant saisie de la sonnette, je la secouai tant que la servante monta voir ce qu'il y avait, si le gentleman demandait quelque chose.

Quoique Martha fût accoutumée dès longtemps aux scènes de cette espèce, elle ne put me voir ensanglantée et chiffonnée comme je l'étais sans émotion. De sorte qu'elle le pria immédiatement de descendre et de me laisser reprendre mes sens, lui promettant que Mistress Brown et Phœbe rajusteraient les choses à leur retour... qu'il n'y aurait rien de perdu pour laisser respirer un peu la pauvre petite... qu'en son particulier elle ne savait que penser de tout ceci, mais qu'elle ne me quitterait pas que sa maîtresse ne fût rentrée. Le vieux singe, voyant qu'il serait inutile de

persister, sortit de la chambre, plein de rage, et me délivra de son abominable figure.

Après son départ, Martha jugea, au pitoyable état où j'étais, que j'avais besoin de repos et m'offrit en conséquence quelques gouttes d'ammoniaque et de me mettre au lit ; ce que je refusai par la crainte que me donnait le retour du monstre qui venait de me quitter. Cependant, Martha me persuada si bien que je me couchai, en proie au plus vif chagrin et agitée par la cruelle inquiétude d'avoir déplu à Mistress Brown, dont je redoutais la vue, tant était grande ma simplicité, car ni la vertu ni la modestie n'avaient eu aucune part dans la défense que j'avais faite : elle provenait uniquement de l'aversion que m'avait inspirée la brutalité de l'horrible séducteur de mon innocence.

Les deux appareilleuses rentrèrent à onze heures du soir, et sur le récit que ma libératrice leur fit des procédés brutaux du faux cousin à mon égard, les perfides employèrent tous les soins imaginables pour me rassurer et me tranquilliser l'esprit. Cependant elles se flattaient que ce n'était que partie remise, et que je leur ferais gagner tôt ou tard le restant du marché ; mais heureusement je n'eus que la peur. Le lendemain au soir j'appris, avec une joie extrême, que l'homme en question, nommé Mr Crofts, et qui était un marchand des plus considérables, venait d'être arrêté par ordre du roi, sous l'inculpation de s'être indûment approprié près de quarante mille livres par des opérations de contrebande. Ses affaires étaient, disait-on, si désespé-

rées que, en eût-il encore le goût, il n'avait plus le moyen de poursuivre ses vues sur moi, car on venait de le jeter en prison et il n'était pas probable qu'il en sortirait de sitôt. Mistress Brown, persuadée par le mauvais succès de cette première épreuve qu'il fallait, avant de faire de nouvelles tentatives, essayer d'adoucir mon humeur sauvage, crut que le plus sûr moyen était de me livrer aux instructions d'une troupe de filles qu'elle entretenait à la maison. Conformément à ce beau projet, elles eurent toute liberté de me voir.

En effet, l'air délibéré de ces folles créatures, leur gaieté, leur étourderie, me gagnèrent tellement le cœur, qu'il me tardait d'être agrégée parmi elles. La timide retenue, la modestie, la pureté de mœurs que j'avais apportées de mon village se dissipèrent en leur compagnie comme la rosée du matin disparaît aux rayons du soleil.

Mistress Brown me gardait pourtant toujours sous ses yeux jusqu'à l'arrivée de lord B... de Bath, avec qui elle devait trafiquer de ce joyau frivole qu'on prise tant et que j'aurais donné pour rien au premier crocheteur qui aurait voulu m'en débarrasser ; car dans le court espace que j'avais été livrée à mes compagnes, j'étais devenue si bonne théoricienne qu'il ne me manquait plus que l'occasion pour mettre leurs leçons en pratique. Jusque-là je n'avais encore entendu que des discours ; je brûlais, de voir des choses ; le hasard me satisfit sur cet article lorsque je m'y attendais le moins.

Un jour, vers midi, que j'étais dans une petite garde-robe obscure, séparée de la chambre de Mistress Brown par une porte vitrée, j'entendis je ne sais quel bruit qui excita ma curiosité. Je, me glissai doucement et je me postai de telle façon que je pouvais tout voir sans être vue. C'était notre Révérende Mère Prieure elle-même, suivie d'un jeune grenadier à cheval, grand, bien découplé, et, selon les apparences, un héros dans les joyeux ébats.

Je n'osais faire le moindre mouvement, ni respirer, de peur de manquer, par mon imprudence, l'occasion d'un spectacle fort intéressant ; mais la paillarda avait l'imagination trop pleine de son objet présent pour que toute autre chose fût capable de la distraire. Elle s'était assise sur le pied du lit, vis-à-vis delà garde-robe, d'où je ne perdis pas un coup d'œil de ses monstrueux et flasques appas. Son champion avait l'air d'un vivant de bon appétit ; et expéditif. En effet, il posa sans cérémonie ses larges mains, sur les effroyables mamelles, ou plutôt sur les longues et pesantes calebasses de la mère Brown. Après les avoir patinées quelques instants avec autant d'ardeur que si elles en avaient valu la peine, il la jeta brusquement à la renverse et couvrit de ses cotillons sa face bourgeonnée par le brandy. Tandis que le drôle se débraillait, mes yeux eurent le loisir de faire la revue des plus énormes choses qu'il soit possible de voir et qu'il n'est pas aisé de définir. Qu'on se représente une paire de cuisses courtes et grosses, d'un volume inconcevable, terminée en haut par une horrible

échancrure, hérissée d'un buisson épais de crin noir et blanc, on n'en aura encore qu'une idée imparfaite,

Mais voici ce qui occupa toute mon attention. Le héros produisit au grand jour cette merveilleuse et superbe pièce qui m'avait été inconnue jusqu'alors et dont le coup d'œil sympathique me fit sentir des chatouillements presque aussi délectables que si j'eusse dû réellement en jouir. Puis le drille se laissa tomber sur la dame. Aussitôt les secousses du lit, le bruit des rideaux, leurs soupirs mutuels m'annoncèrent qu'il avait donné dans le but.

La vue d'une scène si touchante porta le coup de mort à mon innocence.

Pendant la chaleur de l'action, glissant ma main sous ma chemise, j'enflammai le point central de ma sensibilité et je tombai tout à coup dans cette délicieuse extase où la nature, accablée de plaisir, semble se confondre et s'anéantir.

Quand j'eus assez repris mes sens pour être attentive au reste de la fête, j'aperçus la vieille dame embrassant comme une forcenée son grenadier qui paraissait en cet instant plus rebuté que touché de ses caresses. Mais une rasade d'un cordial qu'elle lui fit avaler et certain mouvement officieux lui rendirent bientôt son premier état. Alors j'eus tout le loisir de remarquer le mécanisme admirable de cette partie essentielle de l'homme. Le sommet

écarlate de l'instrument, ses dimensions, un buisson qui en ombrageait la racine, joint au vaste gousset qui l'accompagnait, tout fixa mon attention et augmenta mes transports, qui ne firent que s'accroître par l'aspect des plaisirs d'un second combat, que ma position me fit voir distinctement.

Avant de congédier son gars, Mistress Brown lui mit trois ou quatre pièces de monnaie dans la main.

Le drôle était non seulement son favori, mais celui de toute la maison.

Elle avait eu grand soin de me tenir cachée, de crainte qu'il n'eût pas la patience d'attendre l'arrivée du lord à qui mes prémices étaient destinées, car on ne se serait point avisé de lui disputer son droit d'aubaine.

Aussitôt qu'ils furent descendus, je volai à ma chambre, où, m'étant enfermée, je me livrai intérieurement aux douces émotions qu'avait fait naître en mon cœur le spectacle dont je venais d'être témoin. Je me jetai sur mon lit dans une agitation insupportable, et ne pouvant résister au feu qui me dévorait, j'eus recours à la triste ressource du manuel des solitaires ; mais malgré mon impatience, la douleur causée par l'attouchement intérieur m'empêcha de poursuivre jusqu'à ce que Phœbe m'eût donné là-dessus de plus amples instructions.

Quand nous fûmes ensemble, je la mis sur cette voie en faisant un récit fidèle de ce que j'avais vu.

Elle me demanda quel effet cela avait produit sur moi. Je lui avouai naïvement que j'avais ressenti les désirs les plus violents, mais qu'une chose m'embarrassait beaucoup.

« Et qu'est-ce que c'est, dit-elle, que cette chose ? »

« Eh ! mais, répondis-je, cette terrible machine. Comment est-il possible qu'elle puisse entrer sans me faire mourir de douleur, puisque vous savez bien que je ne saurais y souffrir que le petit doigt ?... À l'égard du bijou de ma maîtresse et du vôtre, je conçois aisément, par leurs dimensions, que vous ne risquez rien. Enfin, quelque délectable qu'en soit le plaisir, je crains d'en faire l'essai. »

Phœbe me dit en riant qu'elle n'avait pas encore ouï personne se plaindre qu'un semblable instrument eût jamais fait de blessures mortelles en ces endroits-là et qu'elle en connaissait d'aussi jeunes et d'aussi délicates que moi qui n'en étaient pas mortes... qu'à la vérité nos bijoux n'étaient pas tous de la même mesure ; mais qu'à un certain âge, après un certain temps d'exercice, cela prêtait comme un gant ; qu'au reste, si celui-là me faisait peur, elle m'en procurerait un d'une taille moins monstrueuse.

« Vous connaissez, poursuivit-elle, Polly Philips ; un jeune marchand génois l'entretient ici. L'oncle du jeune

homme est immensément riche et très bon pour lui. Il l'a envoyé ici en compagnie d'un marchand anglais, son ami, sous le prétexte de régler des comptes, mais en réalité pour complaire au désir qu'il avait de voyager et de voir le monde. Il a rencontré Polly par hasard dans une société, en est devenu amoureux, et il la traite assez bien pour mériter qu'elle s'attache à lui. Il vient la voir deux ou trois fois par semaine. Elle le reçoit dans le cabinet clair du premier étage ; on l'attend demain. Je veux vous faire voir ce qui se passe entre eux, d'une place qui n'est connue que de Mistress Brown et de moi. ».

Le jour suivant, Phœbe, ponctuelle à remplir sa promesse, me conduisit par l'escalier dérobé dans un réduit obscur où l'on mettait en réserve de vieux meubles et quelques caisses de liqueurs et d'où nous pouvions voir sans être vues. Les acteurs parurent bientôt, et après de mutuelles embrassades de part et d'autre, il la conduisit jusqu'au lit de repos, en face de nous ; tous deux s'y assirent, et le jeune Génois servit du vin avec des biscuits de Naples sur un plateau ; puis, après quelques questions qu'il fit en mauvais anglais, il la déshabilla jusqu'à la chemise ; Polly, à son exemple, en fit autant avec toute la diligence possible. Alors, comme s'il eût été jaloux du linge qui la couvrait encore, il la mit en un clin d'œil toute nue et exposa à nos regards les membres les mieux proportionnés et les plus beaux qu'il fût possible de voir. La jeune fille, qui était, je le suppose, très habituée à ce procédé, rougit, il est vrai, mais pas autant que moi-même lorsque je pus la

contempler debout et toute nue, avec sa chevelure noire dénouée et flottante sur un cou et des épaules d'une blancheur éblouissante, tandis que la carnation plus foncée de ses joues prenait graduellement un ton de neige glacée ; car telles étaient les teintes variées et le poli de sa peau.

Polly n'avait pas plus de dix-huit ans. Les traits de son visage étaient réguliers, délicats et doux, sa gorge était blanche comme la neige, parfaitement ronde et assez ferme pour se soutenir d'elle-même sans aucun secours artificiel ; deux charmants boutons de corail, distants l'un de l'autre, pointés en sens divers, en faisaient remarquer la séparation.

Au-dessous se profilait la délicieuse région du ventre, terminée par une section à peine perceptible qui semblait fuir par modestie et se cachait entre deux cuisses potelées et charnues ; une riche fourrure de zibeline la recouvrait ; en un mot, Polly était un vrai modèle de peintre et le triomphe des nudités. Le jeune Italien (encore en chemise) ne pouvait se lasser de la contempler ; ses mains, aussi avides que ses yeux, la parcouraient en tous sens. En même temps, le gonflement de sa chemise faisait juger de la condition des choses qu'on ne voyait pas : mais il les montra bientôt dans tout leur brillant, en se dépouillant à son tour du linge qui les cachait. Ce jeune étranger pouvait avoir alors environ vingt-deux ans ; il était grand, bien fait, taillé en hercule, et, sans être beau, d'une figure fort avenante. Son nez inclinait du Romain, ses grands yeux

étaient noirs et brillants et sur ses joues un incarnat paraissait qui avait bien sa grâce ; car il était de complexion très brune, non de cette couleur foncée et sombre qui exclut l'idée de fraîcheur, mais de ce teint clair d'un luisant olivâtre qui dénote la vie dans toute sa puissance et qui, s'il éblouit moins que la blancheur, plaît cependant davantage, lorsqu'il lui arrive de plaire. Ses cheveux, trop courts pour être noués, tombaient sur son cou en boucles petites et légères ; aux environs des seins apparaissaient quelques brindilles d'une végétation qui ornait sa poitrine, indice de force et de virilité. Son compagnon sortait avec pompe d'un taillis frisé ; ses dimensions me firent frissonner de crainte pour la tendre petite partie qui allait souffrir ses brusques assauts ; car il avait déjà jeté la victime sur le lit et l'avait placée de façon que je voyais tout à mon aise le centre délectable, dont le pinceau du Guide<sup>2</sup> n'aurait pu imiter le coloris vermeil.

Alors Phœbe me poussa doucement et me demanda si je croyais l'avoir plus petit. Mais j'étais trop attentive à ce que je voyais pour être capable de lui répondre. Le jeune gentleman, en ce moment, s'approchait du but, ne menaçait pas moins que de fendre la charmante enfant, qui lui souriait et semblait défier sa vigueur. Il se guida lui-même et après quelques saccades l'aimable Polly laissa échapper un profond soupir, qui n'était rien moins qu'occasionné par la douleur.

---

<sup>2</sup> Il faut noter que les traducteurs français du XVIII<sup>e</sup> siècle ont toujours remplacé ici le nom du Guide par celui de Rubens.

Le héros pousse, elle répond en cadence à ses mouvements ; mais bientôt leurs transports réciproques augmentent à un tel degré de violence qu'ils n'observent plus aucune mesure. Leurs secousses étaient trop rapides et trop vives, leurs baisers trop ardents pour que la nature y pût suffire ; ils étaient confondus, anéantis l'un dans l'autre ;

« Ah ! ah ! je n'y saurais tenir... c'en est trop... je m'évanouis... j'expire... je meurs... » C'étaient les expressions entrecoupées qu'ils lâchaient mutuellement dans cette agonie de délices. Le champion, en un mot, faisant ses derniers efforts, annonça, par une langueur subite répandue dans tous ses membres, qu'il touchait au plus délicieux moment. La tendre Polly ajouta qu'elle y touchait aussi en jetant ses bras avec fureur de côté et d'autre, les yeux fermés avec une sorte de soupir sangloté à faire croire qu'elle expirait.

Quand il se fut retiré, elle resta quelques instants encore sans mouvements... Elle sortit à la fin de son évanouissement et, sautant au cou de son ami, il parut, par les nouvelles caresses que la friponne lui prodigua, que l'essai qu'elle venait de faire de sa vigueur ne lui avait point déplu.

Je n'entreprendrai pas de décrire ce que je sentis pendant cette scène, mais de cet instant adieu mes craintes, et

j'étais si pressée de mes désirs que j'aurais tiré par la manche le premier homme qui se serait présenté, pour le supplier de me débarrasser d'un brimborion qui m'était désormais insupportable.

Phœbe, quoique plus accoutumée que moi à de semblables fêtes, ne put être témoin de celle-ci sans être émue. Elle me tira doucement de ma place d'observation et me conduisit du côté de la porte. Là, faute de chaise et de lit, elle m'adossa contre le mur et alla reconnaître cette partie où je sentais de si vives irritations. Elle fit un effet aussi prompt que celui, du feu ; sur la poudre. Alors, nous revînmes à notre poste.

Le jeune étranger était assis sur le lit, vis-à-vis de nous ; Polly, assise sur un de ses genoux, le tenait embrassé ; l'extrême blancheur de sa peau, contrastait délicieusement avec le brun doux et lustré de son amant, leurs langues enflammées, collées l'une contre l'autre, semblaient vouloir pomper le plaisir dans sa source la plus pure. Pendant ce tendre badinage, le champion avait repris une nouvelle vie. Tantôt la folâtre Polly le flattait, tantôt elle le pressait et le serrait.

Le jeune homme, de son côté, après avoir épuisé, en la caressant, toutes les ressources de la luxure, se jeta tout à coup à la renverse et la tira sur lui. Elle demeura ainsi quelques instants, jouissant de son attitude. Mais bientôt

l'aiguillon du plaisir les embrasant de nouveau, ce ne fut plus qu'une confusion de soupirs et de mots mal articulés.

Il la serre étroitement dans ses bras, elle le presse dans les siens, la respiration leur manque et ils restent tous deux sans donner aucun signe de vie, plongés et absorbés dans une extase mutuelle.

J'avoue qu'il ne me fut pas possible d'en voir davantage : cette dernière scène m'avait tellement mise hors de moi-même, que ; j'en étais devenue furieuse. Je saisis Phœbe comme si elle avait eu de quoi me satisfaire. Elle eut pitié de moi et, me faisant signe de la suivre, nous nous retirâmes dans notre chambre.

La première chose que je fis fut de me jeter sur le lit ; ma compagne s'y étant mise aussi me demanda si je me sentais maintenant l'humeur guerrière, ayant eu le temps de reconnaître l'ennemi. Je ne lui répondis qu'en soupirant. Elle me prit alors la main et la conduisit à l'endroit où j'aurais voulu rencontrer le véritable objet de mes désirs ; mais, ne trouvant qu'un terrain plat et creux, je me serais retirée brusquement si je n'avais pas craint de la désobliger. Je me prêtai donc à son caprice et lui laissai faire de ma main ce qu'il lui plut. Quant à moi je languissais désormais pour quelque chose de plus solide et n'étais pas d'humeur à me contenter de ces amusements insipides, si Mistress Brown n'y pourvoyait bientôt. Je sentais même qu'il me serait difficile de différer jusqu'à l'arrivée de my-

lord B..., quoiqu'on l'attendît incessamment. Par bonheur, je n'eus pas besoin ni de lui ni de ses dépens ; l'Amour en personne, lorsque je l'espérais le moins, disposa de mon sort.

Deux jours après l'aventure du cabinet, m'étant levée, par hasard, plus matin qu'à l'ordinaire et tout le monde dormant encore, je descendis pour prendre le frais dans un petit jardin dont l'entrée m'était interdite quand il y avait des chalands au logis. Je fus extrêmement surprise, en voulant traverser un salon, de voir un jeune gentleman qui dormait profondément dans un fauteuil. Ses insoucians compagnons l'avaient laissé là après l'avoir enivré et s'étaient retirés chacun en compagnie d'une maîtresse. Sur la table restaient encore le bol de punch et les verres, dans tout le désordre imaginable après une orgie nocturne. Je m'approchai, par un mouvement naturel aux femmes, pour voir sa physionomie. Mais, ô ciel ! quel spectacle ! il n'est pas possible d'exprimer l'impression subite que fit sur moi cette charmante vue. Non, cher et doux objet de mes tendres inclinations, je n'oublierai jamais cet instant fortuné où mes yeux émerveillés t'adorèrent pour la première fois... Il me semble que je te revois encore dans la même attitude.

Figurez-vous, madame, un blond adolescent de dix-huit à dix-neuf ans, la tête inclinée sur un coin du fauteuil, les cheveux épais en boucles légères ombrageant à demi un visage où la jeunesse dans toute sa fleur et les grâces

viriles se réunissaient pour fixer mes yeux et mon cœur : la langueur même et la pâleur de ce visage, où, par suite des excès de la nuit, le lys triomphait momentanément sur la rose, imprimaient une indicible douceur aux plus beaux traits qu'on pût imaginer ; ses yeux clos de sommeil ne laissaient voir que les tranches de leurs paupières réunies, délicieusement bordées de longs cils ; au-dessus deux arcs, tels que le crayon n'en saurait dessiner de plus réguliers, ornaient son front, haut, blanc et lisse ; enfin, une paire de lèvres vermillonnées, saillantes et gonflées comme si une abeille venait de les piquer, semblaient me porter, au nom de ce charmant dormeur, un défi que j'allais accepter, si la modestie et le respect inséparables dans les deux sexes d'une véritable passion n'avaient arrêté ce premier mouvement.

Mais, en voyant son col de chemise déboutonné et sa poitrine découverte, plus blanche qu'une nappe de neige, le plaisir de la contempler ne fut pas assez puissant pour me le faire prolonger, aux risques d'une santé qui devenait tout d'un coup le souci de ma vie. L'amour qui me rendait timide me rendit tendre aussi. Je lui pris doucement la main et l'éveillai. Il parut d'abord étonné et tressaillit en me regardant d'un air égaré ; mais, après m'avoir considérée, il me demanda quelle heure il était. Je le lui dis et j'ajoutai que je craignais qu'il ne s'enrhumât en restant ainsi exposé à l'air. Il me remercia avec une douceur qui répondait admirablement à celle de ses yeux. Il ne doutait pas que je ne fusse une des pensionnaires du bercail et que

je ne vinsse pour lui offrir mes services. Néanmoins, soit qu'il craignît de m'offenser, soit que sa politesse naturelle le retînt dans les bornes de l'honnêteté, il me parla le plus civilement du monde et me donnant un baiser, il me dit que si je voulais passer une heure avec lui je n'aurais pas lieu de m'en repentir. Quoique mon amour naissant m'y invitât, la crainte d'être surprise par les gens de la maison me retenait.

Je lui dis que, pour des motifs que je n'avais pas le loisir de lui expliquer, je ne pouvais rester plus longtemps en sa compagnie et que peut-être je ne le reverrais de mes jours ; ce que je ne pus proférer sans laisser échapper un soupir du fond du cœur. Mon conquérant, qui, à ce qu'il m'a avoué depuis, n'avait pas moins été frappé de ma figure que moi de la sienne, me demanda précipitamment si je voulais qu'il m'entretînt, ajoutant qu'il me mettrait en chambre sur-le-champ et payerait ce que je devais dans la maison. Quelque folie qu'il y eût à accepter une pareille offre de la part d'un inconnu, qui était trop jeune pour qu'on pût avec prudence se lier à ses promesses, le violent amour dont je me sentais éprise pour lui ne me laissa pas le temps de délibérer. Je lui répondis, toute tremblante, que je me jetais entre ses bras et m'abandonnais aveuglément à lui, soit qu'il fût sincère ou non. Il y avait déjà quelque temps que, pour ne pas courir les mauvais hasards de la ville, il cherchait une fille qui lui convint ; ma bonne fortune voulut qu'il me trouvât à son gré et que nous fissions immédiatement le marché qui fut scellé par un

échange de baisers, dont il se contenta dans l'espoir de jouissances plus continues. Jamais, du reste, garçon n'eut plus que lui, dans sa figure, de quoi tourner la tête à une fille et lui faire passer par-dessus toutes les considérations pour le plaisir de suivre un amant.

En effet, à toutes les perfections de beauté masculine qui se trouvaient réunies dans sa personne, il ajoutait un air de bon ton et de noblesse, une certaine élégance dans la manière de porter sa tête, qui le distinguait encore davantage ; ses yeux étaient vifs et pleins d'intelligence ; ses regards avaient en eux quelque chose de doux à la fois et d'imposant ; sa complexion brillait des aimables couleurs de la rose, tandis que sur ses joues un rose tendre et vif, indéfinissable, le prémunissait victorieusement contre le reproche de manquer de vie, d'être lymphatique et mou, qu'on adresse ordinairement aux jeunes gens d'un blond aussi prononcé qu'était le sien.

Notre petit plan fut que je m'échapperais le jour suivant, vers les sept heures du matin (chose que je pouvais promettre, car je savais où trouver la clef de la porte donnant sur la rue), et lui m'attendrait dans un carrosse au bout de la rue. Je lui recommandai ne pas donner à connaître qu'il m'eût vue, pour des raisons que je lui dirais à loisir. Ensuite, de peur de faire échouer notre projet par indiscretion, je m'arrachai de sa présence et remontai sans bruit à ma chambre. Phœbe dormait encore ; je me désha-

billai promptement et me remis au lit, le cœur rempli de joie et d'inquiétude.

Cependant le seul espoir de satisfaire ma flamme dissipa petit à petit toutes mes craintes, Mon âme était tellement occupée de cet adorable objet que j'aurais versé tout mon sang pour le voir et jouir de lui un instant. Il pouvait faire de moi ce qu'il voulait : ma vie était à lui, je me serais, crue trop heureuse de mourir d'une main si chère.

Je passai dans de semblables réflexions ce jour-là, qui me parut une éternité. Combien de fois ne me prit-il pas envie d'avancer la pendule, comme si ma main eût pu en hâter le temps ? Je suis surprise que les gens de la maison ne remarquèrent pas alors quelque chose d'extraordinaire en moi, surtout lorsqu'à dîner on vint à parler de cet adorable mortel qui avait déjeuné au logis :

« Ah ! s'écriaient mes compagnes, qu'il est beau, com-  
plaisant, doux et poli ! »

Elles se seraient arrachées le bonnet pour lui. Je laisse à penser si de pareils discours diminuaient le feu qui me consumait. Néanmoins l'agitation où je fus toute la journée produisit un bon effet. Je dormis assez bien jusqu'à cinq heures du matin ; je me glissai incontinent hors du lit, et m'étant habillée en un clin d'œil, j'attendis avec autant d'impatience que de crainte le moment heureux de ma délivrance. Il arriva enfin, ce délicieux moment. Alors, en-

couragée par l'amour, je descendis sur la pointe des pieds et gagnai la porte, dont j'avais escamoté la clef à Phœbe.

Dès que je fus dans la rue, je découvris mon ange tutélaire, qui m'attendait. Voler comme un trait à lui, sauter dans le carrosse, me jeter au cou de mon ravisseur, et fouette cocher, tout cela ne fit qu'un.

Un torrent de larmes, les plus douces que j'aie versées de ma vie, coula immédiatement de mes yeux. Mon cœur était à peine capable de contenir la joie que je ressentais de me voir entre les bras, d'un si beau jeune homme. Il me jurait, chemin faisant, dans les termes les plus passionnés, qu'il ne me donnerait jamais sujet de regretter la démarche où il m'avait embarquée. Mais, hélas ! quel mérite y avait-il dans cette démarche ? N'était-ce pas mon penchant qui me l'avait fait faire ?

En quelques minutes (car les heures n'étaient plus rien pour moi), nous descendîmes à Chelsea, dans une fameuse taverne réputée pour les parties fines. Nous y déjeunâmes avec le maître de la maison, qui était un réjoui du vieux temps et parfaitement au fait du négoce. Il nous dit d'un ton gai et en me regardant malicieusement qu'il nous souhaitait une satisfaction entière ; que, sur sa foi, nous étions bien appariés ; que grand nombre de *gentlemen* et de *ladies* fréquentaient sa maison, mais qu'il n'avait jamais vu un plus beau couple ; qu'il jurerait que j'étais du fruit nouveau ; que je paraissais si fraîche, si innocente, et qu'en un

mot mon compagnon était un heureux mortel. Ces éloges, quoique grossiers, me plurent infiniment et contribuèrent à dissiper la crainte que j'avais de me trouver seule à la discrétion de mon nouveau souverain ; crainte où l'amour avait plus de part que la pudeur. Je souhaitais, je brûlais d'impatience de me trouver seule avec lui, je serais morte pour lui plaire, et pourtant je ne sais comment ni pourquoi je craignais le point capital de mes plus ardents désirs. Ce conflit de passions différentes, ce combat entre l'amour et la modestie me firent pleurer de nouveau. Dieu ! que de pareilles situations sont intéressantes pour de vrais amants !

Après le déjeuner, Charles (c'était le nom du précieux objet de mes adorations), avec un sourire mystérieux, me prit par la main et me dit qu'il me voulait montrer une chambre d'où l'on découvrait la plus belle vue du monde. Je me laissai conduire dans un appartement, dont le premier meuble qui me frappa fut un lit qui semblait garni pour une reine.

Charles, ayant fermé la porte au verrou, me prit entre ses bras et, la bouche collée sur la mienne, m'étendit, toute tremblante de plaisir et d'effroi, sur cette pompeuse couche. Son ardeur impatiente ne lui permit pas de me déshabiller ! il se contenta de me délacer et de m'ôter mon mouchoir.

Alors ma gorge nue, qu'une respiration embarrassée et mes soupirs brûlants faisaient lever, offrit à ses yeux deux seins fermes et durs tels qu'on se les peut figurer chez une fille de moins de seize ans, nouvellement arrivée de la campagne et qui n'avait jamais connu d'hommes. Leur rondeur parfaite, leur blancheur, leur fermeté, n'étant pas capables de fixer ses mains, elles eurent bientôt raison de mes jupes, et il découvrit le centre d'attraction. Cependant, après une petite résistance tout instinctive, je le laissai maître du champ de bataille.

Comme je n'avais pas fait, en cette conjoncture, toutes les façons qu'exige la bienséance, il s'imagina que je n'étais rien moins qu'une novice et que je ne possédais plus ce frivole joyau que les hommes ont la folie de rechercher avec tant d'ardeur.

Néanmoins cette idée désavantageuse ne ralentit point son empressement ; il tira l'engin ordinaire de ces sortes d'assauts et le poussa de toutes ses forces, croyant le lancer dans une voie déjà frayée. Mais quelle fut sa surprise quand, après maintes vigoureuses attaques, qui me causèrent une douleur des plus aiguës, il vit qu'il ne faisait pas le moindre progrès.

« Ah ! lui disais-je tendrement, je ne puis le souffrir... Non, en vérité, je ne le puis... il me blesse... il me tue. »

Charles ne crut autre chose, sinon que la difficulté venait de sa dimension (car peu d'hommes auraient pu lutter avec lui sous ce rapport) et que peut-être n'avais-je pas eu affaire à personne aussi fortement outillé que lui : quant à se douter que ma fleur virginale était intacte, c'était chose qui ne pouvait entrer dans sa tête, et il eût cru perdre son temps et ses paroles s'il m'avait questionnée là-dessus ; car il ne pouvait pas se persuader que je fusse encore pucelle.

Il fit inutilement une seconde tentative qui me causa plus d'angoisses qu'auparavant ; mais, de peur de lui déplaire, j'étouffais mes plaintes de mon mieux. Enfin, ayant essuyé plusieurs semblables assauts sans succès, il s'étendit à côté de moi hors d'haleine, et séchant mes larmes par mille baisers brûlants, il me demanda avec tendresse si je ne l'avais pas mieux souffert des autres que de lui. Je lui répondis d'un ton de simplicité persuasive qu'il était le premier homme que j'eusse jamais connu. Charles, déjà disposé à me croire par ce qu'il venait d'éprouver, me mangea de caresses, me supplia, au nom de l'amour, d'avoir un peu de patience, et m'assura qu'il ferait tout son possible pour ne point me faire de mal.

Hélas ! c'était assez que je susse lui faire plaisir pour consentir atout avec joie, quelque douleur que je prévisse qu'il me fit souffrir.

Il revint donc à la charge ; mais il mit auparavant une couple d'oreillers sous mes reins pour donner plus d'élévation au but où il voulait frapper. Ensuite, il marque du doigt sa visée, et s'élançant tout à coup avec furie, sa prodigieuse raideur brise l'union de cette tendre partie et pénètre justement à l'entrée. Alors, s'apercevant du petit progrès, il force le détroit, ce qui me causa une douleur si cuisante que j'aurais crié au meurtre si je n'avais appréhendé de le fâcher. Je retins mon haleine, et serrant mes jupes entre mes dents, je les mordais pour faire diversion au mal que je souffrais. À la fin, les barrières délicates ayant cédé à de violents efforts, il pénétra plus avant. Le cruel, en cet instant, ne se possédant plus, se précipite avec ivresse ; il déchire, il brise tout ce qu'il rencontre et, couvert et fumant de sang virginal, il parvient au bout de sa carrière... J'avoue qu'alors la force me manqua : je criai comme si l'on m'eût égorgée et perdis entièrement connaissance.

Quelques moments après, quand j'eus repris mes sens, je me trouvai au lit toute nue entre les bras de mon adorable meurtrier. Je le regardai languissamment et lui demandai, par manière de reproche, si c'était là la récompense de mon amour. Charles, à qui j'étais devenue plus chère par le triomphe qu'il venait de remporter, me dit des choses si touchantes que le plaisir de voir et de penser que je lui appartenais effaça, dans la minute, jusqu'au moindre souvenir de mes souffrances.

L'accablement où je me trouvais ne me permettant pas de me lever, nous dînâmes au lit. Néanmoins, une aile de poulet, que je mangeai d'assez bon appétit, et deux ou trois verres de vin me remirent en état de supporter une nouvelle épreuve. Mon ami ne tarda pas à s'en apercevoir, par les transports et la tendre fureur avec lesquels je me livrai à ses embrassements. Mon bel adolescent étant collé à moi dans tous les plis et replis où nos corps pouvaient s'enlacer, incapable de refréner la fureur de ses nouveaux désirs, lâche la bride de son coursier et couvrant ma bouche de baisers humides et brûlants, il me livra un nouvel assaut ; poussant, perçant, déchirant, il se fraye sa route à travers ces tendres défilés déjà ravagés, non sans me faire encore beaucoup souffrir ; mais j'étouffai mes cris et supportai l'opération en véritable héroïne. Cependant, quelques soupirs languissants qui lui échappèrent, ses joues d'un rouge plus foncé, ses yeux convulsés comme dans l'ivresse, un doux frisson qui le prit, m'annoncèrent qu'il touchait au souverain plaisir, que la douleur toujours trop cuisante m'empêchait de partager.

Ce ne fut qu'un peu plus tard que je ressentis pleinement le bonheur d'amour qui me fit passer de l'excès des douleurs au comble de la félicité. Je commençai alors à partager ces plaisirs suprêmes, à goûter ces transports délicieux, ces sensations trop vives et trop ardentes pour qu'on puisse y résister longtemps. Heureusement la nature a pourvu, par ces dissolutions momentanées, à ce délire et

à ce tremblement universel qui précèdent et accompagnent le plaisir et l'épanchement de la liqueur divine.

C'est dans de pareils passe-temps que nous gagnâmes l'heure du souper. Nous mangeâmes à proportion du fatigant exercice que nous avons fait. Pour moi, j'étais si transportée de joie, en comparant mon bonheur actuel avec l'insipide genre de vie que j'avais mené ci-devant, que je n'aurais pas cru l'avoir acheté trop cher quand sa durée n'eût été que d'un moment. La jouissance présente était tout ce qui remplissait ma petite cervelle. Enfin la nature, qui avait besoin de réparation, nous ayant invités au repos, nous nous endormîmes. Mon sommeil fut d'autant plus délectable que je le passai dans les bras de mon amant.

Quoique je ne m'éveillasse le lendemain que fort tard, Charles dormait encore profondément. Je me levai le plus doucement que je pus et me rajustai de mon mieux. Ma toilette achevée, je m'assis au bord du lit pour me repaître du plaisir de contempler mon Adonis. Il avait sa chemise roulée jusqu'au cou ; mes deux yeux n'étaient de trop pour jouir pleinement d'une vue si ravissante. Oh ! pourrai-je vous peindre sa figure, telle que je la revois en ce moment, présente encore à mon imagination enchantée ! Le type parfait de la beauté masculine en pleine évidence ! Imaginez-vous un visage sans défaut, brillant de toute l'efflorescence, de toute la verdoyante fraîcheur d'un âge où la beauté n'a pas de sexe : à peine le premier duvet sur la lèvre supérieure commençait-il à faire distinguer le sien.

L'interstice de ses lèvres (une double bordure de rubis) semblait exhaler un air plus pur que celui qu'il respirait : ah ! quelle violence ne dus-je pas me faire pour m'abstenir d'un baiser si tentant !

Son cou exquisement modelé, qu'ornait par derrière et sur les côtés une chevelure flottante en boucles naturelles, attachait sa tête à un corps de la forme la plus parfaite et de la plus vigoureuse contexture ; toute la force de la virilité s'y trouvait cachée, adoucie en apparence par la délicatesse de sa complexion, le velouté de sa peau et l'embonpoint de sa chair.

La plate-forme de sa poitrine blanche comme la neige, déployée dans de viriles proportions, présentait, au sommet vermillonné de chaque mamelon, l'idée d'une rose prête à fleurir.

La chemise ne m'empêchait pas non plus d'observer cette symétrie de ses membres, cette régularité de sa taille dans sa chute vers les reins, là où finit la ceinture et où commence le renflement arrondi des hanches ; où sa peau luisante, soyeuse et d'une éblouissante blancheur s'étendait sur la chair abondante, ferme, dodue et mûre, qui frissonnait et se plissait à la moindre pression et sur laquelle le doigt, incapable de se poser, glissait sur la surface de l'ivoire le plus poli.

Ses jambes, finement dessinées, d'une rondeur florissante et lustrée, s'amointrissaient par degrés vers les genoux et semblaient deux piliers dignes de supporter un si bel édifice. Ce ne fut pas sans émotion, sans quelque reste de terreur qu'à leur sommet je fixai mes yeux sur l'effrayant engin qui, peu de temps auparavant, m'avait causé tant de douleur. Mais qu'il était méconnaissable alors ! il reposait languissamment retiré dans son béguin et paraissant incapable des cruautés qu'il avait commises. Cela complétait la perspective et formait sans conteste le plus intéressant tableau qui fût au monde, infiniment supérieur, à coup sûr, à ces nudités que la peinture, la sculpture ou d'autres arts nous font payer des prix fabuleux. Mais la vue de ces objets, dans la vie réelle, n'est guère bien goûtée que par les rares connaisseurs doués d'une imagination de feu, qu'un jugement sain porte à l'admiration des sources, des originaux de beauté, incomparables créations de la nature que nul art ne saurait imiter, que nulle richesse ne saurait payer à leur prix.

Je ne pus m'abstenir de considérer sur moi-même la différence qu'il y a entre une vierge et une femme.

Tandis que j'étais occupée à cet intéressant examen, Charles s'éveilla et, se tournant vers moi, me demanda avec douceur comment je m'étais reposée ; et, sans attendre la réponse, il m'imprima sur la bouche un baiser tout de feu. Incontinent après, il me troussa jusqu'à la ceinture, pour se récréer à son tour du spectacle de mes charmes et

se donner la satisfaction d'examiner les dégâts qu'il avait faits. Ses yeux et ses mains se délectaient à l'envi. La délicieuse crudité et la dureté de mes seins naissants et non encore mûrs, la blancheur et la fermeté de ma chair, la fraîcheur et la régularité de mes traits, l'harmonie de mes membres, tout paraissait le confirmer dans la bonne idée qu'il avait de son acquisition. Mais, bientôt, curieux de connaître le ravage qu'il avait fait la veille, il ne se contente pas d'explorer de ses mains le centre de son attaque : il glisse sous moi un oreiller et me place dans une position favorable à ce singulier examen. Oh ! alors, qui pourrait exprimer le feu dont brillaient ses yeux et dont brûlaient ses mains ! Des soupirs de volupté, de tendres exclamations, c'était en fait de compliments tout ce qu'il pouvait proférer. Cependant son athlète, levant fièrement la tête, reparut dans tout son éclat.

Il le considère un instant avec complaisance, ensuite il veut me le mettre en main ; d'abord un reste de honte me fit faire quelque difficulté de le prendre ; mais mon inclination était plus forte... Je rougissais et ma hardiesse augmentait à proportion du plaisir que je ressentais à ce contact. La corne ne pouvait être plus dure ni plus raide et le velours cependant plus doux ni plus moelleux au toucher. Il me guida ensuite à cet endroit où la nature et le plaisir prennent de concert leurs magasins, si convenablement attachés à la fortune de leur premier ministre.

La douce chaleur de ma main rendit bientôt mon amant intraitable ; et prenant avantage de ma commode position, il fit tomber l'orage à l'endroit où je l'attendais presque impatientement et où il était sûr de toucher le but. Je ne sentis presque plus de douleur. Bien chez lui désormais, il me rassasia d'un plaisir tel, que j'en étais réellement suffoquée, presque à bout d'haleine. Oh ! les énervantes saccades ! Oh ! les innombrables baisers. Chacun d'eux était une joie inexprimable et cette joie se perdait dans une mer de délices plus enivrantes encore. Ces folâtreries, cependant, ces joyeux ébats avaient si bien pris la matinée, que force nous fut de ne faire qu'un du déjeuner et du dîner.

L'excès de la jouissance ayant à la fin calmé nos transports, nous nous mîmes à parler d'affaires. Charles m'avoua naïvement qu'il était né d'un père qui, occupant un modeste emploi dans l'administration, dépensait quelque peu au delà de son revenu. Le jeune homme n'avait eu qu'une bien médiocre éducation, il n'avait été préparé à aucune profession et son père se proposait seulement de lui acheter une commission d'enseigne dans l'armée, à cette condition toutefois qu'il pût en réaliser l'argent ou trouver à l'emprunter ; ce qui, d'une façon ou de l'autre, était plus à souhaiter qu'à espérer pour lui. Voilà, néanmoins, le beau plan sur lequel comptait ce jeune homme de haute promesse parvenu jusqu'à l'âge d'homme dans une si parfaite oisiveté qu'il n'avait jamais eu la pensée de prendre aucun parti. De plus, il n'avait jamais eu la pensée de le

prémunir par les plus simples avis contre les vices de la ville et les dangers qui y attendent les jeunes étourdis sans expérience. Il vivait à la maison et à discrétion avec son père, qui lui-même entretenait une maîtresse ; quant au surplus, pourvu que Charles ne lui demandât pas d'argent, il avait pour lui une grande indulgence. Il pouvait découcher quand il lui plaisait ; la moindre excuse était suffisante et ses réprimandes même étaient si légères qu'elles faisaient supposer une sorte de connivence dans la faute, plutôt qu'une volonté sérieuse de contrôle ou de répression.

Mais Charles, dont la mère était morte, avait sa grand-mère du côté maternel qui l'entretenait dans cette vie oisive, par une complaisance aveugle pour ses fantaisies. La bonne femme jouissait d'un revenu considérable et économisait schelling à schelling pour ce cher enfant, fournissait amplement à ses besoins ; moyennant quoi il se trouvait en état de supporter les dépenses d'une maîtresse. Le père, qui avait des passions que la médiocrité de sa fortune l'empêchait de satisfaire, était si jaloux du bien que cette tendre parente faisait à son fils, qu'il résolut de s'en venger et n'y réussit que trop, comme vous le verrez bientôt.

Cependant Charles, qui voulait sérieusement vivre avec moi sans trouble, me quitta l'après-dîner pour aller concerter, avec un avocat de sa connaissance, des moyens d'empêcher Mistress Brown de nous inquiéter. Sur le récit qu'il lui fit de la manière dont elle m'avait séduite, le juris-

consulte trouva que loin de chercher à s'accommoder, il fallait en exiger satisfaction. La chose arrêtée, ils se transportèrent chez cette mère Abbesse. Les filles de la maison, qui connaissaient Charles et croyaient qu'il leur amenait quelqu'un à plumer, le reçurent avec toutes les démonstrations de civilité requises en pareil cas ; mais elles changèrent bientôt de ton lorsque l'avocat, d'un air austère, déclara qu'il voulait parler à la vieille, avec laquelle il disait avoir une affaire à régler.

Suivant sa requête, Madame parut et les demoiselles se retirèrent. Aussitôt l'homme de loi lui demanda si elle n'avait pas connu, ou, pour mieux dire, trompé une jeune fille, nommé Fanny Hill, sous prétexte de la louer en qualité de servante. La Brown, dont la conscience n'était pas des plus nettes, fut effrayée à cette question inattendue et surtout quand les termes de justice de paix *newgate*, de old Bayley<sup>3</sup> de pilori, de fouet, de poursuite pour tenue d'une maison mal famée, de promenade en tombereau, etc., frappèrent son oreille. Enfin, pour abréger l'histoire, elle crut en être quitte à bon marché en leur remettant en main ma boîte et mes petits effets, non sans leur offrir gratuitement un bol de punch avec le choix de ce qu'il y avait de plus attrayant dans le logis. Mais ils refusèrent ces gracieusetés.

---

<sup>3</sup> Prisons de Londres.

Charles, enchanté d'avoir terminé si heureusement ce procès, revint entre mes bras recevoir la récompense des peines qu'il s'était données.

Nous passâmes encore une dizaine de jours à Chelsea et ensuite il me loua un appartement garni, composé de deux chambres et d'un cabinet moyennant une demi-guinée par semaine et situé dans D...-Street, quartier de Saint-James<sup>4</sup>. La maîtresse du logis, Mistress Jones, nous y reçut, et, avec une grande volubilité de langue étonnante, nous en expliqua toutes les commodités. Elle nous dit « que la servante nous servirait avec zèle..., que des gens de la première qualité avaient logé chez elle..., qu'un secrétaire d'ambassade et sa femme occupaient le premier..., que je paraissais une lady bien aimable... »

Charles avait eu la précaution de dire à cette babillarde que nous étions mariés secrètement ; ce qui, je crois, ne l'inquiétait guère, pourvu qu'elle louât ses chambres, mais ce mot de *lady* me fit rougir de vanité.

Pour vous donner une légère esquisse de son portrait, c'était une femme d'environ quarante-six ans, grande, maigre, rousse, de ces figures triviales que l'on rencontre partout. Elle avait été entretenue dans sa jeunesse par un gentleman qui, à sa mort, lui avait laissé quarante livres sterling de rente en faveur d'une fille qu'il en avait eue et qu'el-

---

<sup>4</sup> Quartier où se trouve le Palais du Roi, dans le West-End de Londres.

le avait vendue à l'âge de dix-sept ans. Indifférente naturellement à toute autre plaisir qu'à celui de grossir son fonds à quelque prix que ce fût, elle s'était jetée dans les affaires privées ; en quoi, , grâce à son extérieur modeste et décent, elle avait fait souvent d'excellents hasards ; il lui était même arrivé de faire des mariages. En un mot, pour de l'argent, elle était ce qu'on voulait, prêteuse sur ses gages, receleuse, entremetteuse. Quoiqu'elle eût dans les fonds une grosse somme, elle se refusait le nécessaire et ne subsistait que de ce qu'elle écorniflait à ses logeurs.

Pendant que nous fûmes sous les griffes de cette harpie, elle ne laissa pas échapper une seule petite occasion de nous tondre ; ce que Charles, par son indolence naturelle, aima mieux souffrir que de prendre la peine de déloger.

Quoi qu'il en soit, je passai dans cette maison les plus délicieux moments de ma vie ; j'étais avec mon bien-aimé ; je trouvais en sa compagnie tout ce que mon cœur pouvait souhaiter. Il me menait à la comédie, au bal, à l'opéra, aux mascarades ; mais dans ces brillantes et tumultueuses assemblées, je ne voyais que lui. Il était mon univers et tout ce qui n'était pas lui n'était rien pour moi.

Mon amour enfin était si excessif qu'il en venait à anihiler tout sentiment, toute étincelle de jalousie. Une première idée de ce genre me fit, en effet, si cruellement souffrir que, par amour-propre et de peur d'un accident pire que la mort, je renonçai pour toujours à m'en préoc-

cuper. L'occasion, du reste, ne s'en présenta pas ; car si je vous racontais plusieurs circonstances dans lesquelles Charles me sacrifia des femmes beaucoup trop haut placées pour que j'ose faire la moindre allusion (ce qui, vu sa beauté, n'était pas si surprenant), je pourrais, en vérité, vous donner une preuve convaincante de sa constance ; mais, alors, ne m'accuseriez-vous pas de caresser de nouveau une vanité qui devrait être depuis longtemps satisfaite ?

Lorsque nous donnions quelque relâche à la vivacité de nos plaisirs, Charles s'en faisait un de m'instruire selon l'étendue de ses connaissances. Je recevais comme des oracles toutes les paroles qui sortaient de son adorable bouche et j'en gravais dans mon cœur jusqu'aux moindres syllabes ; la seule interruption que je ne pouvais pas me refuser, c'étaient ses baisers de ses lèvres, d'où s'exhalait un souffle plus agréable que les parfums de l'Arabie.

Je peux dire sans vanité que ses soins ne furent pas infructueux. Je perdis en moins de rien mon air campagnard et mon mauvais accent, tant il est vrai qu'il n'est pas de meilleur maître que l'amour et le désir de plaire.

Quant à l'argent, quoiqu'il m'apportât régulièrement tout ce qu'il recevait, ce n'était pas sans peine qu'il me le faisait mettre dans mon bureau ; s'il me donnait de la toilette, je l'acceptais uniquement pour lui plaire, pour être plus à son goût, et telle était ma seule ambition. Je me se-

rais fait un plaisir du plus rude travail ; j'aurais usé mes doigts jusqu'aux os, avec joie, pour le faire vivre. Jugez alors si je pouvais admettre l'idée de lui être à charge. Et ce désintéressement de ma part était si peu affecté, il partait si directement de mon cœur, que Charles ne pouvait manquer de s'en apercevoir ; s'il ne m'aimait pas autant que je l'aimais (ce qui était le constant et unique sujet de nos tendres discussions), il s'arrangeait, tout au moins, pour me donner la satisfaction de croire que nul homme au monde ne pouvait être plus aimant, plus sincère, plus fidèle qu'il ne l'était.

Comme je ne sortais jamais sans mon amant et que je restais le plus souvent au logis, la Jones me faisait de fréquentes visites. La pénétrante commère ne fut pas longtemps à découvrir que nous avions frustré l'Église de ses droits, ce qui ne lui déplut pas, eu égard aux desseins qu'elle ne trouva que trop l'occasion d'exécuter, car elle avait une commission de l'un de ses clients et qui était, soit de me débaucher, soit de me séparer de mon amant à tout prix.

Je vivais depuis huit mois avec cette chère idole de mon âme et j'étais grosse de trois, lorsque le coup funeste et inattendu de notre séparation arriva. Je passerai rapidement sur ces particularités, dont le seul souvenir me fait frissonner et me glace le sang.

J'avais déjà languï deux jours, ou plutôt une éternité, sans entendre de ses nouvelles, moi, qui ne respirais, qui n'existais qu'en lui et qui n'avais jamais passé vingt-quatre heures sans le voir. Le troisième jour, mon impatience et mes alarmes augmentèrent à un tel degré que je n'y pus tenir plus longtemps. Je me jetai aux genoux de Mme Jones, la suppliant d'avoir pitié de moi et de me sauver la vie, en tâchant au plus tôt de découvrir ce qu'était devenu celui qui pouvait seul me la conserver. Elle alla, pour cet effet, dans un *Public-House* du voisinage, où il demeurerait, et envoya chercher la servante du logis dont je lui avais donné le nom et qui était à proximité dans une des rues qui rayonnent sur Covent-Garden. Cette fille vint immédiatement et Mme Jones lui ayant demandé si Charles était en ville, elle répondit que son père, pour le punir d'être avec sa grand-mère en meilleurs termes qu'il n'était lui-même, l'avait envoyé dans un comptoir des mers du Sud, héritage (un riche marchand, son propre frère, venait de mourir) dont il venait de recevoir l'avis.

Le barbare, d'intelligence avec un capitaine de vaisseau, avait si bien concerté ses mesures, que le pauvre malheureux, étant allé à bord du navire, y avait été arrêté comme un criminel, sans pouvoir écrire à personne.

La servante ajouta que, bien sûr, cet éloignement de son jeune et gentil maître causerait la mort de sa grand-mère, ce qui se vérifia en effet, car la vieille dame ne survécut pas d'un mois à la fatale nouvelle, et, comme sa for-

tune était en viager, elle ne laissa rien d'appréciable à son petit-fils chéri, mais elle refusa absolument de voir son père avant de mourir.

L'artificieuse Jones revint incontinent après me plonger le poignard dans le sein, en me disant qu'il était parti pour un voyage de quatre ans et que je ne devais pas m'attendre à le revoir jamais. Avant qu'elle eût proféré ces dernières paroles, je tombai dans une faiblesse, suivie de convulsions si terribles que je perdis avant terme, en me débattant, l'innocent et déplorable gage de mon amour. Je ne conçois pas, quand je me le rappelle, que j'aie pu résister à tant de calamités et de douleurs. Quoi qu'il en soit ; à force de soins, on me conserva une odieuse vie, qui, à la place de cette félicité inexprimable dont j'avais joui jusqu'alors, ne m'offrit tout à coup que des horreurs et de la misère.

Je restai pendant six semaines appelant en vain la mort à mon secours. Ma grande jeunesse et mon tempérament robuste prirent insensiblement le dessus ; mais je tombai dans un état de stupidité et de désespoir qui faisait croire que je devinsse folle. Néanmoins le temps adoucit petit à petit la violence de mes peines et en émoussa le sentiment.

Mon obligeante hôtesse avait eu soin, pendant tout cet intervalle, que je ne manquasse de rien ; et quand elle me crut dans une condition à pouvoir répondre à ses vues,

elle me félicita sur mon heureux rétablissement en ces termes :

« Grâce à Dieu, Miss Fanny, votre santé n'est pas mauvaise à présent. Vous êtes la maîtresse de rester chez moi tant qu'il vous plaira. Vous savez que je ne vous ai rien demandé depuis longtemps ; mais, franchement, j'ai une dette à laquelle il faut que je satisfasse sans différer. »

Et après ce bref exorde, elle me présenta un arrêté de compte pour logement, nourriture, apothicaire, etc., somme totale : vingt-trois livres sterling dix-sept schellings et six pence ; ce que la perfide, qui connaissait le fond de ma bourse, savait bien que je ne pouvais pas payer ; en même temps elle me demanda quels arrangements je voulais prendre. Je lui répondis, fondant en larmes, que j'allais vendre le peu de hardes que j'avais et que si je ne pouvais faire toute la somme, j'espérais qu'elle aurait la bonté de me donner du temps. Mais mon malheur favorisant ses lâches intentions, elle me répondit froidement que, quoi qu'elle fût touchée jusqu'au fond de l'âme de mon infortune, l'état actuel de ses affaires la mettrait dans la cruelle nécessité de m'envoyer en prison. À ce mot de prison, tout mon sang se glaça, et je fus tellement épouvantée que je devins aussi pâle qu'un criminel à la vue du lieu de son exécution.

Cette méchante femme, qui craignait que ma frayeur ne ruinât ses desseins, en me faisant retomber malade,

commença à se radoucir et me dit que ce serait ma propre faute si elle en venait à de semblables extrémités, mais que l'on pouvait trouver un honnête homme dans le monde, assez généreux pour terminer cette affaire à notre satisfaction mutuelle, et qu'il viendrait un très honorable gentleman cette après-dîner prendre le thé avec nous, qui sûrement serait fort aise de me rendre ce service.

À ces mots, je restai muette, confondue. Cependant, Mme Jones ayant ainsi arrangé son plan, jugea à propos de ma laisser quelques moments à mes réflexions. Je demeurai près d'une heure abîmée dans les idées les plus horribles que la crainte, la tristesse et le désespoir puissent causer. La scélérate revint à la charge, et feignant d'être touchée de mes malheurs, elle me dit qu'elle voulait me présenter au gentleman, qui, par ses sages avis, me fournirait les moyens de me tirer d'embarras. Après quoi, sans se mettre en peine que je l'approuvasse ou non, elle sort et rentre immédiatement, suivie du gentleman, dont elle avait été en mainte occurrence, comme en celle-ci, l'empressée pourvoyeuse.

Il me fit une profonde révérence, à laquelle je répondis aussi froidement qu'il est naturel de répondre aux civilités de quelqu'un qu'on ne connaît point. Mme Jones, prenant sur elle de faire les honneurs de cette première entrevue, lui présenta une chaise et en prit une pour elle-même ; cependant pas un mot ni de part ni d'autre. Un regard stupide et effaré était l'interprète de la surprise où

m'avait jetée cette étrange visite. On servit le thé. Ma digne hôtesse, enfin, ne voulant pas perdre son temps, rompit le silence :

« Allons, Miss Fanny, dit-elle dans un style aussi rude que familier et d'un ton d'autorité, levez la tête, mon enfant, ne laissez point détruire un si joli minois par le chagrin. Au bout du compte, le chagrin ne doit pas être éternel ; allons, un peu de gaîté. Voici un honorable gentleman qui a entendu parler de vos malheurs et veut vous faire plaisir. Croyez-moi, ne refusez pas sa connaissance, et, sans vous piquer d'une délicatesse hors de saison, faites un bon marché tandis que vous le pouvez. »

Mon inconnu, qui vit aisément qu'une aussi impertinente harangue était moins propre à me persuader qu'à m'irriter, lui fit signe de se taire. Alors, prenant la parole, il me dit qu'il partageait bien sincèrement mon affliction ; que ma jeunesse et ma beauté méritaient un meilleur sort ; qu'il ressentait depuis longtemps une violente passion pour moi ; mais que, connaissant mes engagements secrets avec un autre, il les avait respectés aux dépens de son repos, jusqu'à ce que la nouvelle de mon désastre, en réveillant son respectueux amour, l'avait enhardi à venir m'offrir ses services, à peine arrivé de La Haye, où il avait dû se rendre pour affaire urgente au début de ma maladie, et que la seule faveur qu'il exigeât de moi était que je daignasse les agréer. Tandis qu'il me parlait ainsi, j'eus le temps de l'examiner. Il me parut un homme d'environ

quarante ans, vêtu d'un costume simple et uni, avec un gros diamant à l'un de ses doigts, dont l'éclat frappait mes yeux lorsqu'il agitait sa main en parlant et me donnait une plus haute idée de son importance ; bref, il pouvait passer pour ce qu'on appelle communément un bel homme brun, avec un air de distinction naturel à sa naissance et à sa condition. Je ne lui répondis qu'en versant un torrent de larmes, et ce fut un bonheur pour moi que mes sanglots étouffassent ma voix, car je ne savais que lui dire.

Quoi qu'il en soit, la situation attendrissante où il me vit le frappa jusqu'au fond du cœur. Il tira précipitamment sa bourse et paya, sans différer, jusqu'au dernier farthing, tout ce que je devais à Mme Jones. Il en prit une quittance en bonne forme, qu'il me força de garder. Cette infâme racoleuse n'eut pas plus tôt touché son argent qu'elle nous laissa seuls.

Cependant le gentleman, qui n'était rien moins que neuf dans de pareilles affaires, s'approcha d'un air officieux et du coin de son mouchoir m'essuya les pleurs qui me baignaient le visage ; après quoi il s'aventura à me donner un baiser. Je n'eus pas le courage de faire la moindre résistance, me regardant dès lors comme une marchandise qui lui était dévolue par le déboursé qu'il venait de faire. Insensiblement il me mania la gorge. Enfin, me trouvant docile au delà de ses espérances, il fit de moi tout ce qu'il voulut. Quand il eut assouvi sa brutalité sans nul respect pour ma déplorable condition, mes yeux se dessil-

lèrent et je gémiss (trop tard à la vérité) de la honteuse faiblesse à laquelle je venais de succomber. Je m'arrachais les cheveux, je me tordais les mains, je me frappais la poitrine comme une folle. Si quelqu'un m'eût dit quelques instants auparavant que je serais infidèle à Charles, j'aurais été capable de lui cracher au visage. Mais, hélas ! notre vertu et notre fragilité ne dépendent que trop souvent des circonstances où nous nous trouvons. Séduite comme je le fus à l'improviste, trahie par un esprit accablé sous le poids de ses afflictions, saisie des plus grandes frayeurs à l'idée seule de prison, ce sont des conjonctures bien délicates ; et sans chercher à m'excuser, il n'en est guère qui pût répondre de ne pas commettre la même faute dans un cas pareil. Au reste, comme il n'y a que le premier pas qui coûte, je crus que je n'étais plus en droit de refuser ses caresses après ce qui s'était passé. Suivant cette réflexion, je me regardai comme lui appartenant.

Néanmoins, il eut la complaisance de ne pas tenter si tôt la répétition d'une scène à laquelle je ne m'étais prêtée que machinalement et par un sentiment de gratitude. Content de s'être assuré ma jouissance, il voulut désormais s'en rendre digne par ses bons procédés et ne devoir rien à la violence.

La soirée étant déjà avancée, on vint mettre le couvert et j'appris avec joie que la Jones, dont l'aspect m'était devenu insupportable, ne serait pas des nôtres.

Pendant le souper, qui était fin et soigné, avec une bouteille de bourgogne et les accessoires sur un plateau, le gentleman, après avoir employé les discours les plus persuasifs que la tendresse puisse suggérer pour adoucir mes ennuis, me dit qu'il s'appelait H..., frère du comte de L..., que mon hôtesse l'avait engagé à me voir et que, m'ayant trouvée extrêmement aimable, il l'avait priée de lui procurer ma connaissance ; qu'en un mot il s'estimait trop heureux que la chose eût réussi selon ses désirs, et qu'il me protestait que je n'aurais jamais sujet de me repentir des complaisances que j'aurais pour lui.

Pendant qu'il me parlait ainsi, j'avais mangé deux ailes de perdrix et bu trois ou quatre verres de vin. Mais, soit qu'on y eût mêlé quelque drogue ou que sa vertu restaurative eût naturellement opéré sur mes sens, je me trouvais plus à mon aise et je commençai à ne plus regarder M. H... avec tant de froideur, quoique tout autre à sa place, dans de semblables circonstances, eût été le même pour moi.

Les afflictions ici-bas ont leurs bornes et ne sauraient être éternelles. Mon cœur, accablé jusqu'alors sous le poids des chagrins, se dilata par degrés et s'ouvrit à un faible rayon de contentement. Je répandis quelques larmes, elles me soulagèrent ; je soupirai, mes soupirs me rendirent la respiration plus libre ; je pris, sans être gaie, un air serein, une contenance plus aisée et moins sérieuse. M. H... était trop expert pour ne pas profiter de cet heu-

reux changement. Il recula adroitement la table, et approchant sa chaise de la mienne, il m'imprima vingt baisers sur la bouche et sur la gorge. Je fis si peu de résistance qu'il crut pouvoir tenter davantage. Le téméraire, en effet, glissant avec dextérité une de ses mains sous mes jupes jusqu'au-dessus de la jarretière, essaya de regagner le poste qu'il avait surpris peu de temps auparavant. Alors je lui dis d'un ton languissant que je ne me trouvais pas bien, que je le suppliais de me laisser. Comme il vit à merveille qu'il y avait dans ma prière plus de grimace et de cérémonie que de sincérité, il consentit à en rester là, mais à la condition que je me mettrai au lit sur-le-champ, ajoutant qu'il sortait pour une demi-heure et qu'il osait espérer qu'à son retour je serais plus traitable. Quoique je ne répondisse rien, l'air dont je reçus sa proposition lui fit connaître que je ne me croyais plus assez ma maîtresse pour refuser de lui obéir.

Un instant après qu'il m'eut quittée, la servante m'apporta un bol en argent plein de ce qu'elle appelait une « potion nuptiale ». Je l'eus à peine avalée qu'un feu subtil se glissa dans mes veines ; je brûlais, peu s'en fallait que je ne demandasse un homme quel qu'il fût.

La fille n'était pas encore au bas de l'escalier que M. H... rentra en robe de chambre et en bonnet de nuit, armé de deux bougies allumées. Il ferma la porte au verrou. Quoique je m'attendisse bien à le revoir, sa rentrée me causa quelque frayeur. Il s'avance sur la pointe du pied,

tâche de me rassurer par de douces paroles, et quittant en hâte sa robe, il s'approche du lit, m'enlève en un clin d'œil et me renverse nue sur un tapis placé près du feu. Là, à genoux, il s'occupe quelque temps à parcourir, avec un regard avide, une gorge ferme, élastique et que la jouissance n'avait pas encore altérée ; de là, passant à une taille élégante, à une chute de reins merveilleuse ; chaque contour était baisé tour à tour, puis il me fit sentir tout à coup son pouvoir qui, ressuscitant mes esprits animaux, me contraignit à goûter des plaisirs que mon cœur désavouait.

Quelle différence, hélas ! de ces plaisirs purement mécaniques à ceux que produit la jouissance d'un amour mutuel où l'âme, confondue avec les sens, se noie pour ainsi dire dans une mer de volupté !

Cependant M. H... ne cessa de me donner des preuves de sa vigueur qu'à la pointe du jour, où nous nous endormîmes d'un profond sommeil.

Vers les onze heures, Mme Jones nous apporta deux excellents potages, que son expérience en ces sortes d'affaires lui avaient appris à préparer en perfection. M. H..., qui s'était aperçu que j'avais changé de couleur à son arrivée, me dit, lorsqu'elle nous eût quittés, que pour me donner une première preuve de son tendre attachement, il voulait me changer de maison et que je n'avais pas à m'impatienter jusqu'à son retour. Il s'habilla et sortit, après

m'avoir remis une bourse contenant vingt-deux guinées, en attendant mieux.

Dès qu'il fut dehors, je réfléchis sur ma condition actuelle et sentis la conséquence du premier pas que l'on fait dans le chemin du vice ; car mon amour pour Charles ne m'avait jamais paru criminel. Je me regardai comme quelqu'un qui est entraîné par un torrent sans pouvoir regagner le rivage. Le sentiment effroyable de la misère, la gratitude, le profit réel que je trouvais dans cette connaissance avaient en quelque manière interrompu mes chagrins, et si mon cœur n'eût point été engagé, M. H... l'aurait vraisemblablement possédé tout entier ; mais la place étant occupée, il ne devait la jouissance de mes charmes qu'aux tristes conjectures où le sort m'avait réduite.

Il revint à six heures me prendre pour me conduire dans un nouveau logis, chez un boutiquier, lequel, par intérêt, était entièrement à la dévotion de M. H... Il lui louait le premier étage, très galamment meublé, pour deux guinées par semaine, et j'y fus aussitôt installée avec une fille pour me servir.

M. H... resta encore toute la soirée avec moi ; on nous apporta d'une taverne voisine un souper succulent, et quand nous eûmes mangé, la fille me mit au lit, où je fus bientôt suivie par mon champion, qui, malgré les fatigues de la veille, se piqua, comme il me dit, de faire les honneurs de mon nouvel appartement. Insensiblement je

m'habituai aux bonnes façons de M. H... et j'avoue que si ses attentions et ses libéralités (soieries, dentelles, boucles d'oreilles, colliers de perles, montre en or, etc.) ne m'inspirèrent point d'amour, au moins me forcèrent-elles à lui vouer une véritable estime et l'amitié la plus reconnaissante.

Je me vis alors dans la catégorie des filles entretenues, bien logée, de bons appointements, et nippée comme une princesse.

Néanmoins, le souvenir de Charles me causant quelquefois des accès de mélancolie, mon bienfaiteur, pour m'amuser, donnait fréquemment de petits soupers chez moi à ses amis et à leurs maîtresses. Je fus ainsi lancée dans un cercle de connaissances, qui me débarrassa bientôt de ce que mon éducation de villageoise m'avait laissé de pudeur et de modestie.

Nous nous rendions les unes chez les autres et singions dans ces visites de cérémonie les femmes de qualité qui ne savent comment gaspiller leur temps, quoique parmi ces femmes entretenues (et j'en connaissais un bon nombre, sans compter quelques estimables matrones qui vivaient de leurs relations avec elles), j'en connusse à peine une seule qui ne détestât parfaitement son entreteneur et, naturellement, eût le moindre scrupule de lui être infidèle si elle le pouvait sans risques. Je n'avais encore, quant à moi, aucune idée de faire du tort au mien.

Il y avait déjà six mois que nous vivions tous deux du meilleur accord du monde, lorsqu'un jour, revenant de faire une visite, j'entendis quelque rumeur dans ma chambre. J'eus la curiosité de regarder à travers le trou de la serrure. Le premier objet qui me frappa fut M. H... chiffonnant ma servante Hannah, qui se défendait d'une manière aussi gauche que faible, et criait si bas qu'à peine pouvais-je l'entendre :

« Fi donc, monsieur, cela convient-il ? De grâce, ne me tourmentez point. Une pauvre fille comme moi n'est point faite pour vous. Seigneur ! si ma maîtresse allait venir !... Non, en vérité, je ne le souffrirai pas ; au moins je vous avertis, je m'en vais crier. »

Ce qui pourtant n'empêcha point qu'elle se laissât tomber sur le lit de repos, et mon homme ayant levé ses cotillons, elle crut inutile de faire une plus longue résistance. Il monta dessus, et je jugeai à ses mouvements nonchalants qu'il se trouvait logé plus à l'aise qu'il ne s'en était flatté. Cette belle opération finie, M. H... lui donna quelque monnaie et la congédia.

Si j'avais été amoureuse, j'aurais certainement interrompu la scène et tapage ; mais mon cœur n'y prenant aucun intérêt, quoique ma vanité en souffrît, j'eus assez de sang-froid pour me contenir et tout voir jusqu'à la conclusion. Je descendis cinq ou six degrés sur la pointe du pied

et remontai à grand bruit, comme si j'arrivais à l'instant même. J'entrai dans la salle, où je trouvai mon fidèle berger se promenant en sifflant, d'un air aussi flegmatique que s'il ne s'était rien passé. J'affectai d'abord un air si se-rein et si gai que l'hypocrite fut ma dupe en croyant que j'étais la sienne. La grosse récréation qu'il venait de prendre l'avait sans doute fatigué, car il prétexta quelques affaires pour n'être pas obligé de coucher avec moi cette nuit-là, et sortit incontinent après.

À l'égard de ma servante, mon intention n'étant pas de l'associer à mes travaux, au premier sujet de mécontentement qu'elle me donna, je la mis à la porte.

Cependant mon amour-propre ne pouvant digérer l'affront que M. H... m'avait fait, je résolus de m'en venger de la même façon. Je ne tardai pas longtemps. Il avait pris, depuis environ quinze jours, à son service, le fils d'un de ses fermiers. C'était un jeune garçon de dix-huit à dix-neuf ans, d'une physionomie fraîche et appétissante, vigoureux et bien fait. Son maître l'avait créé le messager de nos correspondances. Je m'étais aperçue qu'à travers son respect et sa timide innocence, le tempérament perçait. Ses yeux, naturellement lascifs, enflammés par une passion dont il ignorait le principe, parlaient en sa faveur le plus éloquemment du monde, sans qu'il s'en doutât.

Pour exécuter mon dessein, je le faisais entrer lorsque j'étais encore au lit ou lorsque j'en sortais, lui laissant voir,

comme par mégarde, tantôt ma gorge nue, tantôt la tournure de la jambe, quelquefois un peu de ma jambe, en mettant mes jarretières. En un mot, je l'apprivoisais petit à petit par des familiarités.

« Eh bien, mon garçon, lui demandai-je, as-tu une maîtresse ?... est-elle plus jolie que moi ?... Sentirais-tu de l'amour pour une femme qui me ressemblerait ? ». Et ainsi du reste. Le pauvre enfant répondait d'un ton niais et honnête, selon mes désirs.

Quand je crus l'avoir assez bien préparé, un jour qu'il venait, à son ordinaire, je lui dis de fermer la porte en dedans. J'étais alors couchée sur le théâtre des plaisirs de M. H... et de ma servante, dans un déshabillé fait pour inspirer des tentations à un anachorète, pas de corset, pas de cerceaux. J'appelai le jeune gars, et le tirant près de moi par sa manche, je le contemplai. Il était d'une santé brillante, sa chevelure, d'un noir brillant, se jouait sur ses tempes en boucles naturelles et se resserrait par derrière dans un nœud élégant ; sa culotte de peau de bouc, parfaitement collante, laissait voir le galbe d'une cuisse dodue et bien tournée, des bas blancs, une livrée garnie de dentelles, des nœuds d'épaule, tout cela complétait le coquet personnage... Je lui donnai, pour le rassurer, deux ou trois petits coups sous le menton et lui demandai s'il avait peur des dames. En même temps je me saisis d'une de ses mains, que je serrai contre mes seins, qui tressaillaient et s'élevaient comme s'ils eussent recherché ses attouchements.

Ils étaient maintenant bien remplis et ferme en chair. Bientôt, tous les feux de la nature étincelèrent dans ses yeux ; ses joues s'enluminèrent du plus beau vermillon. La joie, le ravissement et la pudeur le rendirent muet ; mais la vivacité de ses regards, son émotion parlèrent assez pour m'apprendre que je n'avais pas perdu mon étalage ; mes lèvres, que je lui présentai de façon qu'il ne pût éviter de les baiser, le fascinèrent, l'enflammèrent et l'enhardirent. Alors, portant mes yeux sur la partie essentielle de son costume, j'y remarquai très distinctement de la turgescence et de l'émoi ; et comme j'étais trop avancée pour m'arrêter en si beau chemin, comme d'ailleurs il m'était impossible de me contenir davantage ou d'attendre qu'il eût surmonté sa modestie de jeune fille (c'était réellement le mot), je fis semblant de jouer avec ses boutons, que la force active de l'intérieur était sur le point de faire sauter. Ceux de la ceinture et du pont lâchèrent facilement prise et le voici à l'air... non pas une babiole d'enfant, ni le membre commun d'un homme, mais un engin d'une si énorme taille qu'on l'aurait pris pour celui d'un jeune géant. Ce prodigieux meuble me fit frissonner à la fois de frayeur et de plaisir. Ce qu'il y avait de surprenant, c'est que le propriétaire d'un si noble joyau ne savait pas la manière de s'en servir, tellement que c'était mon affaire de le guider au cas que j'eusse assez de courage pour en risquer l'épreuve ; mais il n'y avait plus à reculer.

Le jeune gars, transporté, hors de lui-même, s'aventura, par instinct naturel, à me caresser, et lisant dans mes

yeux le pardon de son audace, il gagna au hasard le centre inconnu de ses désirs. Je ne l'eus pas plus tôt senti que ma crainte s'évanouit et je lui laissai le champ libre. Alors la chasse fut découverte. Il se mit sur moi ; je me plaçai le plus avantageusement qu'il me fut possible pour le recevoir, mais borgne, son cyclope se dirigeait seul, frappant toujours à faux. Je le conduisis dextrement et lui donnai la première leçon de plaisir. Cependant, quoiqu'un tel monstre ne fût pas fait pour un logis aussi modeste, je parvins à en loger la tête, et mon écolier, en s'efforçant à propos, eu fit entrer quelques pouces de plus ; je sentis aussitôt un mélange de plaisir et de douleur indéfinissable. Je tremblais à la fois qu'il ne me tuât en allant plus avant ou en se retirant, ne pouvant le souffrir ni dedans ni dehors. Quoiqu'il en soit, il poursuivit avec tant de raideur et de rapidité que je poussai un cri. Ce fut assez pour arrêter ce timide et respectueux enfant. Il se retira, également pénétré du regret de m'avoir fait mal et d'être contraint de déloger d'une place dont la douce chaleur lui avait donné l'avant-goût d'un plaisir qu'il mourait d'envie de satisfaire.

Je n'étais pourtant pas trop contente qu'il m'eût tant ménagée et que mon indiscretion l'eût fait quitter prise. Je le caressai pour l'encourager à la charge et me mis en posture de le recevoir encore à tout événement. Il l'insinua de nouveau, ayant l'intention de modérer ses coups. Petit à petit, l'entrée s'élargit, se prêta et le reçut à moitié. Mais tandis qu'il tâchait de passer outre, la crise le surprit, et,

malheureusement pour moi, la douleur aiguë que je souffrais m'empêcha de l'attendre.

Je craignis, avec raison, qu'il ne se retirât. Grâce à ma bonne fortune, cela n'arriva point. L'aimable jeune homme, plein de santé et regorgeant de suc, fit une courte pause, après quoi il se mit à piquer derechef. Alors, favorisé par mes mouvements adroits, il gagna peu à peu le terrain et nos deux corps n'en firent qu'un. Les délicieuses, les ravissantes agitations qu'il me causa intérieurement me devinrent insupportables. Je m'aperçus, à sa respiration embarrassée, à ses yeux à demi clos, qu'il approchait du suprême instant. Je me dépêchai d'y arriver avec lui. Nous nous rencontrâmes enfin, et, plongés tous deux dans un abîme de joie, nous demeurâmes quelques instants anéantis, sans aucun sentiment, excepté dans ces parties favorites de la nature où nos âmes, notre vie et toutes nos sensations étaient alors entièrement concentrées.

La crise étant à peu près passée, le jeune homme retira ce délicieux instrument de sa vengeance à laquelle je ne songeais plus d'ailleurs, l'idée en ayant été noyée dans le plaisir. Il avait fait autant de ravages que s'il avait triomphé d'une seconde virginité.

C'était une scène bien douce pour moi de voir avec quels transports il me remerciait de l'avoir initié à de si agréables mystères. Il n'avait jamais eu la moindre idée de la marque distinctive de notre sexe. Je devinai bientôt, par

l'inquiétude de ses mains qui s'égarèrent, qu'il brûlait de connaître comment j'étais faite. Je lui permis tout ce qu'il voulut, ne pouvant rien refuser à ses désirs. Il me leva les jupes et la chemise. Je me plaçai moi-même dans l'attitude la plus favorable pour exposer à ses regards le centre des voluptés et le coup d'œil luxuriant du voisinage. Extasié à la vue d'un spectacle si nouveau pour lui, il n'abusa cependant pas longtemps de ma complaisance. Son phénix étant ressuscité se percha au centre de la forêt enchantée qui décore de ses ombrages la région des béatitudes. Je sentis derechef une émotion si vive qu'il n'y avait que la pluie salutaire dont la nature bienfaisante arrose ces climats favorisés qui pût me sauver de l'embrasement.

J'étais tellement abattue, fatiguée, énervée, après une semblable séance, que je n'avais pas la force de remuer.

Néanmoins, mon jeune champion, ne faisant pour ainsi dire qu'entrer en goût, n'aurait pas sitôt quitté le champ de bataille si je ne l'eusse averti qu'il fallait battre en retraite. Je l'embrassai tendrement, et, lui ayant glissé une guinée dans la main, je le renvoyai avec promesse de le revoir dès que je pourrais, pourvu qu'il fût discret.

Étourdie et enivrée de ce plaisir bu à si longs traits, j'étais encore couchée, étendue sur le dos, dans une délicieuse langueur répandue par tous mes membres, m'applaudissant de m'être ainsi vengée sans réserve, d'une façon si absolument conforme à celle dont la prétendue in-

jure m'avait été faite, et sur le lieu même. Je n'avais pas la moindre préoccupation des conséquences et je ne me faisais pas le moindre reproche d'avoir ainsi débuté dans une profession plus décriée que délaissée. J'aurais cru être ingrate envers le plaisir que j'avais reçu si je m'en étais repentie, et, puisque j'avais enjambé la barrière, il me semblait, en plongeant tête baissée dans le torrent, y noyer tout sentiment de honte ou de réflexion.

À peine était-il sorti que M. H... arriva. La manière agréable dont je venais d'employer le temps depuis mon lever avait répandu tant d'éclat et de feu sur ma physiologie qu'il me trouva plus belle que jamais ; aussi me fit-il des caresses si pressantes que je tremblai qu'il ne découvrit le mauvais état actuel des choses. Heureusement j'en fus quitte pour prétexter une migraine. Il donna dans le panneau, et, refrénant malgré lui ses désirs, il sortit en me recommandant de me tranquilliser.

Vers le soir, j'eus le soin de me procurer un bain chaud, composé, de fines herbes aromatiques, dans lequel je me lavai, et m'égayai si bien que j'en sortis voluptueusement rafraîchie de corps et d'esprit. Je me couchai d'abord et m'endormis jusqu'au lendemain, quoique très en peine du dégât que le furieux champion de mon cher Will pouvait avoir causé. Je m'éveillai avec cette inquiétude et mon premier soin fut un examen sérieux de la partie offensée. Mais quelle fut ma joie lorsque j'eus reconnu que ni le duvet, ni l'intérieur même n'offraient aucun vestige

des assauts qui s'y étaient donnés la veille, quoique la chaleur naturelle du bain en eût dû élargir les parois. Pleinement convaincue de l'inanité de mes craintes, je n'en fis que rire ; charmée de savoir que je pouvais désormais jouir de l'homme le mieux fourni, je triomphai doublement par la revanche que j'avais prise et par les délices que j'avais éprouvées.

L'esprit agréablement occupé par de nouveaux projets de jouissance, je m'étendais mollement sur mon lit ; Will, mon cher Will, entra avec un message de la part de son maître, ferma la porte à mon invitation, s'approcha de mon lit où j'étais dans la situation la plus voluptueuse, et, les yeux remplis de l'ardeur la plus tendre, il baisa mille fois une main que je lui avais abandonnée.

Une chose me frappa tout d'abord : c'est que mon jeune mignon s'était paré avec autant de recherche que le permettait sa condition. Ce désir de plaire ne pouvait m'être indifférent, puisque c'était une preuve que je lui plaisais, et ce dernier point, je vous l'assure, n'était pas au-dessous de mon ambition.

Sa chevelure élégamment arrangée, du linge propre et surtout une bonne figure de campagnard robuste, frais et bien portant, en faisaient pour une femme le plus joli morceau du monde à croquer, et j'aurais tenu pour tout à fait sans goût celle qui aurait dédaigné un pareil régal offert par la nature à une gourmande de plaisir.

Et pourquoi déguiserais-je ici les délices que me faisait éprouver cet être charmant avec ses regards si purs, ses mouvements si naturels, d'une sincérité qui se lisait dans ses yeux ; avec cette fraîcheur et cette transparence de peau qui laissait voir, au travers, courir un sang coloré ; avec même cet air rustique et vigoureux qui ne manquait pas d'un charme particulier ? Oh ! me direz-vous, ce garçon était de condition trop basse pour mériter tant d'attentions ! D'accord, mais ma propre condition, à bien considérer, était-elle donc d'un cran plus élevée, ou bien, en supposant que je fusse réellement au-dessus de lui, la faculté qu'il avait de procurer un plaisir si exquis ne suffisait-elle pas à l'élever et à l'ennoblir, pour moi tout au moins ? À d'autres d'aimer, d'honorer, de récompenser l'art du peintre, du statuaire, du musicien, en proportion de l'agrément qu'ils y trouvent ; mais à mon âge, avec mon goût pour le plaisir, l'art de plaire dont la nature avait doué une jolie personne était pour moi le plus grand des mérites. M. H..., avec ses qualités d'éducation de fortune, me tenait sous une sorte de sujétion et de contrainte fort peu capables de produire de l'harmonie dans le concert d'amour, tandis qu'avec ce garçon je me trouvais à l'aise sur le pied d'égalité, et c'est ce que l'amour préfère. Je pouvais sans peur ni contrainte folâtrer à mon aise et réaliser telle fantaisie qui me viendrait dans la tête.

Will, à genoux à côté de mon lit, m'accablait de caresses ; ce n'était pas assez ; après quelques questions et ré-

ponses souvent interrompues par de tendres baisers, je lui demandai ; s'il voulait passer avec moi et entre mes draps le peu de temps qu'il avait à rester ? C'était demander à un hydropique s'il voulait boire. Aussi, sans plus de façon, il quitta ses habits et sauta sur le lit que je tenais ouvert pour le recevoir.

Will commença par les préliminaires accoutumés, préludes intéressants, qui sont autant de gradations délicieuses, dont peu de personnes savent jouir, par leur précipitation à courir à cet instant précieux qui équivaut à une éternité.

Lorsqu'il eut suffisamment préparé les voies à la jouissance en me baisant, en me provoquant, mon jeune sportsman, maniant mes seins à présent ronds et potelés, s'enhardit à me mettre dans la main sa vigueur elle-même ; sa tension, sa roideur étaient étonnantes ; c'était un inestimable coffret de bijoux chéris des femmes, un merveilleux étalage de riches et belles choses, en vérité ! Mais le drôle, que je maniai, augmentait de superbe et d'insolence et se mutinait.

Je me hâtai donc, pour être de moitié dans le bonheur de mon jeune homme, de placer sous moi un coussin qui servit à élever mes reins, et dans la position la plus avantageuse, j'offris à Will le séjour des béatitudes où il s'insinua. Notre ardeur croissant, je lui passai alors mes deux jambes autour des reins et le serrai de mes bras de façon que nos

deux corps confondus ne semblaient respirer que l'un par l'autre et qu'il ne pût se bouger sans m'entraîner avec lui. Dans cette luxurieuse position, Will eut bientôt atteint le moment suprême ; je me ranimai donc pour parvenir au même but et me servis de tous les expédients que la nature put me fournir pour qu'il m'aidât à combler mes désirs. Je m'avisai enfin de caresser et presser les tendres globules de ce réservoir du nectar radical. Ce magique attouchement eut son effet instantané : je sentis aussitôt les symptômes de cette douce agonie, de cette crise de dissolution où le plaisir meurt par le plaisir, et je me noyai dans des flots de délices. Nous passâmes quelques moments dans une langue voluptueuse et comme anéantis par le plaisir. À la fin je me débarrassai de ce cher enfant et lui dis que l'heure de sa retraite était venue ; il reprit en conséquence ses habits, non sans me donner de temps en temps les baisers les plus tendres et sans me parcourir encore des yeux et des mains avec une ardeur aussi vive que s'il ne m'avait vue que pour la première fois. Avant de le congédier, je le forçai (car il avait assez de tact pour refuser) à prendre de quoi s'acheter une montre en argent, ce grand article de luxe pour le petit monde ; il l'accepta enfin, comme un souvenir qu'il aurait soin de garder de mon affection, Ensuite il partit, quoique à regret, et me laissa en proie à cette tranquillité qui suit les plaisirs sacrés de la nature.

Et ici, madame, je devrais m'excuser de ce menu détail de choses qui firent sur ma mémoire une si forte impression ; mais, outre que cette intrigue occasionna dans

ma vie une révolution que la vérité historique m'interdit de vous cacher, ne suis-je pas en droit de prétendre qu'il serait injuste d'oublier un tel plaisir, par la raison que je l'ai trouvé dans un être de condition inférieure ? C'est pourtant là, soit dit en passant, qu'on le rencontre plus pur, moins sophistiqué, qu'au milieu de ces faux et ridicules raffinements dont les grands laissent nourrir et tromper leur orgueil. Les grands ! Y a-t-il, dans ce qu'ils appellent le vulgaire, beaucoup de gens plus ignorants de l'art de vivre qu'ils en sont eux-mêmes ? La plupart, au contraire, laissent de côté ce qui ne tient pas à la nature même du plaisir et leur objet capital est de jouir de la beauté partout où ils trouvent ce don inestimable, sans distinction de naissance ou de position.

L'amour n'avait jamais eu de part dans mon commerce avec cet aimable garçon et la vengeance avait cessé d'en avoir une. Le seul attrait de la jouissance était maintenant le lien qui m'attachait à lui : car, bien que la nature l'eût si favorablement doté d'avantages extérieurs, il lui manquait néanmoins quelque chose pour m'inspirer de l'amour. Will avait assurément d'excellentes qualités : gentil, traitable et par-dessus tout reconnaissant ; silencieux, même à l'excès, parlant très peu, mais avec chaleur, et, pour lui rendre justice, jamais il ne me donna la moindre raison de me plaindre, soit d'aucune tendance à abuser des libertés que je lui accordais, soit de son indiscretion à les divulguer. Il y a donc une fatalité dans l'amour, ou je l'aurais aimé, car c'était réellement un trésor, un morceau pour la *bonne bou-*

*che*<sup>5</sup> d'une duchesse, et à dire le vrai, mon goût pour lui était si extrême qu'il fallait y regarder de fort près pour décider que je ne l'aimais pas.

Quoi qu'il en soit, mon bonheur avec lui ne fut pas de longue durée. Une imprudence interrompit bientôt un si tendre commerce et nous sépara pour toujours lorsque nous y pensions le moins. Un matin, étant à folâtrer avec lui dans mon cabinet, il me vint en tête d'éprouver une nouvelle posture. Je m'assis et me mis jambe de-çà, jambe de-là sur les bras du fauteuil, lui présentant à découvert la marque où il devait viser. J'avais oublié de fermer la porte de ma chambre et celle du cabinet ne l'était qu'à demi.

M. H..., que nous n'attendions pas, nous surprit précisément au plus intéressant de la scène.

Je jetai un cri terrible en abattant mes jupes. Le pauvre Will, comme frappé d'un coup de foudre, demeura interdit et aussi pâle qu'un mort. M. H... nous regarda quelque temps l'un et l'autre, avec un visage où la colère, le mépris et l'indignation paraissaient dans leur plus haut degré, et, reculant en arrière, se retira sans dire un mot. Toute troublée que j'étais, je l'entendis fermer la porte à double tour.

Pendant ce temps-là, le malheureux complice de mon infidélité agonisait de frayeur, et j'étais obligée d'employer

---

<sup>5</sup> En français dans le texte.

le peu de courage qui me restait pour le rassurer. La disgrâce que je venais de lui causer me le rendait plus cher. Je lui baignais le visage de mes pleurs, je le baisais, je le serrais dans mes bras ; mais le pauvre garçon, devenu insensible à mes caresses, ne remuait pas plus qu'une statue.

M. H... rentra un moment après, et nous ayant fait venir devant lui, il me demanda d'un ton flegmatique à me désespérer ce que je pouvais dire pour justifier l'affront humiliant que je venais de lui faire. Je lui répondis en pleurant, sans aggraver mon crime par le style audacieux d'une courtisane effrontée, que je n'aurais jamais eu la pensée de lui manquer à ce point s'il ne m'en avait, en quelque manière, donné l'exemple, en s'abaissant jusqu'aux dernières privautés avec ma servante ; que toutefois je ne prétendais pas excuser ma faute par la sienne ; qu'au contraire, j'avouais que mon offense était de nature à ne pas mériter de pardon, mais que je le suppliais d'observer que c'était moi qui avais séduit son valet dans un esprit de vengeance. Enfin, j'ajoutai que je me soumettais volontiers à tout ce qu'il voudrait ordonner de moi, à condition qu'il ne confondît point l'innocent et le coupable.

Il sembla un peu déconcerté quand je lui rappelai l'aventure de ma servante ; mais, s'étant remis bientôt, il me répondit à peu près en ces termes :

« Madame, j'avoue à ma honte que vous me l'avez bien rendu et que je n'ai que ce que je mérite. Nous nous

sommes cependant trop offensés tous deux pour continuer à vivre désormais ensemble. Je vous accorde huit jours pour chercher un autre logement. Ce que je vous ai donné est à vous. Votre hôte vous paiera de ma part cinquante guinées et vous délivrera une quittance générale de tout ce que vous lui devez. Je me flatte que vous conviendrez que je ne vous laisse pas dans un état pire que celui où je vous ai prise, ni au-dessous de ce que vous méritez. Ne vous en prenez point à moi si je ne fais pas mieux les choses. »

Alors, sans attendre ma réponse, il s'adressa à Will :

« Quant à vous, beau freluquet, je prendrai soin de votre personne pour l'amour de votre père. La ville n'est pas un séjour qui convient à un pauvre idiot tel que vous ; demain vous retournerez à la campagne. »

À ces mots, il sortit. Je me prosternai à ses pieds pour tâcher de le retenir. Ma situation parut l'émouvoir ; néanmoins il suivit son chemin, emmenant avec lui son jeune valet, qui sûrement s'estimait fort heureux d'en être quitte à si bon marché.

Je me trouvai encore une fois abandonnée à mon sort par un homme dont je n'étais pas digne ; et toutes les sollicitations que j'employai pendant la semaine qu'il m'avait accordée pour chercher un logis ne purent l'engager à me revoir une seule fois.

Will fut renvoyé immédiatement à son village, où, quelques mois après, une grosse veuve, qui tenait une bonne hôtellerie, l'épousa : il y avait tout au moins, je puis le jurer, une excellente raison pour qu'ils vécussent heureux ensemble.

J'aurais été charmée de le voir avant son départ, mais M. H... avait prescrit certaines mesures qui rendaient la chose impossible. Autrement, j'aurais sans aucun doute essayé de le retenir en ville, et je n'aurais épargné ni offres ni dépenses pour me procurer la satisfaction de le garder avec moi. J'avais pour lui une inclination qui ne pouvait être aisément détruite ni remplacée ; quant à mon cœur, il était hors de question ; toutefois, j'étais contente que rien de pis ne lui fût arrivé, et, en fait, d'après la tournure que prirent les choses, il ne pouvait lui arriver rien de meilleur.

Quant à M. H..., quoique par certaines considérations de convenance j'eusse d'abord cherché à regagner son affection, j'étais assez légère, assez insouciant pour me consoler de mon accident un peu plus vite que je ne l'aurais dû. Mais, comme je ne l'avais jamais aimé et que sa rupture me donnait une sorte de liberté qui avait fait souvent l'objet de mes vœux, je fus promptement réconfortée ; et me flattant qu'avec le fonds de jeunesse et de beauté que j'apportais dans les affaires je ne pouvais guère manquer de réussir, ce fut plutôt avec plaisir qu'avec la

moindre idée de découragement que je me vis contrainte à compter là-dessus pour tenter fortune.

Sur ces entrefaites, plusieurs des femmes entretenues que je connaissais, ayant bien vite eu vent de ma déconvenue, accoururent me prodiguer l'insulte de leurs malicieuses consolations. La plupart enviaient depuis longtemps le luxe et la splendeur qui m'environnaient ; et quoique, parmi elles, il y en eût à peine une seule qui méritât le même sort et qui, tôt ou tard, ne dût le partager, il était facile pourtant de remarquer, à travers leur feinte compassion, leur secret plaisir de me voir ainsi congédiée, et leur chagrin secret de ce qu'il ne m'arrivât rien de pire. Incompréhensible malice du cœur humain et qui n'est pas confinée à la classe dont ces femmes faisaient partie.

Mais le temps approchait où il me fallait prendre une résolution. Tandis que je cherchais autour de moi où je pourrais bien fixer ma résidence, Mme Cole, une sorte de femme discrète et de moyen âge que j'avais connue par une des demoiselles en question, apprenant l'état où je me trouvais, vint m'offrir ses avis loyaux et ses services ; et comme je l'avais toujours préférée à toutes mes autres connaissances féminines, je n'en fus que mieux disposée à écouter ses propositions. D'après ce qui en résulta, je ne pouvais tomber, dans tout Londres, en pires ou en meilleures mains ; en pires, car, tenant une maison galante, il n'y eut pas de raffinements de luxure qu'elle ne me suggérât pour accommoder ses clients, pas de façon lascive, ni

même d'effrénée débauche qu'elle ne prît plaisir à m'enseigner ; en meilleures, car personne n'ayant plus qu'elle l'expérience du libertinage de la ville n'était mieux placé pour me conseiller et me préserver des dangers inhérents à notre profession. Et, chose rare parmi ses pareilles, elle se contentait, pour son industrieuse assistance et ses bons offices, d'un profit modéré, sans rien partager de leurs habitudes rapaces. C'était réellement une femme bien née et bien élevée, mais que des revers de fortune avaient lancée dans cette industrie, qu'elle continuait, moitié par nécessité, moitié par goût ; car jamais femme ne se montra si active dans son commerce et n'en comprit mieux tous les mystères et toutes les finesses. Elle était, sans contredit, à la tête de sa profession et n'avait affaire qu'à des clients de qualité. Pour satisfaire à leurs demandes, elle entretenait constamment un bon stock de ses *filles* : ainsi appelait-elle les jeunes personnes que leur jeunesse et leurs charmes recommandaient à son adoption, et dont plusieurs, grâce à son appui et à ses conseils, réussirent très bien dans le monde.

Cette utile matrone, à la protection de qui je m'abandonnais, avait ses raisons, relativement à M. H..., pour ne point paraître s'occuper trop de mes affaires ; aussi envoya-t-elle une de ses amies, le jour fixé pour mon déménagement, me prendre et me conduire à mon nouveau logement, chez un brossier de R...-Street, Covent-Garden, juste à côté de sa propre maison, où elle n'avait pas de quoi me recevoir elle-même. Ce logement s'étant trouvé

occupé depuis longtemps par des femmes galantes, le propriétaire était familiarisé avec leurs allures ; et pourvu qu'on payât le loyer, on avait pour le reste toutes les aises et toutes les commodités qu'on pouvait désirer.

Les cinquante guinées que m'avait promises M. H..., lors de notre rupture, m'ayant été dûment payées, mes effets d'habillement et tout ce qui m'appartenait emballés et chargés sur une voiture de louage, je les y suivis bientôt, après avoir pris congé du propriétaire et de sa famille. Je n'avais pas vécu avec eux dans un degré de familiarité suffisant pour regretter de m'en séparer, et cependant le fait seul que c'était une séparation me fit verser des pleurs. Je laissai aussi une lettre de remerciements pour M. H..., que je croyais à tout jamais perdu pour moi, comme il l'était en effet.

J'avais congédié ma servante la veille, non seulement parce que je la tenais de M. H..., mais parce que je la soupçonnais d'avoir été pour quelque chose dans sa découverte ; elle s'était peut-être vengée de ce que je ne lui avais pas confié mon intrigue.

Nous fûmes vite arrivées à mon logement, qui, sans être aussi richement meublé ni aussi beau que le précédent, était, en somme, aussi confortable et à moitié prix, quoique au premier étage. Mes malles, descendues en bon état, furent déposées dans mon appartement, où m'attendaient Mme Cole et mon propriétaire, auquel elle me pré-

senta sous les couleurs les plus avantageuses, c'est-à-dire comme une locataire sur qui l'on pouvait compter pour le paiement régulier de son loyer : elle m'aurait attribué toutes les vertus cardinales, que cela n'eût pas eu la moitié du poids de cette recommandation toute seule.

J'étais donc installée dans un logement à moi, laissée à ma seule conduite dans cette grande ville, pour m'y noyer ou surnager, suivant que je saurais manœuvrer avec le courant. Quelles en furent les conséquences, et quelles aventures m'arrivèrent dans l'exercice de ma nouvelle profession, c'est ce qui fera l'objet d'une autre lettre, car il est bien temps, je le crois, de mettre un point à celle-ci.

Je suis, Madame,

Votre, etc., etc., XXX.

## LETTRE DEUXIÈME

MADAME,

Si j'ai différé la suite de mon histoire, ç'a été simplement pour me permettre de respirer un peu : j'espérais aussi, je l'avoue, qu'au lieu de me presser, vous m'auriez plutôt dispensée de poursuivre une confession au cours de laquelle mon amour-propre a tant de blessures à souffrir.

Je m'imaginai, en vérité, que vous auriez été rassasiée et fatiguée de l'uniformité d'aventures et d'expressions inséparable d'un sujet de cette sorte, dont le fond, dans la nature des choses est éternellement le même : quelle que puisse être, en effet, la variété de formes et de modes dont les situations sont susceptibles, il est impossible d'éviter entièrement la répétition des mêmes images, des mêmes figures, des mêmes expressions. Au dégoût qui en résulte s'ajoute encore cet inconvénient, que les mots de jouissance, ardeur, transport, extase et le reste de ces termes pathétiques si utilisés dans la pratique du plaisir, s'affadissent et perdent beaucoup de leur saveur et de leur énergie par leur emploi fréquent, indispensable dans un récit dont cette pratique forma à elle seule la base tout entière. Je dois, en conséquence, m'en rapporter à votre indulgence, pour le désavantage que j'ai forcément sous ce rapport, et à votre imagination, à votre sensibilité, pour l'agréable tâche

d'y porter remède là où mes descriptions faiblissent ou manquent de coloris : l'une vous mettra instantanément sous les yeux les tableaux que je vous présente, l'autre donnera de la vie aux couleurs ternes ou affaiblies par un trop fréquent usage.

Ce que vous me dites, par manière d'encouragement, de l'extrême difficulté d'écrire un si long récit dans un style tempéré avec goût, aussi éloigné du cynisme d'expressions grossières et vulgaires que du ridicule de métaphores affectées et de circonlocutions alambiquées est non moins raisonnable que bienveillant : vous justifiez ainsi, dans une grande mesure, ma complaisance pour une curiosité qui ne saurait être satisfaite qu'à mes dépens.

Je reviens maintenant au point où j'en étais en terminant ma précédente lettre. La soirée était assez avancée lorsque j'arrivai à mon nouveau logement, et Mme Cole, après m'avoir aidée à ranger mes affaires, passa tout le reste du temps avec moi dans mon appartement où nous soupâmes ensemble. Elle me donna alors d'excellents avis et instructions concernant cette nouvelle phase de ma profession où j'entrais maintenant : de prêtresse privée de Vénus, j'allais devenir publique ; il fallait me perfectionner en conséquence et m'entourer de tout ce qui pouvait faire valoir ma personne, soit pour l'intérêt soit pour le plaisir, soit pour les deux ensemble. « Mais alors, » ajouta-t-elle, « comme j'étais une nouvelle figure dans la ville, c'était une règle établie, un secret du commerce, de me faire passer

pour une pucelle et de me présenter comme telle à la première bonne occasion, sans préjudice, bien entendu, des distractions que je pourrais rencontrer dans l'intérim, car il n'y avait personne qui détestât plus qu'elle de perdre du temps. Elle ferait de son mieux pour me trouver le client et se chargerait de diriger cette délicate entreprise, si je voulais bien accepter son aide et ses avis ; et je n'aurais qu'à m'en féliciter puisque, en perdant un pucelage fictif, j'en recueillerais autant d'avantages que s'il s'agissait d'un véritable. »

Une excessive délicatesse de sentiments n'étant pas, à cette époque, le trait distinctif de mon caractère, j'avoue à ma honte que j'acceptai un peu trop vite cette proposition ; elle répugnait sans doute à ma candeur et mon ingénuité ; mais pas assez pour me faire contrarier les intentions d'une personne à qui j'avais entièrement laissé le soin de ma conduite. Mme Cole, en effet, je ne sais comment, peut-être par une de ces inexplicables et invincibles sympathies qui n'en forment pas moins les liens les plus solides, surtout entre femmes, avait pris de moi pleine et entière possession. De son côté, elle affectait de trouver dans mes traits une ressemblance frappante avec une fille unique qu'elle avait perdue à mon âge et c'était, disait-elle, son premier motif pour me porter une si vive affection. C'était possible : il existe ainsi de frivoles motifs d'attachement qui, se fortifiant par l'habitude, font souvent des amitiés plus solides et plus durables que si elles étaient fondées sur de sérieuses raisons. Mais je sais une chose : c'est que,

sans avoir eu avec elle d'autres relations que lors de ses visites, quand je vivais avec M. H..., à propos de menus objets de toilette qu'elle voulait me vendre, elle avait si bien gagné ma confiance que je m'étais aveuglément mise dans ses mains et en étais venue à la respecter, à l'aimer, à lui obéir en tout ; et, pour lui rendre justice, je ne trouvais jamais chez elle qu'une sincère tendresse et un soin de mes intérêts extraordinairement rares chez les personnes de sa profession. Nous nous séparâmes ce soir-là parfaitement d'accord sur tous les points et, le lendemain matin, Mme Cole vint me prendre et m'emmena chez elle pour la première fois.

Ici, à première vue, je trouvais partout un air de décence, de modestie et d'ordre.

Dans le salon de devant où, pour mieux dire, dans la boutique étaient assises trois jeunes femmes, tranquillement occupées à des ouvrages de mode qui couvraient un trafic de choses plus précieuses. Mais il était difficile de voir trois plus belles créatures : deux d'entre elles étaient extrêmement blondes, la plus âgée ayant à peine dix-neuf ans ; la troisième, à peu près de cet âge, était une brune piquante dont les yeux noirs et brillants, les traits et la taille en parfaite harmonie ne lui laissaient rien à envier à ses blondes compagnes ; leurs toilettes étaient d'autant plus recherchées qu'elles paraissaient moins l'être, grâce à leur cachet de propreté correcte et d'élégante simplicité. Telles étaient les filles composant le petit troupeau domestique

que Mme Cole régissait avec un ordre et une habileté surprenants, étant donnée la légèreté naturelle de jeunes personnes qui ont jeté leurs bonnets par-dessus les moulins. Mais aussi elle n'en gardait dans sa maison aucune qui, après un certain noviciat, se montrât intraitable, et refusât d'en observer les règles. Elle avait ainsi formé peu à peu une petite famille d'amour dont les membres trouvaient si bien leur compte dans une rare alliance déplaisir et d'intérêt d'une part et de décence extérieure de l'autre, avec une liberté secrète illimitée que Mme Cole, qui les avaient choisies autant pour leur caractère que pour leur beauté, les gouvernait sans peine à son propre contentement et au leur.

Elle me présenta donc à ces élèves de choix, qu'elle avait d'ailleurs prévenues, comme une nouvelle pensionnaire qui allait être immédiatement admise dans toutes les intimités de la maison ; sur quoi ces charmantes filles m'accueillirent à bras ouverts, laissant voir que mon extérieur leur plaisait parfaitement. Ceci devait m'étonner et je ne m'y serais guère attendue de personnes de mon sexe, mais elles étaient réellement dressées à sacrifier toute jalousie, toute compétition de charmes, dans l'intérêt commun ; elles me considéraient comme une associée qui apportait un bon stock de marchandises dans le commerce de la maison. Elles s'empressèrent autour de moi, m'examinèrent de toutes parts, et, comme mon admission dans cette joyeuse troupe était l'occasion d'une petite fête, on laissa de côté l'ouvrage de parade. Mme Cole, après quel-

ques recommandations spéciales, m'abandonna à leurs caresses et sortit pour ses affaires.

La parité de sexe, d'âge, de profession et de vues créa bientôt entre nous une familiarité et une intimité aussi grandes que si nous nous connaissions depuis des années. Elles me firent voir la maison, leurs appartements respectifs remplis de meubles confortables et luxueux et, surtout, un spacieux salon où une société joyeuse et choisie se réunissait d'ordinaire en parties de plaisir : les filles y soupaient avec leurs galants, laissant libre carrière à leur licence ; la crainte, la modestie, la jalousie leur étaient formellement interdites ; c'était, en effet, un des principes de la société que ce qui pouvait manquer en fait de plaisir de sentiment fût compensé, dans une large mesure, pour les sens, par une variété piquante et par tous les charmes de la volupté. Les auteurs et les soutiens de cette secrète institution pouvaient à bon droit, dans leur enthousiasme, se proclamer les restaurateurs de l'âge d'or et de sa simplicité de plaisir, plutôt que de voir leur innocence si injustement flétrie des mots de crime et de honte.

Le soir venu et les volets de la boutique fermés, l'académie fit son ouverture. Toutes les filles, jetant leur masque de fausse modestie, se livrèrent à leurs galants respectifs pour le plaisir ou l'intérêt, et il convient d'observer que tout représentant du sexe mâle n'était pas indistinctement admis, mais seulement ceux dont Mme Cole avait éprouvé d'avance le caractère et la discrétion. Bref, c'était la maison

galante de la ville la plus sûre, la mieux tenue et, en même temps, la plus confortable ; tout y était conduit de telle sorte que la décence ne gênât en rien les plaisirs les plus libertins, et, dans la pratique de ces plaisirs, les familiers de la maison d'élite avaient trouvé le secret si rare et si difficile de concilier les raffinements du goût et de la délicatesse avec les exercices de la sensualité la plus franche et la plus prononcée.

Le lendemain, après une matinée consacrée aux caresses et aux leçons de mes compagnes, nous nous mîmes à table pour dîner, et alors Mme Cole, qui présidait, me donna la première idée de son adresse à diriger ces filles et à leur inspirer pour elle-même de si vifs sentiments d'amour et de respect. Il n'y avait, dans ce petit monde, ni raideur, ni réserve, ni airs de pique, ni jalousies : tout y était gai sans affectation, joyeux et libre.

Après le dîner, Mme Cole, avec l'assistance des jeunes demoiselles, me prévint qu'il y aurait ce soir même un chapitre à tenir en forme, pour la cérémonie de ma réception dans la confrérie : sous réserve de mon pucelage qui devait, à la première occasion, être servi tout chaud à un amateur, il me fallait subir un cérémonial d'initiation qui, elles en étaient sûres, ne me déplairait pas.

Lancée comme je l'étais et, de plus, captivée par la séduction de mes compagnes, j'étais trop bien disposée en faveur d'une proposition quelconque qu'elles me pou-

vaient faire, pour hésiter à accueillir celle-ci. Je leur donnai, en conséquence, *carte blanche*<sup>6</sup>, et je reçus d'elles toutes force baisers et compliments pour ma docilité et mon bon caractère : « J'étais une aimable fille... je prenais les choses de bonne grâce... je n'étais pas bégueule... je serais la perle de la maison... », etc.

Ce point arrêté, les jeunes femmes laissèrent Mme Cole me parler et m'expliquer les choses. Elle m'apprit alors que « je serais présentée, ce soir même, à quatre de ses meilleurs amis, l'un desquels, suivant les coutumes de la maison, aurait le privilège de m'engager dans la première partie de plaisir » ; elle m'assurait, en même temps, que « c'étaient tous de jeunes gentlemen, agréables de leur personne et irréprochables sous tous les rapports ; qu'unis d'amitié et liés ensemble par la communauté des plaisirs, ils formaient le principal soutien de sa maison et se montraient fort libéraux envers les filles qui leur plaisaient et les amusaient : de sorte qu'à vrai dire, ils étaient les fondateurs et les patrons de ce petit sérail. Elle avait sans doute, en certaines occasions, d'autres clients avec lesquels elle mettait moins de formes ; mais avec ceux-là, par exemple, il n'y avait pas moyen de me faire passer pour pucelle : ils étaient d'abord trop connaisseurs, trop au fait de la ville pour mordre à un tel hameçon ; puis ils étaient si généreux pour elle qu'elle eût été impardonnable de vouloir les tromper ».

---

<sup>6</sup> En français dans le texte.

Malgré la joie et l'émotion que cette promesse de plaisir, car c'est ainsi que je la prenais, excitait en moi, je restai assez femme pour affecter un peu de répugnance, de façon à me donner le mérite de céder à la pression de ma patronne. En outre, je crus devoir observer que je ferais peut-être bien d'aller chez moi m'habiller, pour produire au début une meilleure impression.

Mais Mme Cole, s'y opposant, m'assura « que les gentlemen auxquels je devais être présentée étaient, par leur éducation et leur goût, fort loin d'être sensibles à cet appareil de toilettes et de parures dont certaines femmes peu sensées écrasent leur beauté, croyant la faire ressortir ; que ces voluptueux expérimentés les tenaient dans le plus profond mépris, eux pour qui les charmes naturels avaient seuls du prix et qui seraient toujours prêts à planter là une duchesse pâle, mollasse et fardée, pour une paysanne colorée, saine et ferme en chair ; que, pour ma part, la nature avait assez fait en ma faveur pour me dispenser de ne rien demander à l'art ». Enfin elle concluait que, dans la présente occasion, la meilleure toilette était de n'en pas avoir.

Ma gouvernante me semblait trop bon juge en ces matières pour ne pas m'imposer son opinion. Elle me prêcha ensuite, en termes très énergiques, la doctrine de l'obéissance passive et de la complaisance pour tous ces goûts arbitraires de plaisir, que les uns appellent des raffinements et les autres des dépravations ; en décider n'était

pas l'affaire d'une simple fille, intéressée à plaire : elle n'avait qu'à s'y conformer.

Tandis que je m'édifiais à écouter ces excellentes leçons, on servait le thé, et les jeunes personnes revinrent nous tenir compagnie.

Après une conversation pleine d'entrain et de gaieté, l'une d'elles, observant que l'heure de l'assemblée était encore assez éloignée, proposa que chacune de nous fît à la compagnie l'historique de cette période critique de sa vie où elle était, pour la première fois, de fille devenue femme.

Mme Cole approuva l'idée, à condition qu'on m'en dispensât à cause de ma prétendue virginité et aussi qu'on l'excusât elle-même à cause de son âge. La chose ainsi réglée, on pria Emily de commencer. C'était une fille blonde à l'excès et dont les membres étaient, si c'est possible, trop bien faits, car leur plénitude charnue préjudiciait plutôt à cette délicatesse de forme requise par les meilleurs juges de la beauté ; ses yeux étaient bleus, d'une inexprimable douceur, et il n'y avait rien de plus joli que sa bouche et ses lèvres qui se fermaient sur des dents parfaitement blanches et égales. « Ma naissance et mes aventures, dit-elle, ne sont point assez considérables pour que vous imputiez à la vanité, de ma part, l'envie de vous faire mon histoire. Mon père et ma mère étaient et sont encore, je crois, fermiers à quarante milles de Londres. Leur aveugle tendresse pour un frère et leur barbarie à mon égard me

firent prendre le parti de désertir la maison à l'âge de quinze ans. Tout mon fonds était de deux guinées, que je tenais de ma grand'mère, de quelques schellings, d'une paire de boucles de souliers en argent et d'un dé de même métal. Les hardes que j'avais sur le corps composaient mon équipage. Je rencontrai, chemin faisant, un jeune blond, vigoureux, sain et rougeaud de carnation, d'environ seize ou dix-sept ans, qui allait aussi chercher fortune à la ville. Il trottait en sifflant derrière moi, avec un paquet au bout d'un bâton. Nous marchâmes quelque temps à la queue l'un de l'autre sans nous rien dire. Enfin nous nous joignîmes et convînmes de faire la route ensemble. Quand la nuit approcha, il fallut songer à nous mettre à couvert quelque part. L'embarras fut de savoir ce que nous répondrions en cas qu'on vînt nous questionner. Le jeune homme leva la difficulté, en me proposant de passer pour sa femme. Ce prudent accord fait, nous nous arrêtâmes à une auberge borgne où l'on logeait à pied. Mon compagnon de voyage fit apprêter ce qui se trouva et nous soupâmes en tête à tête. Mais quand ce fut l'heure de nous retirer, nous n'eûmes ni l'un ni l'autre le courage de détromper les gens de la maison, et ce qu'il y avait de comique, c'est que le gars paraissait plus intrigué que moi pour trouver le moyen de coucher seul.

« Cependant l'hôtesse, une chandelle à la main, nous conduisit au bout d'une longue cour, à un appartement séparé du corps de logis. Nous la suivîmes sans souffler mot, et elle nous laissa dans un misérable bouge, où il n'y

avait pour tout meuble qu'un grand vilain grabat et une chaise de bois toute démantibulée. J'étais alors si innocente que je ne pensais pas faire plus de mal en couchant avec un garçon qu'avec une de nos servantes, et peut-être n'avait-il pas eu lui-même d'autres idées, jusqu'à ce que l'occasion lui en inspirât de différentes. Quoi qu'il en soit, il éteignit la lumière avant que nous fussions entièrement déshabillés. Lorsque j'entrai dans le lit, mon acolyte y était déjà et la chaleur de son corps me fit d'autant plus de plaisir que la saison commençait à être froide. Mais que l'instinct de la nature est admirable ! Le jeune homme me passant un bras sous les reins se serra contre moi, comme si c'eût été seulement à dessein d'avoir plus chaud. Je sentis fermenter, pour la première fois, dans mes veines un feu que je n'avais jamais connu. Encouragé, je le pense, par ma docilité, il se hasarda de me donner un baiser, que je lui rendis innocemment, sans penser que cela tirât à conséquence. Bientôt ses doigts agirent et il me fit toucher ce que je ne connaissais point. Je lui demandai, avec surprise, ce que c'était : il me dit que je le saurais si je voulais ; et n'attendant point ma réponse, il monta immédiatement sur moi. Je me trouvai alors tellement entraînée par un pouvoir dont j'ignorais la cause que je le laissai faire en paix jusqu'à ce qu'il m'arrachât les hauts cris ; mais il n'y avait plus à reculer, le maquignon était trop bien en selle pour le désarçonner ; au contraire, les efforts que je fis ne lui servirent que mieux. Le chemin une fois frayé, nous veillâmes le plus agréablement du monde jusqu'au jour. Il serait inutile de vous ennuyer par un plus long récit ; c'est

assez que vous sachiez que nous vécûmes ensemble tant que la misère nous sépara et me fit embrasser la profession. »

Suivant l'ordre de la situation, c'était à Harriett à nous faire son histoire. Parmi les beautés de son sexe que j'avais vues avant et depuis elle, il en est bien peu qui puissent se flatter d'égaliser les siennes : elles n'étaient pas délicates, mais la délicatesse même incarnée, tant avaient de symétrie ses membres petits, mais exactement proportionnés. Sa complexion, blonde comme elle l'était, paraissait encore plus blonde grâce à deux yeux noirs dont l'éclat donnait à son visage plus de vivacité que n'en comportait sa couleur ; un léger coloris animait ses joues pâles et diminuait insensiblement pour se fondre dans la blancheur générale. Ses traits d'une finesse de miniature achevaient de lui donner un air de douceur que ne démentait pas son caractère, porté à l'indolence, à la langueur et aux plaisirs de l'amour. Pressée de parler, Harriett sourit, rougit et commença en ces termes :

« Mon père, qui fut meunier près de la ville de York, ayant perdu ma mère peu de temps après ma naissance, confia mon éducation à une de mes tantes, vieille veuve sans enfants et qui était alors gouvernante ou ménagère chez mylord N..., à sa campagne de ..., où elle m'éleva avec toute la tendresse possible.

« Ayant déjà passé de deux années cet âge que trois lustres accomplissent, plusieurs bons partis s'empressaient de me prouver leur amour, en me procurant des plaisirs frivoles. J'ignorais encore ceux qui tiennent à l'union des cœurs, quand la nature et la liberté, d'accord avec le penchant, les voient éclore. Si le tempérament me laissa méconnaître ses vives impressions jusqu'à ce terme, bientôt il me dédommagea avec profusion de ce que j'avais ignoré. Heureux moments !

« Deux ans se sont écoulés depuis que, endoctrinée par l'amour, je perdis, plus tôt qu'on ne devait s'y attendre, ce joyau si difficile à garder, et voici comment : j'étais accoutumée, lorsque ma bonne tante faisait sa méridienne, de m'aller récréer en travaillant sous un berceau que côtoyait une petite rivière, qui rendait ce lieu fort agréable pendant les chaleurs de l'été. Une après-midi que, suivant mon habitude, je m'étais placée sur une couche de roseau, que j'avais fait mettre à ce dessein dans le cabinet, la tranquillité de l'air, l'ardeur assoupissante du soleil, et, plus que tout cela peut-être, le danger qui m'attendait, me livrèrent aux douceurs du sommeil ; un panier sous ma tête me servait d'oreiller ; la jeunesse et le besoin méprisent les commodités du luxe.

Il y avait au plus un quart d'heure que je dormais, quand un bruit assez fort, qui se faisait dans la rivière dont j'ai parlé plus haut, déranger mon sommeil et m'éveilla en sursaut. Imaginez-vous ma surprise lorsque j'aperçus un

beau jeune homme, nu comme la main, qui se baignait dans l'onde qui coulait à mes pieds. Ce jeune Adonis était, comme je l'ai su depuis, le fils d'un gentleman du voisinage, qui m'était inconnu jusqu'alors.

« Les premières émotions que me causa la vue de ce jeune homme tout nu furent la crainte et la surprise ; et je vous assure que je me serais esquivée, si une modestie fatale n'eût retenu mes pas ; car je ne pouvais gagner la maison sans être vue du jeune drôle. Je demeurai donc agitée par la crainte et la modestie, quoique la porte du cabinet où je me trouvais étant fermée, je n'avais nulle insulte à appréhender. La curiosité anima cependant à la fin mes regards ; je me mis à contempler par un trou de la cloison le ; beau garçon qui s'ébattait dans l'onde. La blancheur de sa peau frappa d'abord mes yeux, et parcourant insensiblement tout son corps, je parvins à discerner une certaine place couverte d'une mousse noire et luisante au milieu de laquelle je voyais un objet rond et souple, qui m'était inconnu et se jouait en tous sens au moindre mouvement de l'eau ; mais malgré ma modestie je ne pus détourner mes regards. Enfin toutes mes craintes firent place à des désirs et à des transports, qui semblaient me ravir. Le feu de la nature, qui avait été caché si longtemps, commença à développer son germe ; et je connus pour la première fois que j'étais fille.

« Cependant le jeune homme avait changé de position. Il nageait maintenant sur le ventre, fendant l'eau de

ses jambes et de ses bras, du modelé le plus parfait qui se pût imaginer ; ses cheveux noirs et flottants se jouaient sur son cou et ses épaules, dont ils rehaussaient délicieusement la blancheur. Enfin le riche renflement de chair, qui, de la chute des reins, s'étendait en double coupole jusqu'à l'endroit où les cuisses prennent naissance, formait, sous la transparence de l'eau ensoleillée, un tableau tout à fait éblouissant.

« Pendant que je résumais en moi-même les sentiments qui agitaient mon jeune cœur, la vue toujours fixée sur l'aimable baigneur, je le vis se plonger au fond de l'eau aussi rapidement qu'une pierre. Comme j'avais souvent entendu parler de la crampe et des autres accidents que les nageurs ont à craindre, je m'imaginai qu'une telle cause avait occasionné sa chute. Pleine de cette idée et l'âme remplie de l'amour le plus vif, je volai, sans faire la moindre réflexion sur ma démarche, vers le lieu où je crus que mon secours pouvait être nécessaire. Mais ne voyant plus nulle trace du jeune homme, je tombai dans une faiblesse qui doit avoir duré longtemps, car je ne revins à moi que par une douleur aiguë qui ranima mes esprits vitaux et ne m'éveilla que pour me voir, non seulement entre les bras de l'objet de mes craintes, mais tellement prise, qu'il avait complètement pénétré au-dedans de moi-même, si bien que je n'eus ni la force de me dégager ni le courage de crier au secours. Il acheva donc de triompher de ma virginité. Immobile, sans parler, couverte du sang que mon séducteur venait de faire couler et prête à m'évanouir de

nouveau, par l'idée de ce qui venait de m'arriver, le jeune gentleman voyant l'état pitoyable où il m'avait réduite, se jeta à mes genoux, les yeux remplis de larmes, en me priant de lui pardonner et en me promettant de me donner toute la réparation qu'il serait en son pouvoir de me faire. Il est certain que si mes forces l'avaient permis dans cet instant, je me serais portée à la vengeance la plus sanglante, tant me parut affreuse la manière dont il avait récompensé mon ardeur à le sauver ; quoique à la vérité il ignorât ma bonne volonté à cet égard. « Mais avec quelle rapidité l'homme ne passe-t-il point d'un sentiment à un autre ? Je ne pus voir sans émotion mon aimable criminel fixé à mes pieds et mouiller de larmes une main que je lui avais abandonnée et qu'il couvrait de mille tendres baisers. Il était toujours nu, mais ma modestie avait reçu un outrage trop cruel pour redouter désormais la contemplation du plus beau corps qu'on puisse voir, et ma colère s'était tellement apaisée que je crus accélérer mon bonheur en lui pardonnant. Cependant je ne pus m'empêcher de lui faire des reproches ; mais ils étaient si doux ! J'avais tant de soin de lui épargner l'amertume et mes yeux exprimaient si bien cette langueur délicieuse de l'amour qu'il ne put douter longtemps de son pardon ; cependant il ne voulut jamais se lever que je ne lui eus promis d'oublier son forfait ; il obtint facilement sa demande et scella son pardon d'un baiser qu'il prit sur mes lèvres et que je n'eus pas la force de lui refuser.

« Après nous être réconciliés de la sorte, il me conta le mystère de mon désastre. M'ayant trouvée, lorsqu'il ressortait de l'eau, couchée sur le gazon, il crut que je pouvais m'être endormie là, sans quelque dessein prémédité. S'étant donc approché de moi et restant en suspens de ce qu'il devait croire, de cette aventure, il me prit à tout hasard entre ses bras pour me porter sur le lit de joncs qui se trouvait dans le cabinet, dont la porte était entr'ouverte. Là, il essaya, selon qu'il me le protesta, tous les moyens possibles pour me rappeler à moi-même, mais sans le moindre succès. Enfin, enflammé par la vue et l'attouchement de tous mes charmes, il ne put retenir l'ardeur dont il brûlait, et les tentations plus qu'humaines que la solitude et la sécurité ne faisaient qu'accroître l'animant de plus en plus, il me plaça alors selon son gré et disposa de moi à sa fantaisie jusqu'à ce que, tirée de mon assoupissement par la douleur qu'il me causait, je vis moi-même le reste de son triomphe. Mon vainqueur, ayant fini son discours et découvrant dans mes yeux les symptômes de la réconciliation la plus sincère, me pressa tendrement contre sa poitrine en me donnant les consolations les plus flatteuses et l'espérance des plaisirs les plus sensibles. Pendant ce temps, mes yeux ne manquaient pas d'entrevoir l'instrument du forfait, et son possesseur employa tant de précautions tendres, il procéda d'une façon si séduisante que, succombant, les feux du désir se ranimèrent dans mon cœur ; une seconde fois, je goûtai pleinement les délices de cet instant fortuné. « Quoique, selon notre accord, je doive ici mettre fin à mon discours, je ne puis cependant

m'empêcher d'ajouter que je jouis encore quelque temps des transports de mon amant, jusqu'à ce que des raisons de famille l'éloignèrent de moi et que je me vis obligée de me jeter dans la vie publique. J'ai donc fini. »

Louise, la brunette piquante et dont je crois inutile de retracer ici les charmes, se mit alors en devoir de satisfaire la compagnie :

« Selon mes louables maximes, dit-elle, je ne vous, révélerai point la noblesse de ma famille, puisque je ne dois la vie qu'à l'amour le plus tendre, sans que les liens du mariage eussent jamais joint les auteurs de mes jours. Je fus la rare production du premier coup d'essai d'un garçon ébéniste avec la servante de son maître dont les suites furent un ventre en tambour et la perte de sa condition. Mon père, quoique fort pauvre, me mit cependant en nourrice chez une campagnarde jusqu'à ce que ma mère, qui s'était retirée à Londres, s'y mariât à un pâtissier et me fît venir comme l'enfant d'un premier époux qu'elle disait avoir perdu quelques mois après son mariage. Sur ce pied je fus admise dans la maison et n'eus pas atteint l'âge de six ans que je perdis ce père adoptif, qui laissa ma mère dans un état honnête et sans enfant de sa façon. Pour ce qui regarde mon père naturel, il avait pris le parti de s'embarquer pour les Indes, où il était mort fort pauvre, ne s'étant engagé que comme simple matelot. Je croissais donc sous les yeux de ma mère, qui semblait craindre pour moi le faux pas qu'elle avait fait, tant elle avait soin de m'éloigner de

tout ce qui pouvait y donner lieu. Mais je crois qu'il est aussi impossible de changer les passions de son cœur que les traits de son visage.

« Quant à moi, l'attrait du plaisir défendu agissait si fortement sur mes sens qu'il me fut impossible de ne point suivre les lois de la nature. Je cherchai donc à tromper la vigilante précaution de ma mère. J'avais à peine douze ans que cette partie dont elle s'étudiait tant à me faire ignorer l'usage me fit sentir son impatience. Cette ouverture merveilleuse avait même déjà donné des signes de sa précocité par la pousse d'un tendre duvet, qui, si j'ose le dire, avait pris sa croissance sous ma main et sous mes yeux. Ces sensations délicates et les chatouillements que je sentais souvent m'avaient fait assez comprendre que c'était là le centre du vrai bonheur, sentiment qui me faisait languir avec impatience après un compagnon de plaisir et qui me faisait fuir toute société où je ne croyais pas rencontrer l'objet de mes vœux, pour m'enfermer dans ma chambre, afin d'y goûter, du moins en idées, les délices après lesquelles je soupirais.

« Mais toutes ces méditations ne, faisaient qu'accroître mon tourment et augmenter le feu qui me consumait. C'était bien pis encore lorsque, cédant aux irritations insupportables qui me tourmentaient, je tentais de les guérir. Quelquefois, dans la furieuse véhémence du désir, je me jetais sur le lit et semblais y attendre le soulagement désiré, jusqu'à ce que, convaincue de mon illusion, je me laissais

aller aux consolations misérables de la solitude. Enfin, la cause de mes désirs, par ses impétueux trémoussements et ses chatouillements internes, ne me laissait nuit et jour aucun repos. Je croyais cependant avoir beaucoup gagné lorsque, me figurant qu'un de mes doigts ressemblait à mon souhait, je m'en servis avec une agitation délicieuse entremêlée de douleur, car je me déflorais autant qu'il était en mon pouvoir, et j'y allais de si bon cœur que je me trouvais souvent étendue sur mon lit, dans une véritable pâmoison amoureuse.

« Mais l'homme, comme je l'avais bien conçu, possédait seul ce qui pouvait me guérir de cette maladie ; cependant, gardée à vue de la manière que je l'étais, comment tromper la vigilance de ma mère et comment me procurer, le plaisir de satisfaire ma curiosité et de goûter une volupté délicieuse et inconnue jusqu'alors à mes sens ?

« À la fin, un accident singulier me procura ce que j'avais désiré si longtemps sans fruit. Un jour que nous dînions chez une voisine, avec une dame qui occupait notre premier, ma mère fut obligée d'aller à Greenwich. La partie étant faite, je feignis, je ne sais comment, un mal de tête que je n'avais pas ; ce qui fit que ma mère me confia à une vieille servante de boutique, car nous n'avions aucun homme dans la maison.

« Lorsque ma mère fut partie, je dis à la servante que j'allais me reposer sur le lit de la dame qui logeait chez

nous, le mien n'étant pas dressé, et que, n'ayant besoin que d'un peu de repos pour me remettre, je la priais de ne point venir m'interrompre. Lorsque je fus dans la chambre, je me délaçai et me jetai à moitié nue sur le lit. Là je me livrai de nouveau à mes vieilles et insipides coutumes ; la force de mon tempérament m'excitant, je cherchai partout des secours que je ne pouvais trouver ; j'aurais mordu mes doigts de rage, de ce qu'ils représentaient si mal la seule chose qui pût me satisfaire, jusqu'à ce que, assoupie par mes agitations, je m'endormis légèrement pour jouir d'un rêve qui, sans doute, devait m'avoir fait prendre les positions les plus séduisantes.

« À mon réveil, je trouvai avec surprise ma main dans celle d'un jeune homme qui se tenait à genoux devant mon lit et qui me demandait pardon de sa hardiesse. Il me dit qu'il était le fils de la dame qui occupait la chambre ; qu'il était monté sans avoir été aperçu par la servante, et que, m'ayant trouvée endormie, sa première résolution avait été de retourner sur ses pas, mais qu'il avait été retenu par un pouvoir irrésistible.

« Que vous dirai-je ? Les émotions, la surprise et la crainte furent d'abord chassées par les idées du plaisir que j'attendais de cette aventure. Il me sembla qu'un ange était descendu du ciel à dessein ; car il était jeune et bien tourné, ce qui était plus que je n'en demandais ; l'homme était ce que mon cœur désirait de connaître. Je crus ne devoir ménager ni mes yeux, ni ma voix, ni aucune avance pour

l'encourager à répondre à mes désirs. Je levai donc la tête, pour lui dire que sa mère ne pouvant revenir que vers la nuit, nous ne devions rien craindre de sa part ; mais je vis bientôt que je n'avais pas besoin de l'encourager et qu'il n'était pas si novice que je le croyais, car il me dit que si j'avais connu ses dispositions, j'aurais eu plus à espérer de sa violence qu'à craindre de son respect.

« Voyant que les baisers qu'il imprimait sur ma main n'étaient pas dédaignés, il se leva, et collant sa bouche sur mes lèvres brûlantes, il me remplit d'un feu si vif que je tombai doucement à la renverse et lui avec moi. Les moments étaient trop précieux pour les perdre en vaines simagrées ; mon jeune garçon procéda d'abord à l'affaire principale, pendant qu'étendue sur mon lit je désirais l'instant de l'attaque, avec une ardeur peu commune à mon âge. Il leva mes jupes et ma chemise. Cependant, mes désirs augmentant à mesure que je voyais les obstacles s'évanouir, je n'écoutai ni pudeur, ni modestie, et chassant au loin la timide innocence, je ne respirai plus que les feux de la jouissance ; une rougeur vive colorait mon visage, mais insensible à la honte, je ne connaissais que l'impatience de voir combler mes désirs.

« Jusqu'alors je m'étais servie de tous les moyens qui m'avaient paru propres à soulager mes tourments ; mais quelle différence de ces attouchements à mon insipide manuélisation !

« Enfin, après s'être amusé quelque temps avec ma petite fente, qui palpait d'impatience, il déboutonne son gilet et son haut-de-chausse, et montre à mes regards avides l'objet de tous mes soupirs, de tous mes rêves et de tout mon amour. Je le parcours des yeux avec délices... mais bientôt je l'accueillis avec ravissement.

« Rien ne me paraissait préférable à la jouissance que j'allais goûter, de sorte que, craignant que la douleur n'empêchât le plaisir, je joignis mes secousses à celles de mon athlète. À peine poussai-je quelques tendres plaintes.

« Extasiée, je me livrai à ses transports corps et âme, puis je restai quelque temps accablée par la fatigue et le plaisir.

« C'est ainsi que je vis s'accomplir mes plus violents désirs et que je perdis cette babiole dont la garde est semée de tant d'épines ; un accident heureux et inopiné me procura cette occasion, car ce jeune gentleman arrivait à l'instant du collège et venait familièrement dans la chambre de sa mère, dont il connaissait la situation pour y avoir été souvent autrefois, quoique je ne l'eusse jamais vu et que nous ne nous connussions que d'ouï-dire.

« Les précautions du jeune athlète, cette fois et plusieurs autres, que j'eus le plaisir de le voir, m'épargnèrent le désagrément d'être surprise dans mes fréquents exercices. Mais la force d'un tempérament que je ne pouvais ré-

primer, et qui me rendait les plaisirs de la jouissance préférables à ceux d'exister, m'ayant souvent trahie par des indiscretions fatales à ma fortune, je tombai à la fin dans la nécessité d'être le partage du public, ce qui, sans doute, eût causé ma perte, si la fortune ne m'eût fait rencontré ce tranquille et agréable refuge. »

À peine Louisa avait-elle cessé de parler qu'on nous avertit que la compagnie était réunie et nous attendait.

Là-dessus, Mme Cole, me prenant par la main, avec un sourire d'encouragement, me conduisit en haut précédée de Louisa qui nous éclairait avec deux bougies, une dans chaque main.

Sur le palier du premier étage, nous rencontrâmes un jeune gentleman, extrêmement bien mis et d'une jolie figure : c'était lui qui devait le premier m'initier aux plaisirs de la maison. Il me salua avec beaucoup de courtoisie et, me prenant par la main, m'introduisit dans le salon, dont le parquet était couvert d'un tapis de Turquie et le mobilier voluptueusement approprié à toutes les exigences de la luxure la plus raffinée ; de nombreuses lumières l'emplissaient d'une clarté à peine inférieure, mais peut-être plus favorable au plaisir que celle du grand jour.

À mon entrée dans la salle, j'eus le plaisir d'entendre un murmure d'approbation courir dans toute la compagnie, qui se composait maintenant de quatre gentlemen, y

compris mon *particulier* (c'était le terme usité dans la maison pour désigner le galant temporaire de telle ou telle fille), les trois jeunes femmes, en simple déshabillé, la maîtresse de l'académie et moi-même. Je fus accueillie et saluée par des baisers tout à la ronde ; mais je n'avais pas de peine à sentir, dans la chaleur plus intense de ceux des hommes, la distinction des sexes.

Émue et confuse comme je l'étais à me voir entourée, caressée et courtisée par tant d'étrangers, je ne pus sur-le-champ m'approprier cet air joyeux et de belle humeur qui dictait leurs compliments et animait leurs caresses. Ils m'assurèrent que j'étais parfaitement de leur goût, si ce n'est que j'avais un défaut, facile d'ailleurs à corriger : ma modestie. Cela pouvait passer pour un attrait de plus, si l'on avait besoin de ce piment ; mais pour eux, c'était une impertinente mixture qui empoisonnait la coupe du plaisir. En conséquence, ils considéraient la pudeur comme leur ennemie mortelle et ne lui faisaient aucun quartier lorsqu'ils la rencontraient. Ce prologue n'était pas indigne des débats qui suivirent.

Au milieu des badinages auxquels se livrait cette joyeuse bande, on servit un élégant souper ; mon galant du jour s'assit à côté de moi, et les autres couples se placèrent sans ordre ni cérémonie. La bonne chère et les vins généreux ayant bientôt banni toute réserve, la conversation devint aussi libre qu'on pouvait le désirer, sans tomber toutefois dans la grossièreté : ces professeurs de plaisir étaient

trop avisés pour en compromettre l'impression et la laisser évaporer avec des mots, avant d'en venir à l'action. Des baisers toutefois, étaient pris de temps en temps et si un mouchoir autour du cou interposait sa faible barrière, il n'était pas scrupuleusement respecté ; les mains des hommes se mettaient à l'œuvre avec leur pétulance ordinaire. Enfin, les provocations des, deux côtés en vinrent à ce point que mon *particulier* ayant proposé de commencer les *danses villageoises*, l'assentiment fut immédiat et unanime : il présumait, ajouta-t-il en riant, que les instruments étaient bien au ton. C'était le signal de se préparer : sur quoi la complaisante Mme Cole, qui comprenait la vie, prit sur elle de disparaître ; n'étant plus apte au service personnel et satisfaite d'avoir réglé l'ordre de bataille, elle nous laissait le champ libre pour y combattre à discrétion.

Aussitôt son départ, on transporta la table du milieu de la salle sur l'un des côtés et l'on mit à sa place un sofa. Mon *particulier*, à qui j'en demandai le motif, m'expliqua que, « cette soirée étant spécialement donnée en mon honneur, les associés se proposaient à la fois de satisfaire leur goût pour les plaisirs variés et, en me rendant témoin de leurs exercices, de me voir dépouiller cet air de réserve et de modestie qui, à leur sens, empoisonnait la gaieté ; bien qu'à l'occasion ils prêchassent le plaisir et vécussent conformément à leurs principes, ils ne voulaient pas se poser systématiquement en missionnaires : et il leur suffisait d'entreprendre l'instruction pratique de toutes les jolies femmes qui leur plaisaient assez pour motiver leur

genre et qui montraient du goût pour cette instruction. Mais comme une telle ouverture pouvait être violente, trop choquante pour une jeune novice, les anciens devaient donner l'exemple, et il espérait que je le suivrais volontiers, puisque c'était à lui que j'étais dévolue pour la première expérience. Toutefois, j'étais parfaitement libre de refuser : c'était, dans son essence, une partie de plaisir qui supposait l'exclusion de toute violence et de toute contrainte ».

Ma contenance exprimait sans doute ma surprise, et mon silence mon acquiescement. J'étais embarquée désormais et parfaitement décidée à suivre la compagnie dans n'importe quelle aventure :

Les premiers qui ouvrirent le bal furent un jeune guidon des gardes à cheval et cette perle des beautés olivâtres, la voluptueuse Louisa. Notre cavalier la poussa sur le sofa, où il la fit tomber à la renverse et s'y étendit avec un air de vigueur qui annonçait une amoureuse impatience. Louisa s'était placée le plus avantageusement possible ; sa tête, mollement appuyée sur un oreiller, était fixée vis-à-vis de son amant et notre présence paraissait être le moindre de ses soucis. Ses jupes et sa chemise levées nous découvrirent les jambes les mieux tournées qu'on pût voir et nous pouvions contempler à notre aise l'avenue la plus engageante bordée et surmontée d'une agréable toison qui se séparait sur les côtés. Le galant était débarrassé de ses habits de dentelles et nous montrait sa virilité à son maxi-

mum de puissance et prête à combattre ; mais, sans nous donner le temps de jouir de cette agréable vue, il se jeta sur son aimable antagoniste, qui le reçut en véritable héroïne. Il est vrai que jamais fille n'eut comme elle une constitution plus heureuse pour l'amour et une vérité plus grande dans l'expression de ce qu'elle ressentait. Nous remarquâmes alors le feu du plaisir briller dans ses yeux, surtout lorsqu'elle fut aiguillonnée par l'instrument plénipotentiaire. Enfin, les irritations redoublèrent avec tant d'effervescence qu'elle perdit toute autre connaissance que celle de la jouissance qu'elle éprouvait. Alors elle s'agita avec une fureur si étrange qu'elle remuait avec une violence extraordinaire, entremêlant des soupirs enflammés à la cadence de ses mouvements et aux baisers de tourterelles, aux pénétrantes et inoffensives morsures qu'elle échangeait avec son amant, dans une frénésie de délices. Enfin, ils arrivèrent l'un et l'autre à la période délectable. Louisa, tremblante et hors d'haleine, criait par mots entrecoupés :

« Ah ! monsieur, mon cher monsieur..., je vous... je vous prie... ne m'épar... gnez... ne m'épargnez pas... ah !... ah !... »

Ses yeux se fermèrent langoureusement à la suite de ce monologue et l'ivresse la fit mourir pour renaître plus tôt sans doute qu'elle n'aurait voulu.

Lorsqu'il se trouva désarçonné, Louisa se leva, vint à moi, me donna un baiser et me tira près de la table, où

l'on me fit boire un verre de vin, accompagné d'un toast honnêtement facétieux de l'invention de Louisa.

Cependant, le second couple s'apprêtait à entrer en lice ; c'étaient un jeune baronnet et la tendre Harriett. Mon gentil écuyer vint m'en avertir et me conduisit vers le lieu de la scène.

Harriett fut donc menée sur la couche vacante. Rougissant lorsqu'elle me vit, elle semblait vouloir se justifier de l'action qu'elle allait commettre et qu'elle ne pouvait éviter... Son amant (car il l'était véritablement) la mit sur le pied du sofa et, passant ses bras autour de son cou, préluda par lui donner des baisers savoureusement appliqués sur ses belles lèvres, jusqu'à ce qu'il la fît tomber doucement sur un coussin disposé pour la recevoir, et se coucha sur elle. Mais, comme s'il avait su notre idée, il ôta son mouchoir et lui découvrit la poitrine. Quels délicieux manuels de dévotion amoureuse ! Quel fin et inimitable modelé ! petits, ronds, fermes et d'une éclatante blancheur, le grain de la peau si doux, si agréable au toucher et leurs tétins, qui les couronnaient, de véritables boutons de rose ! Après avoir régalé ses yeux de ce charmant spectacle, régalé ses lèvres de baisers savoureux imprimés sur chacun de ces délicieux jumeaux, il se mit en devoir de descendre plus bas.

Il leva peu à peu ses jupes et exposa à notre vue la plus belle parade que l'indulgente nature ait accordée à no-

tre sexe. Toute la compagnie qui, moi seule exceptée, avait eu souvent le spectacle de ces charmes, ne put s'empêcher d'applaudir à la ravissante symétrie de cette partie, de l'aimable Harriett, tant il est vrai que ces beautés admirables, étaient dignes de jouir d'une éternelle nouveauté. Ses jambes étaient si délicieusement façonnées qu'avec un peu plus ou un peu moins de chair, elles eussent dévié de ce point de perfection qu'on leur voyait. Et le gentil sillon central était chez cette fille en égale symétrie de délicatesse et de miniature avec le reste de son corps. Non, la nature ne pouvait rien offrir de plus merveilleusement ciselé. Enfin un ombrage épais répandait sur ce point du paysage un air de fini que les mots seraient impuissants à rendre et la pensée même à se figurer.

Son cher amant, qui était resté absorbé par la vue de ces beautés, s'adressa enfin au maître de ces ébats et nous le montra qui par sa taille méritait le titre de héros aux yeux d'une femme. Il se plaça et nous aperçûmes toutes les gradations du plaisir ; les yeux humides et perlés de la belle Harriett, le feu de ses joues annoncèrent le bonheur auquel elle était près d'atteindre. Elle resta quelque temps immobile, jusqu'à ce que, les aiguillons du plaisir se dirigeant vers le point central, elle ne pût retenir davantage ses transports ; ses mouvements, d'accord avec ceux de son vainqueur, ne faisaient que s'accroître ; les clignotements de leurs yeux, l'ouverture involontaire de leurs bouches et la molle extension de tous les membres firent enfin connaître à l'assemblée contemplative l'extase suprême.

L'aimable couple garda dans le silence cette dernière situation, jusqu'à ce qu'enfin un baiser langoureux donné et repris marqua le triomphe et la joie du héros qui venait de vaincre.

Dès qu'Harriett fut délivrée, je volai vers elle et me plaçai à son côté, lui soulevant la tête, ce qu'elle refusa en reposant son visage sur mon sein, pour cacher la honte que lui donnait la scène passée, jusqu'à ce qu'elle eût repris peu à peu sa hardiesse et qu'elle se fût restaurée par un verre de vin, que mon galant lui présenta pendant que le sien rajustait ses affaires.

Cependant le partenaire d'Emily l'avait invitée à prendre part à la danse ; la toute blonde et accommodante créature se leva aussitôt. Si une complexion à faire honte aux lis et aux roses, des traits d'une extrême finesse et cette fleur de santé qui donne tant de charme aux villageoises pouvaient la faire passer pour une beauté, elle l'était assurément et l'une des plus éclatantes parmi les blondes.

Son galant s'occupa d'abord, tandis qu'elle était debout, de dégager ses seins et de leur rendre la liberté, ce qui n'était pas difficile, car ils n'étaient retenus que par le corsage. À peine se montrèrent-ils que la salle nous parut éclairée d'une nouvelle lumière, tant leur blancheur avait d'éclat. Leur rondeur était si parfaite, si bien remplie qu'on eût dit de la chair solidifiée en marbre ; ils en avaient le

poli et le lustré, mais le marbre le plus blanc n'eût pas égalé les teintes vives et claires de leur peau, nuancée dans sa blancheur de veines bleuâtres. Comment se défendre de séductions aussi pressantes ? Il toucha légèrement ces deux globes, et la peau brillante et lisse éluda sa main qui glissa sur la surface ; il les comprima, et la chair élastique qui, les remplissait, ainsi creusée de force, rebondit sous sa main, effaçant aussitôt la trace de la pression. Telle était, du reste, la consistance de tout son corps, dans ces parties principalement où la plénitude de la chair constitue cette belle fermeté qui est si attrayante au toucher.

Après quelque temps employé à ces caresses, il lui releva la jupe et la chemise, qu'il enroula sur la ceinture, de sorte qu'ainsi troussée elle était nue de toute part. Son charmant visage se couvrit alors de rougeur, et ses yeux, baissés vers le sol, semblaient demander grâce quand elle avait, au contraire, tant de raisons de s'enorgueillir de tous les trésors de jeunesse et de beauté qu'elle étalait si victorieusement. Ses jambes étaient bien faites, et ses cuisses, qu'elle tenait serrées, si blanches, si rondes, si substantielles et si riches en chair, que rien n'était plus capable de provoquer l'attouchement. Aussi ne s'en priva-t-il point. Ensuite, écartant doucement sa main, qui dans le premier mouvement d'une modestie naturelle s'était portée là, il nous fit entrevoir ce mignon défilé qui descendait et se perdait entre ses cuisses. Mais ce que nous pouvions pleinement contempler, c'était au-dessus la luxuriante crépine de boucles d'un brun clair, dont la teinte soyeuse tranchait

sur la blancheur des environs et s'en trouvait elle-même rehaussée. Il la conduisit au pied du sofa, et là, approchant un oreiller, il lui inclina doucement la tête qu'elle y appuya sur ses mains croisées, si bien que, le corps en saillie, elle présentait une pleine vue d'arrière de sa personne nue jusqu'à la ceinture. Son postérieur charnu, lisse et proéminent formait une double et luxuriante nappe de neige animée qui remplissait glorieusement l'œil et suivant la pente de ses blanches collines, dans l'étroite vallée qui les séparait, s'arrêtait et s'absorbait dans la cavité inférieure ; celle-ci, qui terminait ce délicieux tableau, s'entr'ouvrait légèrement, grâce à la posture penchée, de sorte que l'agréable vermillon de l'intérieur se laissait apercevoir et, rapproché du blanc qui éclatait tout autour, donnait en quelque sorte l'idée d'un œillet rose découpé dans un satin blanc et lustré.

Le galant, qui était un gentleman d'environ trente ans et quelque peu affecté d'un embonpoint qui n'avait rien de désagréable, choisit cette situation pour exécuter son projet. Il la plaça donc à son gré, et l'encourageant par des baisers et des caresses, il choisit une direction convenable, et tenant ses mains autour du corps de la jeune fille, il en jouait avec ses seins enchanteurs. Lorsqu'elle le sentit chez elle, levant la tête et tournant un peu le cou, elle nous fit voir ses belles joues, teintes d'un écarlate foncé, et sa bouche, exprimant le sourire du bonheur, sur laquelle il appliqua un baiser de feu. Se retournant alors, elle s'enfonça de nouveau dans son coussin, et resta dans une situation pas-

sive, aussi favorable que son amant pouvait le désirer. Puis ils se laissèrent aller sur la couche, et ils y restèrent encore quelque temps, et dans la plus pure extase de la volupté.

Aussitôt qu'Emily fut libre, nous l'entourâmes pour la féliciter sur sa victoire ; car il est à remarquer que, quoique toute modestie fût bannie de notre société, l'on y observait néanmoins les bonnes manières et la politesse ; il n'était pas permis ni de montrer de la hauteur, ni de faire aucuns reproches désobligeants sur la condescendance des filles pour les caprices des hommes, lesquels ignorent souvent le tort qu'ils se font en ne respectant pas assez les personnes qui cherchent à leur plaire.

La compagnie s'approcha ensuite de moi, et mon tour étant venu de me soumettre à la discrétion de mon amant et à celle de l'assemblée, le premier m'aborda et me dit, en me saluant avec tendresse, qu'il espérait que je voudrais bien favoriser ses vœux ; mais que si les exemples que je venais de voir n'avaient pas encore disposé mon cœur en sa faveur, il aimerait mieux se priver de ma possession que d'être en aucune façon l'instrument de mon chagrin.

Je lui répondis sans hésiter ou sans faire la moindre grimace que si même je n'avais pas contracté un engagement formel avec lui, l'exemple d'aussi aimables compagnes suffirait pour me déterminer ; que la seule chose que je craignais était le désavantage que j'aurais après la vue

des beautés que j'avais admirées, et qu'il pouvait compter que je le pensais comme je venais de le dire.

La franchise de ma réponse plut beaucoup et mon galant reçut les compliments de félicitations de toute la compagnie.

Mme Cole n'aurait pu me choisir un cavalier plus estimable que le jeune gentleman qu'elle m'avait procuré ; car indépendamment de sa naissance et de ses grands biens, il était d'une figure des plus agréables et de la taille la mieux prise ; enfin il était ce que les femmes nomment un fort joli garçon.

Il me mena vers l'autel où devait se consommer notre mariage de conscience et, comme je n'avais qu'un petit négligé blanc, je fus bientôt mise en jupon et en chemise qui, d'accord aux vœux de toute la compagnie, me furent encore ôtés par mon amant ; il défit de même ma coiffure et dénoua mes cheveux, que j'avais, sans vanité, fort beaux. Je restai donc devant mes juges ; dans l'état de pure nature et je dois sans doute leur avoir offert un spectacle assez agréable, n'ayant alors qu'environ dix-huit ans. Mes seins, ce qui dans l'état de nudité est une chose essentielle, n'avaient alors rien de plus qu'une gracieuse plénitude, ils conservaient une fermeté, une indépendance du corset ou de tout autre support qui incitait à les palper. J'étais d'une taille grande et déliée, sans être dépourvue d'une chair nécessaire. Je n'avais point abandonné tellement la pudeur

naturelle, que je ne souffrisse une horrible confusion de me voir dans cet état ; mais la bande joyeuse m'entoura et, me comblant de mille politesses et de témoignages d'admiration, ne me donna pas le temps d'y réfléchir beaucoup ; j'étais trop orgueilleuse, d'ailleurs, d'avoir été honorée de l'approbation des connaisseurs.

Après que mon galant eut satisfait sa curiosité et celle de la compagnie, en me plaçant de mille manières, la petite du point capital me faisant passer pour une vierge, mes précédentes aventures n'avaient fait là qu'une brèche insignifiante. Les traces d'une trop grande distension étaient vite disparues à mon âge et puis la nature m'avait faite étroite. Mon antagoniste, animé d'une noble fureur, défit tout à coup ses habits, jeta bas sa chemise et resta nu, exposant au grand jour mon ennemi. Il était d'une grandeur médiocre, préférable à cette taille gigantesque qui dénote ordinairement une défaillance prématurée. Collé contre mon sein, il fit entrer son idole dans la niche. Alors, fixé sur le pivot je jetai mes bras autour de son cou et nous fîmes trois fois le tour du sofa sans nous quitter. M'y ayant déposée, il commença à moudre du blé et nous atteignîmes bientôt la période délicieuse, mais comme mon feu n'était éteint qu'à demi, je tâchai de recommencer ; mon antagoniste me seconda si bien que nous nous plongeâmes dans une mer de délices. Me rappelant alors les scènes dont j'avais été spectatrice et celle que je représentais moi-même en ce moment, je ne pus retenir mes irritations et je fus prête à le désarçonner par les mouve-

ments violents que je me donnai. Après être resté quelque temps dans une langueur, délectable, jusqu'à ce que la force du plaisir fût un peu modérée, mon amant se dégagait doucement, non sans m'avoir témoigné auparavant sa satisfaction par mille baisers et mille protestations d'un amour éternel.

La compagnie, qui pendant notre sacrifice avait gardé un profond silence, m'aida à remettre mes habits et me complimenta de l'hommage que mes charmes avaient reçu, comme elle le disait, par la double décharge que j'avais subie dans une seule conjonction. Mon galant me témoigna tout son contentement et les filles me félicitèrent d'avoir été initiée dans les tendres mystères de leur société.

C'était une loi inviolable, dans cette société, de s'en tenir chacun à la sienne, surtout la nuit, à moins que ce ne fût du consentement des parties, afin d'éviter le dégoût que ce changement pouvait causer.

Il était nécessaire de se rafraîchir ; on prit une collation de biscuits et de vin, de thé, de chocolat ; ensuite la compagnie se sépara à une heure après minuit et descendit deux à deux. Mme Cole avait fait préparer pour mon galant et pour moi un lit de campagne, où nous passâmes la nuit dans des plaisirs répétés de mille manières différentes. Le matin, après que mon cavalier fût parti, je me levai et comme je m'habillais, je trouvai dans une de mes poches une bonne bourse de guinées, que j'étais occupée à comp-

ter quand Mme Cole entra. Je lui fis part de cette aubaine et lui offris de la partager entre nous ; mais elle me pressa de garder le tout, m'assurant que ce gentleman l'avait payée fort généreusement. Après quoi elle me rappela les scènes de la veille et me fit connaître qu'elle avait tout vu par une cloison, faite exprès, qu'elle me montra.

À peine Mme Cole eut-elle fini que la troupe folâtre des filles entra et renouvela ses caresses a mon égard ; j'observai avec plaisir que les fatigues de la nuit précédente n'avaient en aucune façon altéré la fraîcheur de leur teint ; ce qui venait, à ce qu'elles me dirent, des soins et des conseils que notre bonne mère abbesse leur donnait. Elles descendirent dans la boutique, tandis que je restai dans ma chambre à me dorloter jusqu'à l'heure du dîner.

Le repas fini, il me prit un léger mal de tête, qui me fit résoudre à me mettre quelques moments sur mon lit. M'étant couchée avec mes habits et ayant goûté environ une heure les douceurs du sommeil, mon galant vint, et me voyant seule, la tête tournée du côté de la muraille et le derrière hors du lit, il défit incontinent ses habits, puis levant mes vêtements, il mit au jour l'arrière-avenue de l'agréable recoin des délices. Il m'investit ainsi derrière et je sentis sa chaleur naturelle, qui m'éveilla en sursaut ; mais ayant vu qui c'était, je voulus me tourner vers lui, lorsqu'il me pria de garder la posture que je tenais. Après que j'eus resté quelque temps dans cette position, je commençai à

m'impatienter et à me démener, à quoi mon ami m'aida de si bon cœur que nous finîmes bientôt.

Je fus assez heureuse pour conserver mon amant jusqu'à ce que des intérêts de famille et une riche héritière qu'il épousa, en Irlande, l'obligèrent à me quitter. Nous avions vécu à peu près quatre mois ensemble, pendant lesquels notre petit conclave s'était insensiblement séparé. Néanmoins Mme Cole avait un si grand nombre de bonnes pratiques que cette désertion ne nuisit en nulle manière à son négoce. Pour me consoler de mon veuvage, Mme Cole imagina de me faire passer pour vierge ; mais je fus destinée, comme il le semble, à être ma propre pourvoyeuse sur ce point.

J'avais passé un mois dans l'inaction, aimée de mes compagnes et chérie de leurs galants, dont j'éluçais toujours les poursuites (je dois dire ici que ceci ne s'applique pas au baronnet qui était bientôt parti emmenant Harriett), lorsque, passant un jour, à cinq heures du soir, chez une fruitière dans Covent-Garden, j'eus l'aventure suivante.

Tandis que je choisissais quelques fruits dont j'avais besoin, je remarquai que j'étais suivie par un jeune gentleman habillé très richement, mais qui, au reste, n'avait rien de remarquable, étant d'une figure fort exténuée et fort pâle de visage. Après m'avoir contemplée quelque temps, il s'approcha du panier où j'étais et fit semblant de mar-

chander quelques fruits. Comme j'avais un air modeste et que je gardais le décorum le plus honnête, il ne put soupçonner la condition dont j'étais. Il me parla enfin, ce qui jeta un rouge apparent de pudeur sur mes joues, et je répondis si sottement à ses demandes qu'il lui fut plus que jamais impossible de juger de la vérité ; ce qui fait bien voir qu'il y a une sorte de prévention dans l'homme, qui, lorsqu'il ne juge que par les premières idées, le mène souvent d'erreur en erreur, sans que sa grande sagesse s'en aperçoive. Parmi les questions qu'il me fit, il me demanda si j'étais mariée. Je répondis que j'étais trop jeune pour y penser encore. Quant à mon âge, je jugeai ne devoir me donner que dix-sept ans. Pour ce qui regardait ma condition, je lui dis que j'avais été à Preston, dans une boutique de modes, et que présentement j'exerçais le même métier à Londres. Après qu'il eut satisfait avec adresse, comme il le pensait, à sa curiosité et qu'il eut appris mon nom et ma demeure, il me chargea des fruits les plus rares qu'il put trouver et partit fort content, sans doute, de cette heureuse rencontre.

Dès que je fus arrivée à la maison, je fis part à Mme Cole de l'aventure que j'avais eue ; d'où elle conclut sagement que s'il ne venait point me trouver il n'y avait aucun mal ; mais que s'il passait chez elle, il faudrait examiner si l'oiseau valait bien les filets.

Notre gentleman vint le lendemain matin dans sa voiture et fut reçu par Mme Cole, qui s'aperçut bientôt que

j'avais fait une trop vive impression sur ses sens pour craindre de le perdre, car, pour moi, j'affectais de tenir la tête baissée et semblais redouter sa vue. Après qu'il eut donné son adresse à Mme Cole et payé fort libéralement ce qu'il venait d'acheter, il retourna dans son carrosse.

J'appris bientôt que ce gentleman n'était autre chose que Mr. Norbert, d'une fortune considérable, mais d'une constitution très faible, et lequel, après avoir épuisé toutes les débauches possibles, s'était mis à courir les petites filles. Mme Cole conclut de ces prémisses qu'un tel caractère était une juste proie pour elle ; que ce serait un péché de n'en point tirer la quintessence, et qu'une fille comme moi n'était que trop bonne pour lui.

Elle fut donc chez lui à l'heure indiquée. C'était un hôtel du quartier de la Cour de justice. Après avoir admiré l'ameublement riche et luxurieux de ses appartements et s'être plainte de l'ingratitude de son métier, elle fit que la conversation tomba insensiblement sur moi. Alors, s'armant de toutes les apparences d'une vertu rigide, louant surtout mes charmes et ma modestie, elle finit par lui donner l'espérance de quelques rendez-vous, qui ne devaient cependant pas, disait-elle, tirer à conséquence.

Comme elle craignait que de trop grandes difficultés ne le dégoûtassent, ou que quelque accident imprévu ne fît éventer notre mèche, elle fit semblant de se laisser gagner

par ses promesses, ses bonnes manières, mais surtout par la somme considérable que cela lui vaudrait.

Ayant donc mené ce gentleman par les différentes gradations des difficultés nécessaires pour l'enflammer davantage, elle acquiesça enfin à sa demande, à condition qu'elle ne parût entrer pour rien dans l'affaire qu'on traitait contre moi. Mr. Norbert était naturellement assez clairvoyant et connaissait parfaitement les intrigues de la ville, mais sa passion, qui l'aveuglait, nous aida à le tromper. Tout étant au point désiré, Mme Cole lui demanda trois cents guinées pour ma part et cent pour récompenser ses peines et ses scrupules de conscience qu'elle avait dû vaincre avec bien de la répugnance. Cette somme devait être comptée claire et nette à la réception qu'il ferait de ma personne, qui lui avait paru plus modeste et plus charmante encore pendant quelques moments que nous nous vîmes chez notre ambassadrice, que lorsque nous parlâmes chez la fruitière, du moins l'assurait-il. Je dois dire qu'il est singulier combien peu j'avais eu à forcer mon air de modestie naturelle pour avoir l'air d'une véritable vierge.

Lorsque tous les articles de notre traité furent pleinement conclus et ratifiés et que la somme eût été payée, il ne resta plus qu'à livrer ma personne à sa disposition. Mais Mme Cole fit difficulté de me laisser sortir de la maison et prétendit que la scène se passât chez nous, quoiqu'elle n'aurait point voulu, pour tout au monde, comme elle le disait, que ses gens en sussent quelque chose — sa bonne

renommée serait perdue pour jamais et sa maison diffamée.

La nuit fixée, avec tout le respect dû à l'impatience de notre héros, Mme Cole ne négligea ni soins ni conseils pour que je me tirasse avec honneur de ce pas, et que ma prétendue virginité ne tombât point à faux. La nature m'avait formé cette partie si étroite que je pouvais me passer de tous ces remèdes vulgaires, dont l'imposture se découvre si aisément par un bain chaud ; et notre abbesse m'avait encore fourni pour le besoin un spécifique qu'elle avait toujours trouvé infaillible.

Toutes choses préparées, Mr. Norbert entra dans ma chambre à onze heures de la nuit, avec tout le secret et tout le mystère nécessaires. J'étais couchée sur le lit de Mme Cole, dans un déshabillé moderne, et avec toute la crainte que mon rôle devait m'inspirer ; ce qui me remplit d'une confusion si grande qu'elle n'aida pas peu à tromper mon galant. Je dis galant, car je crois que le mot dupe est trop cruel envers l'homme dont la faiblesse fait souvent notre gloire.

Aussitôt que Mme Cole, après les singeries que cette scène demandait, eut quitté la chambre, qui était bien éclairée à la réquisition de Mr. Norbert, il vint sautiller vers le lit, où je m'étais cachée sous les draps et où je me défendis quelque temps avant qu'il pût parvenir à me donner un baiser, tant il est vrai qu'une fausse vertu est

plus capable de résistance qu'une modestie réelle ; mais ce fut pis lorsqu'il voulut venir à mes seins ; car j'employai pieds et poings pour le repousser ; si bien que, fatigué du combat, il défit ses habits et se mit à mes côtés.

Au premier coup d'œil que je jetai sur sa personne, je m'aperçus bientôt qu'il n'était point de la figure ni de la vigueur que l'assaut d'un pucelage exige.

Quoiqu'il eût à peine trente ans, il étalait cependant déjà sa précoce vieillesse et se voyait réduit à des stimulants que la nature secondait très peu. Son corps était usé par les excès répétés du plaisir charnel, excès qui avaient imprimé sur son front les marques du temps et qui ne lui laissaient au printemps de l'âge que le feu et l'imagination de la jeunesse, ce qui le rendait malheureux et le précipitait vers une mort prématurée.

Lorsqu'il fut au lit, il jeta bas les couvertures et je restai exposée à sa vue. Ma chemise lui cachant mon sein et l'ancre secret des voluptés, il la déchira du haut en bas, mais en usa du reste avec toute la tendresse et tous les égards possibles, tandis que de mon côté je ne lui montrai que de la crainte et de la retenue, affectant toute l'appréhension et tout l'étonnement qu'on peut supposer à une fille parfaitement innocente et qui se trouve pour la première fois au lit avec un homme nu. Vingt fois je repoussai ses mains de mes seins qu'il trouva aussi polis et aussi fermes qu'il pouvait le désirer, mais lorsqu'il se jeta sur

moi et qu'il voulut me sonder avec son doigt, je me plaignis de sa façon d'agir :

« J'étais perdue. — J'avais ignoré ce que j'avais fait. — Je me lèverais, je crierais au secours. »

Au même moment, je serrai tellement les jambes qu'il lui fut impossible de les séparer. Trouvant ainsi mes avantages et maîtresse de sa passion comme de la mienne, je le menai par gradations où je voulus. Voyant enfin qu'il ne pouvait vaincre ma résistance, il commença par m'argumenter, à quoi je répondis avec un ton de modestie « que j'avais peur qu'il ne me tuât, — que je ne voulais pas cela, que de mes jours je n'avais été traitée de la sorte, — que je m'étonnais de ce qu'il ne rougissait pas pour lui et pour moi ».

C'est ainsi que je l'amusai quelques moments, mais peu à peu je séparai enfin mes jambes. Cependant, comme il se fatiguait vainement pour faire entrer, je donnai un coup de reins et je jetai en même temps un cri, disant qu'il m'avait percée jusqu'au cœur, si bien qu'il se trouva désarçonné par le contre-coup qu'il avait reçu de ma douleur simulée et avant d'être entré. Touché du mal qu'il crut m'avoir fait, il tâcha de me calmer par de bonnes paroles et me pria d'avoir patience. Étant donc remonté en selle, il recommença ses manœuvres, mais il n'eut pas plus tôt touché l'orifice que mes feintes douleurs eurent de nouveau lieu.

« — Il me blessait, — il me tuait, — j'en devais mourir. »

Telles étaient mes fréquentes interjections. Mais après plusieurs tentatives réitérées, qui ne l'avançaient en rien, le plaisir gagna tellement, le dessus qu'il fit un dernier effort qui lui donna assez d'entrée pour que je sentisse qu'il avait connu le bonheur à la porte du paradis et j'eus la cruauté de ne pas lui laisser achever en cet endroit, le jetant de nouveau bas, non sans pousser un grand cri, comme si j'étais transportée par le mal qu'il me causait ! C'est de la sorte que je lui procurai un plaisir qu'il n'aurait certainement pas goûté si j'avais été réellement vierge. Calmé par cette première détente, il m'encouragea à soutenir une seconde tentative et tâcha, pour cet effet, de rassembler toutes ses forces en examinant avec soin toutes les parties de mon corps. Sa satisfaction fut complète, ses baisers et ses caresses me l'annoncèrent. Sa vigueur ne revint néanmoins pas sitôt, et je ne le sentis qu'une fois frapper au but, encore si faiblement que quand je l'aurais ouvert de mes doigts, il n'y serait pas entré ; mais il me crut si peu instruite des choses qu'il n'en eut aucune honte. Je le tins le reste de la nuit si bien en haleine qu'il était déjà jour lorsqu'il se liquéfia pour la seconde fois à moitié chemin, tandis que je criais toujours qu'il m'écorchait et que sa vigueur m'était insupportable. Harassé et fatigué, mon champion me donna un baiser, me recommanda le repos et s'endormit profondément. Alors je suivis le conseil de la bonne

Mme Cole et donnai aux draps les prétendus signes de ma virginité.

Dans chaque pilier du lit, il y avait un petit tiroir, si artificieusement construit qu'il était impossible de le discerner et qui s'ouvrait par un ressort caché. C'était là que se trouvaient des fioles remplies d'un sang liquide et des éponges, qui fournissaient plus de liquide coloré qu'il n'en fallait pour sauver l'honneur d'une fille. J'usai donc avec dextérité de ce remède et je fus assez heureuse pour ne pas être surprise dans mon opération, ce qui certainement m'aurait couverte de honte et de confusion.

Étant à l'aise et hors de tout soupçon de ce côté-là, je tâchai de m'endormir, mais il me fut impossible d'y parvenir. Mon gentleman s'éveilla une demi-heure après, et, ne respectant pas longtemps le sommeil que j'affectais, il voulut me préparer à l'entière consommation de notre affaire. Je lui répondis en soupirant « que j'étais certaine qu'il m'avait blessée et fendue, — qu'il était si méchant ! »

En même temps je me découvris et, lui montrant le champ de bataille, il vit les draps, mon corps et ma chemise teints de la prétendue marque de virginité ravie ; il en fut transporté à un point que rien ne pouvait égaler sa joie. L'illusion était complète ; il ne put se former d'autre idée que celle d'avoir triomphé le premier de ma personne. Me baisant donc avec transport, il me demanda pardon de la douleur qu'il m'avait causée, me disant que le pire était

passé, je n'aurais plus que des voluptés à goûter. Peu à peu je le souffris, ce qui lui donna l'aisance de pénétrer plus avant. De nouvelles contorsions furent mises en jeu et je ménageai si bien l'introduction qu'elle ne se fit que pouce à pouce. Enfin, par un coup de reins à propos, je le fis entrer jusqu'à la garde, et donnant, comme il le disait, le *coup de grâce*<sup>7</sup> à ma virginité, je poussai un soupir douloureux, tandis que lui, triomphant comme un coq qui bat de l'aile sur la poule qu'il vient de fouler, poursuivit faiblement sa carrière, et j'affectai d'être plongée dans une langoureuse ivresse en me plaignant de ne plus être fille.

Vous me demanderez peut-être si je goûtai quelque plaisir. Je vous assure que ce fut peu ou point, si ce n'est dans les derniers moments où j'étais échauffée par une passion mécanique que m'avait causée ma longue résistance, car au commencement j'eus de l'aversion pour sa personne et ne consentis à ses embrassements que dans la vue du gain qui y était attaché, ce qui ne laissait pas de me faire de la peine et de m'humilier, me voyant obligée à de telles charlataneries qui n'étaient point de mon goût.

À la fin, je fis semblant de me calmer un peu par les caresses continuelles qu'il me prodiguait et je lui reprochai alors sa cruauté, dans des termes qui flattaient son orgueil, disant qu'il m'était impossible de souffrir une nouvelle attaque, qu'il m'avait accablée de douleur et déplaisir. Il m'accorda donc généreusement une suspension d'armes

---

<sup>7</sup> En français dans le texte.

et, comme la matinée était fort avancée, il demanda. Mme Cole, à qui il fit connaître son triomphe et conta les prouesses de la nuit, ajoutant qu'elle en verrait les marques sanglantes sur les draps du lit où le combat s'était donné.

Vous pouvez aisément vous imaginer les singeries qu'une femme de la trempe de notre vénérable abbesse mit en jeu dans ce moment. Ses exclamations de honte, de regret, de compassion ne finirent point : elle me félicitait surtout de ce que l'affaire se fût passée si heureusement ; et c'est en quoi je m'imagine qu'elle fut bien sincère. Alors elle fit aussi comprendre que, comme ma première peur de me trouver seule avec un homme était passée, il valait mieux que j'allasse chez notre ami pour ne point causer de scandale à sa maison ; mais ce n'était réellement que parce qu'elle craignait que notre train de vie ordinaire ne se découvrit aux yeux de Mr. Norbert ; qui acquiesça volontiers. à sa proposition, puisqu'elle lui procurait plus d'aisance et de liberté sur moi.

Me laissant alors à moi-même pour goûter un repos dont j'avais besoin, Mr. Norbert sortit de la maison sans être aperçu. Après que je me fus éveillée, Mme Cole vint me louer de ma bonne manière d'agir, et refusa généreusement la part que je lui offris de mes trois cents guinées, qui, jointes à ce que j'avais déjà épargné, ne laissaient pas que de me faire une petite fortune honnête.

J'étais donc de nouveau sur le ton d'une fille entretenue et j'allais ponctuellement voir Mr. Norbert dans sa chambre, toutes les fois qu'il me le faisait dire par son laquais, que nous eûmes toujours soin de recevoir à la porte pour qu'il ne vît jamais ce qui pouvait se passer dans l'intérieur de la maison.

Si j'ose juger de ma propre expérience, il n'y a point de filles mieux payées, ni mieux traitées que celles qui sont entretenues par des hommes vieux ou par de jeunes énervés qui sont le moins en état d'user de l'amour, assurés qu'une femme doit être satisfaite d'un côté ou de l'autre ; ils ont mille petits soins et n'épargnent ni caresses, ni présents pour remédier autant qu'il est possible au point capital. Mais le malheur de ces bonnes gens est qu'après avoir essayé les raffinements, les tracasseries, pour se mettre en train, sans pouvoir accomplir l'affaire, ils ont tellement échauffé l'objet de leur passion qu'il se voit obligé de chercher dans des bras plus vigoureux un remède satisfaisant au feu qu'ils ont allumé dans ses veines et de planter sur ces chefs usés un ornement dont ils sont fort peu curieux ; car, quoi que l'on en dise, nous avons en nous une passion contrariante, qui ne nous permet pas de nous contenter de paroles et de prendre la volonté pour le fait.

Mr. Norbert se trouvait dans ce cas malheureux ; car quoiqu'il cherchât tous les moyens de réussir, il ne pouvait cependant parvenir à son but, sans avoir épuisé toutes les préparations nécessaires, qui m'étaient aussi désagréables

qu'inflammatoires. Quelquefois il me plaçait sur un tapis, près du feu, où il me contemplait des heures entières et me faisait tenir toutes les postures imaginables. D'autres fois même ses attouchements étaient si particulièrement lascifs qu'ils me remplissaient souvent d'une rage, qu'il ne pouvait jamais calmer, car même quand sa pauvre machine avait atteint une certaine érection, elle s'anéantissait d'abord par lente distillation, ou une effusion prématurée qui ne faisaient qu'accroître mon tourment.

Un soir (je ne puis m'empêcher de le rappeler à ma mémoire), un soir que je retournais de chez lui, remplie du désir de la chair, je rencontrai, en tournant la rue, un jeune matelot. J'étais mise de manière à ne point être accrochée par des gens de la sorte ; il me parla néanmoins et me jetant les bras autour du cou, il me baisa avec transport. Je fus fâchée au commencement de sa façon d'agir ; mais l'ayant regardé et voyant qu'il était d'une figure qui promettait quelque vigueur, d'ailleurs bien fait et fort proprement mis, je finis par lui demander avec douceur ce qu'il voulait. Il me répondit franchement qu'il voulait me régaler d'un verre de vin. Il est certain que si j'avais été dans une situation plus tranquille, je l'aurais refusé avec hauteur ; mais la chair parlait, et la curiosité d'éprouver sa force et de me voir traitée comme une coureuse de rue me fit résoudre à le suivre. Il me prit donc sous le bras et me conduisit familièrement dans la première *taverne* où l'on nous donna une petite chambre avec un bon feu. Là, sans attendre qu'on nous eût apporté le vin, il défit mon mou-

choir et mit à l'air mes seins qu'il baisa et mania avec ardeur ; puis, ne trouvant que les trois vieilles chaises, qui ne pouvaient supporter les chocs du combat, il me planta contre le mur et, levant mes jupes, agit avec toute l'impétuosité qu'un long jeûne de mer pouvait lui fournir. Puis changeant d'attitude et me courbant sur la table, il allait passer à côté de la bonne porte et frappait désespérément à la mauvaise, je me récrie :

« Peuh ! dit-il, ma chère, tout port est bon dans la tempête. »

Cependant il changea de direction et prit celle qu'il fallait avec un entrain et un feu que, dans la belle disposition où je me trouvais, j'appréciai au point de prendre l'avance sur lui.

Après que tout se fut passé et que je fus devenue un peu plus calme, je commençai à craindre les suites funestes que cette connaissance pouvait me coûter, et je tâchai en conséquence de me retirer le plus tôt possible. Mais mon inconnu n'en jugea pas ainsi ; il me proposa d'un air si déterminé de souper avec lui, que je ne sus comment me tirer de ses mains. Je fis pourtant bonne contenance et promis de revenir dès que j'aurais fait une commission pressante chez moi. Le bon matelot, qui me prenait pour une fille publique, me crut sur ma parole et m'attendit sans doute au souper qu'il avait commandé pour nous deux.

Lorsque j'eus conté mon aventure à Mme Cole, elle me gronda de mon indiscretion et me remontra le souvenir douloureux qu'elle pourrait me valoir, me conseillant de ne pas ouvrir ainsi les cuisses au premier venu. Je goûtai fort sa morale et fus même inquiète pendant quelques jours sur ma santé. Heureusement mes craintes se trouvèrent mal fondées ; je suspectais à tort mon joli matelot : c'est pourquoi je suis heureuse de lui faire ici réparation.

J'avais vécu quatre mois avec Mr. Norbert, passant mes jours dans des plaisirs variés chez Mme Cole et dans des soins assidus pour mon entreteneur, qui me payait grassement les complaisances que j'avais pour lui et qui fut si satisfait de moi qu'il ne voulut jamais chercher d'autre amusement. J'avais su lui inspirer une telle économie dans ses plaisirs et modérer ses passions, de façon qu'il commençait à devenir plus délicat dans la jouissance et à reprendre une vigueur et une santé qu'il semblait avoir perdues pour jamais ; ce qui lui avait rempli le cœur d'une si vive reconnaissance, qu'il était près de faire ma fortune, lorsque le sort écarta le bonheur qui m'attendait.

La sœur de Mr. Norbert, Lady..., pour laquelle il avait une grande affection, le pria de l'accompagner à Bath, où elle comptait passer quelque temps pour sa santé. Il ne put refuser cette faveur et prit congé de moi, le cœur fort gros de me quitter, en me donnant une bourse considérable, quoiqu'il crût ne rester que huit jours hors de ville. Mais il me quitta pour jamais et fit un voyage dont personne ne

revient. Ayant fait une débauche de vin avec quelques-uns de ses amis, il but si copieusement qu'il en mourut au bout de quatre jours. J'éprouvai donc de nouveau les révolutions qui sont attachées à la condition de femme de plaisir et je retournai en quelque manière dans le sein de la communauté de Mme Cole.

Je restai vacante quelque temps et me contentai d'être la confidente de ma chère Harriett, qui venait souvent me voir et me contait le bonheur suivi qu'elle goûtait avec son baronnet, qui l'aimait tendrement, lorsqu'un jour Mme Cole me dit qu'elle attendait dans peu, en ville, un de ses clients, nommé Mr. Barville, et qu'elle craignait ne pouvoir lui procurer une compagne convenable, parce que ce gentleman avait contracté un goût fort bizarre, qui consistait à se faire fouetter et à fouetter les autres jusqu'au sang ; ce qui faisait qu'il y avait très peu de filles qui voulussent soumettre leur postérieur à ses fantaisies et acheter, aux dépens de leur peau, les présents considérables qu'il faisait. Mais le plus étrange de l'affaire, c'est que le gentleman était jeune ; car passe encore pour ces vieux pécheurs, qui ne peuvent se mettre en train que par les dures titillations que le manège, excite.

Quoique je n'eusse en aucune façon besoin de gagner à tel prix de quoi subsister et que ce procédé me parût aussi déplacé que déplorable dans ce jeune homme, je consentis et proposai même de me soumettre à l'expérience, soit par caprice, soit par une vaine ostentation de cou-

rage. Mme Cole, surprise de ma résolution, accepta avec plaisir une proposition qui la délivrait de la peine de chercher ailleurs.

Le jour fixé, Mr. Barville vint, et je lui fus présentée par Mme Cole, dans un simple déshabillé convenable à la scène que j'allais jouer : tout en linge fin et d'une blancheur éblouissante, robe, jupon, bas et pantoufles de satin, comme une victime qu'on mène au sacrifice. Ma chevelure, d'un blond cendré tirant au châtain, tombait en boucles flottantes sur mon cou et contrastait agréablement par sa couleur avec celle du reste de la toilette.

Dès que Mr. Barville m'eut vue, il me salua avec respect et étonnement, et demanda à mon interlocutrice si une créature aussi belle et aussi délicate que moi voudrait bien se soumettre aux rigueurs et aux souffrances qu'il était, accoutumé d'exercer. Elle lui répondit ce qu'il fallait, et lisant dans ses yeux qu'elle ne pouvait se retirer assez tôt, elle sortit, après lui avoir recommandé d'en user modérément avec une jeune novice.

Tandis que Mr. Barville m'examinait, je parcourus avec curiosité la figure d'un homme qui, au printemps de l'âge, s'amusait d'un exercice qu'on ne connaît que dans les écoles.

C'était un garçon joufflu et frais, excessivement blond, taille courte et replète, avec un air d'austérité. Il

avait vingt-trois ans, quoiqu'on ne lui en eût donné que vingt, à cause de la blancheur de sa peau et de l'incarnat de son teint qui, joints à sa rondeur, l'auraient fait prendre pour un Bacchus, si un air d'austérité ou de rudesse ne se fût opposé à la parfaite ressemblance. Son habillement était propre, mais fort au-dessous de sa fortune ; ce qui venait plutôt d'un goût bizarre que d'une sordide avarice.

Dès que Mme Cole fut sortie, il se plaça près de moi et son visage commença à se dérider. J'appris par la suite, lorsque je connus mieux son caractère, qu'il était réduit, par sa constitution naturelle, à ne pouvoir goûter les plaisirs de l'amour avant que de s'être préparé par des moyens extraordinaires et douloureux.

Après m'avoir disposée à la constance par des apologies et des promesses, il se leva et se mit près du feu, tandis que j'allais prendre dans une armoire voisine les instruments de discipline, composés de petites verges de bouleau liées ensemble, qu'il mania avec autant de plaisir qu'elles me causaient de terreur.

Il approcha alors un banc destiné pour la cérémonie, ôta ses habits, et me pria de déboutonner sa culotte et de rouler sa chemise par-dessus ses hanches ; ce que je fis en jetant un regard sur l'instrument pour lequel cette préparation se faisait. Je vis le pauvre diable qui s'était, pour ainsi dire, retiré dans son ermitage, montrant à peine le bout de

sa tête, tel que vous aurez vu au printemps un roitelet qui élève le bec hors de l'herbe.

Il s'arrêta ici pour défaire ses jarretières, qu'il me donna, afin que je le liasse par ses jambes sur le banc ; circonstance qui n'était nécessaire, comme je le suppose, que pour augmenter la farce qu'il s'était prescrite. Je le plaçai alors sur son ventre, le long du banc avec un oreiller sous lui, je lui liai pieds et poings et j'abattis sa culotte jusque sur ses talons ; ce qui exposa à ma vue deux fesses dodues et fort blanches qui se terminaient insensiblement vers les hanches.

Prenant alors les verges, je me mis à côté de mon patient et lui donnai, suivant ses ordres, dix coups appliqués de toute la force que mon bras put fournir ; ce qui ne fit pas plus d'effet sur lui que la piqure d'une mouche n'en fait sur les écailles d'une écrevisse. Je vis avec étonnement sa dureté, car les verges avaient déchiré sa peau, dont le sang était prêt à couler, et je retirai plusieurs esquilles de bois sans qu'il se plaignît du mal qu'il devait souffrir.

Je fus tellement émue à cet aspect pitoyable que je me repentai déjà de mon entreprise et que je me serais volontiers dispensée de faire le reste ; mais il me pria de continuer mon office, ce que je fis jusqu'à ce que, le voyant se démener contre le coussin, d'une manière qui ne dénotait aucune douleur, curieuse de savoir ce qui en était, je glissai doucement la main sous le jeune homme, et je trouvai les

choses bien changées à mon grand étonnement ; ce que je croyais impalpable avait pris une consistance surprenante et des dimensions démesurées quant à la grosseur, car pour la taille, elle était fort courte. Mais il me pria de continuer vivement ma correction, si je voulais qu'il atteignît le dernier stage du plaisir.

Reprenant donc les verges, je commençai d'en jouer de plus belle, quand après quelques violentes émotions et deux ou trois soupirs, je vis qu'il restait sans mouvement. Il me pria alors de le délier, ce que je fis au plus vite, surprise de la force passive dont il venait de jouir et de la manière cruelle dont il se la procurait ; car lorsqu'il se leva, à peine pouvait-il marcher, tant j'y avais été de bon cœur.

J'aperçus alors sur le banc les traces de son plaisir et je vis que son paresseux s'était déjà de nouveau caché, comme s'il avait été honteux de montrer sa tête, ne voulant céder qu'à la fustigation de ses voisines postérieures, qui ainsi souffraient seules de son caprice.

Mon gentleman ayant repris ses habits se plaça doucement près de moi, en tenant hors du coussin une de ses fesses trop meurtrie pour qu'il pût s'y appuyer même légèrement.

Il me remercia alors de l'extrême plaisir que je venais de lui donner, et voyant quelques marques de terreur sur mon visage, il me dit que si je craignais de me soumettre à

sa discipline, il se passerait de cette satisfaction ; mais que si j'étais assez complaisante pour cela, il ne manquerait pas de considérer la différence du sexe et la délicatesse de ma peau. Encouragée ou plutôt piquée d'honneur de tenir la promesse que j'avais faite à Mme Cole, qui, comme je ne l'ignorais point, voyait tout par le trou pratiqué pour cet effet, je ne pus me défendre de subir la fustigation.

J'acceptai donc sa demande avec un courage qui partait de mon imagination plutôt que de mon cœur ; je le priai même de ne point tarder, craignant que la réflexion ne me fît changer d'idée.

Il n'eut qu'à défaire mes jupes et lever ma chemise, ce qu'il fit ; lorsqu'il me vit à nu, il me contempla avec ravissement, puis me coucha sur la banquette, posa ma tête sur le coussin. J'attendais qu'il me liât, et j'étendais même déjà en tremblant les mains pour cet effet ; il me dit qu'il ne voulait pas pousser ma constance jusqu'à ce point, mais me laisser libre de me lever quand le jeu me déplairait.

Toutes mes parties postérieures étaient maintenant à sa merci ; il se plaça au commencement à une petite distance de ma personne et se délecta à parcourir des yeux les secrètes richesses que je lui avais abandonnées ; puis, s'élançant vers moi, il les couvrit de mille tendres baisers ; prenant alors les verges, il commença à badiner légèrement sur ces masses de chair frissonnante, mais bientôt il me fustigea si durement que le sang perla en plus d'un en-

droit. À cette vue, se précipitant sur moi, il baisa les plaies saignantes, en les suçant, ce qui soulagea un peu ma douleur. Il me fit poser ensuite sur mes genoux, de façon à montrer cette tendre partie, région du plaisir et de la souffrance, sur laquelle il dirigea ses coups, qui me faisaient faire mille contorsions variées, dont la vue le ravissait.

Toutefois je supportai tout sans crier et ne donnai aucune marque de mécontentement, bien résolue néanmoins à ne plus m'exposer à des caprices aussi étranges.

Vous pouvez bien penser dans quel pitoyable état mes pauvres coussins de chair furent réduits : écorchés, meurtris et sanglants, sans d'ailleurs que je sentisse la moindre idée de plaisir, quoique l'auteur de mes peines me fit mille compliments et mille caresses.

Dès que j'eus repris mes habits, Mme Cole apporta elle-même un souper qui aurait satisfait la sensualité d'un cardinal, sans compter les vins généreux qui l'accompagnèrent. Après nous avoir servi, notre discrète abbesse sortit sans dire un mot ni sans avoir souri, précaution nécessaire pour ne point me remplir d'une confusion qui aurait nui à la bonne chère.

Je me mis à côté de mon boucher, car il me fut impossible de regarder d'un autre œil un homme qui venait de me traiter si rudement, et mangeai quelque temps en

silence, fort piquée des sourires qu'il me lançait de temps en temps.

Mais à peine le souper fut-il fini que je me sentis possédée d'une si terrible démangeaison et de titillations si fortes qu'il me fut pour ainsi dire impossible de me contenir ; la douleur des coups de verges s'était changée en un feu qui me dévorait et qui me remuait et me tortillait sur ma chaise, sans pouvoir, dissiper l'ardeur de l'endroit où s'étaient concentrés, je crois, tous les esprits vitaux de mon corps.

Mr. Barville, qui lisait dans mes yeux la crise où j'étais et qui, par expérience, en connaissait la cause, eut pitié de moi. Il tira la table, essaya de ranimer ses esprits et de les provoquer, mais ils ne voulurent pas céder à ses instances : sa machine était comme ces toupies qui ne tiennent debout qu'à coups de fouet. Il fallut donc en venir aux verges, dont j'usai de bon cœur et dont je vis bientôt les effets. Il se hâta de m'en donner les bénéfiques.

Mes pauvres fesses ne pouvant souffrir la dureté du banc sur lequel Mr. Barville me clouait, je dus me lever pour me placer la tête sur une chaise ; cette posture nouvelle fut encore infructueuse, car je ne pouvais supporter de contact avec la partie meurtrie. Que faire alors ? Nous haletions tous deux, tous deux nous étions en furie, mais le plaisir est inventif : il me prit tout d'un coup, me mit nue, plaça un coussin près du feu et, me tournant sens

dessus dessous, il entrelaça mes jambes autour de son cou, si bien que je ne touchais à terre que par la tête et les mains. Quoique cette posture ne fût point du tout agréable, notre imagination était si échauffée et il y allait de si bon cœur qu'il me fit oublier ma douleur et ma position forcée. Je fus ainsi délivrée de ces insupportables aiguillons qui m'avaient presque rendue folle, et la fermentation de mes sens se calma instantanément.

J'avais donc achevé cette scène plus agréablement que je n'avais osé l'espérer et je fus surtout fort contente des louanges que Mr. Barville donna à ma constance et du présent magnifique qu'il me fit, sans compter la généreuse récompense que Mme Cole en obtint.

Je ne fus cependant pas tentée de recommencer aussitôt ces expédients pour surexciter la nature ; leur action, je le conçois, se rapproche de celle des mouches cantharides ; mais j'avais plutôt besoin d'une bride pour retenir mon tempérament que d'un éperon pour lui donner plus de feu.

Mme Cole, à qui cette aventure m'avait rendue plus chère que jamais, redoubla d'attention à mon égard et se fit un plaisir de me procurer bientôt une bonne pratique.

C'était un gentleman d'un certain âge, fort grave et très solennel, dont le plaisir consistait à peigner de belles tresses de cheveux. Comme j'avais une tête bien garnie de

ce côté-là, il venait régulièrement tous les matins à ma toilette, pour satisfaire son goût. Il passait souvent plus d'une heure à cet exercice, sans se permettre jamais d'autres droits sur ma personne. Il avait encore une autre manie : c'était de me faire cadeau d'une douzaine de paire de gants de chevreau blanc, à la fois ; il s'amusait à les tirer de mes mains et à en mordre les bouts des doigts. Cela dura jusqu'à ce qu'un rhume, le forçant à garder la chambre, m'enleva cet insipide baguenaudier, et je n'entendis plus parler de lui.

Je vécus depuis dans la retraite, et j'avais toujours si bien su me tirer d'affaire que ma santé ni mon teint n'avaient encore souffert aucune altération. Louisa et Emily n'en usaient pas si modérément ; et quoiqu'elles fussent loin de se donner pour rien, elles poussaient néanmoins souvent la débauche à un excès qui prouve que quand une fille s'est une fois écartée de la modestie, il n'y a point de licence où elle ne se plonge alors volontairement. Je crois devoir rapporter ici deux aventures pleines de singularité, et je commencerai par l'une dont Emily fut l'héroïne.

Louisa et elle étaient allées un soir au bal, la première en costume de bergère, Emily en berger ; je les vis ainsi costumées avant leur départ, et l'on ne pouvait imaginer un plus joli garçon qu'Emily, blonde et bien faite comme elle était.

Elles étaient restées ensemble quelque temps, lorsque Louisa, rencontrant une vieille connaissance, donna très cordialement congé à sa compagne, en la laissant sous la protection de son habit de garçon, ce qui n'était guère, et de sa propre discrétion, ce qui était ce semble encore moins. Emily, se trouvant seule, erra quelques minutes sans idée précise, puis, pour se donner de l'air et de la fraîcheur, ou pour tout autre motif, elle détacha son masque et alla au buffet. Elle y fut remarquée par un gentleman, en très élégant domino, qui l'accosta et se mit à causer avec elle. Le domino, après une courte conversation où Emily fit montre de bonne humeur et de facilité plus que d'esprit, parut tout enflammé pour elle ; il la tira peu à peu vers des banquettes à l'extrémité de la salle, la fit asseoir près de lui, et là il lui serra les mains, lui pinça les joues, lui fit compliment et s'amusa de sa belle chevelure, admira sa complexion : le tout avec un certain air d'étrangeté que la pauvre Emily, n'en comprenant pas le mystère, attribuait au plaisir que lui causait son déguisement. Comme elle n'était pas des plus cruelles de sa profession, elle se montra bientôt disposée à parlementer sur l'essentiel ; mais c'est ici que le jeu devint piquant : il la prenait en réalité pour ce qu'elle paraissait être, un garçon quelque peu efféminé. Elle, de son côté, oubliant son costume et fort loin de deviner les idées du galant, s'imaginait que tous ces hommages s'adressaient à elle en sa qualité de femme ; tandis qu'elle les devait précisément à ce qu'il ne la croyait pas telle. Enfin, cette double erreur fut poussée à un tel point qu'Emily, ne voyant en lui autre chose qu'un gen-

tleman de distinction, d'après les parties de son costume que le déguisement ne couvrait pas, échauffée aussi par le vin qu'il lui avait fait boire et par les caresses qu'il lui avait prodiguées, se laissa persuader d'aller au bain avec lui ; et ainsi, oubliant les recommandations de Mme Cole, elle se remit entre ses mains avec une aveugle confiance, décidée à le suivre n'importe où. Pour lui, également aveuglé par ses désirs et mieux trompé par l'excessive, simplicité d'Emily qu'il ne l'eût été par les ruses les plus adroites, il supposait sans doute qu'il avait fait la conquête d'un petit innocent comme il le lui fallait, ou bien de quelque mignon entretenu, rompu au métier, qui le comprenait parfaitement bien et entraît dans ses vues. Quoi qu'il en soit, il la mit dans une voiture, y monta avec elle et la mena dans un très joli appartement, où il y avait un lit ; mais que ce fût une maison de bains ou non, elle ne pouvait le dire, n'ayant parlé à personne qu'à lui-même. Lorsqu'ils furent seuls et que son amoureux en vint à ces extrémités qui ont pour effet immédiat de découvrir le sexe, elle remarqua ce qu'aucune description ne pourrait peindre au vif, le mélange de pique, de confusion et de désappointement dans sa contenance, accompagné de cette douloureuse exclamation : « Ciel ! une femme ! » Il n'en fallut pas plus pour lui ouvrir les yeux, si stupidement fermés jusque-là. Cependant, comme s'il voulait revenir sur son premier mouvement, il continua à badiner avec elle et à la caresser ; mais la différence était si grande, son extrême chaleur avait si bien fait place à une civilité froide et forcée qu'Emily elle-même dut s'en apercevoir. Elle commençait maintenant à

regretter son oubli des prescriptions de Mme Cole de ne jamais se livrer à un étranger ; un excès de timidité succédait à un excès de confiance et elle se croyait tellement à sa merci et à sa discrétion qu'elle resta passive tout le temps de son prélude. Car à présent, soit que l'impression d'une si grande beauté lui fit pardonner son sexe, soit que le costume où elle était entretint encore sa première illusion, il reprit par degrés une bonne part de sa chaleur ; s'emparant des chausses d'Emily, qui n'étaient pas encore déboutonnées, il les lui abaissa jusqu'aux genoux, et la faisant doucement courber, le visage contre le bord du lit, il la plaça de telle sorte que la double voie entre les deux collines postérieures lui offrait l'embarras du choix, il s'engageait même dans la mauvaise direction pour faire craindre à la jeune fille de perdre un pucelage auquel elle n'avait pas songé. Cependant, ses plaintes et une résistance douce, mais ferme, l'arrêtèrent et le ramenèrent au sentiment de la réalité : il fit baisser la tête à son coursier et le lança enfin dans la bonne route, où, tout en laissant son imagination tirer parti, sans doute, des ressemblances qui flattaient son goût, il arriva, non sans grand vacarme, au terme de son voyage. La chose faite, il la reconduisit lui-même, et après avoir marché avec elle l'espace de deux ou trois rues, il la mit dans une chaise ; puis, lui faisant un cadeau nullement inférieur à ce qu'elle avait pu espérer, il la laissa, bien recommandée aux porteurs, qui, sur ses indications, la ramenèrent chez elle.

Dès le matin, elle raconta son aventure à Mme Cole et à moi, non sans montrer quelques restes, encore empreints dans sa contenance, de la crainte et de la confusion qu'elle avait ressenties. Mme Cole fit remarquer que cette indiscretion procédant d'une facilité constitutionnelle, il y avait peu d'espoir qu'elle s'en guérît, si ce n'est par des épreuves sévères et répétées. Quant à moi, j'étais en peine de concevoir comment un homme pouvait se livrer à un goût non seulement universellement odieux, mais absurde et impossible à satisfaire, puisque, suivant les notions et l'expérience que j'avais des choses, il n'était pas dans la nature de concilier de si énormes disproportions. Mme Cole se contenta de sourire de mon ignorance et ne dit rien pour me détromper : il me fallut pour cela une démonstration oculaire qu'un très singulier accident me fournit quelques mois après. Je vais en parler ici, afin de ne plus revenir sur un si désagréable sujet.

Projetant de rendre une visite à Harriett, qui était allée demeurer à Hampton-Court, j'avais loué un cabriolet, et Mme Cole avait promis de m'accompagner ; mais une affaire urgente l'ayant retenue, je fus obligée de partir seule. J'étais à peine au tiers de ma route que l'essieu se rompit et je fus bien contente de me réfugier, saine et sauve, dans une auberge d'assez belle apparence, sur la route. Là, on me dit que la diligence passerait dans une couple d'heures ; sur quoi, décidée à l'attendre plutôt que de perdre la course que j'avais déjà faite, je me fis conduire dans une chambre très propre et très convenable, au premier étage, dont

je pris possession pour le temps que j'avais à rester, avec toute facilité de me faire servir, soit dit pour rendre justice à la maison.

Une fois là, comme je m'amusais à regarder par la fenêtre, un tilbury s'arrêta devant la porte et j'en vis descendre deux jeunes gentlemen, à ce qu'il me parut, qui entrèrent sous couleur de se restaurer et de se rafraîchir un peu, car ils recommandèrent de tenir leur cheval tout prêt pour leur départ. Bientôt, j'entendis ouvrir la porte de la chambre voisine où ils furent introduits et promptement servis ; aussitôt après, j'entendis qu'ils fermaient la porte et la verrouillaient à l'intérieur.

Un esprit de curiosité, fort loin de me venir à l'improviste, car je ne sais s'il me fit jamais défaut, me poussa, sans que j'eusse aucun soupçon ni aucune espèce de but ou dessein particulier, à voir ce qu'ils étaient et à examiner leurs personnes et leur conduite. Nos chambres étaient séparées par une de ces cloisons mobiles qui s'enlèvent à l'occasion pour, de deux pièces, n'en faire qu'une seule et accommoder ainsi une nombreuse société ; et, si attentives que fussent mes recherches, je ne trouvais pas l'ombre d'un trou par où je puisse regarder, circonstance qui n'avait sans doute pas échappé à mes voisins, car il leur importait fort d'être en sûreté. À la fin, pourtant, je découvris une bande de papier de même couleur que la boiserie et que je soupçonnais devoir cacher quelque fissure ; mais alors elle était si haut que je fus obligée, pour y at-

teindre, de monter sur une chaise, ce que je fis aussi doucement que possible. Avec la pointe d'une épingle de tête je perçai le papier d'un trou suffisant pour bien voir ; alors, y collant un œil, j'embrassai parfaitement toute la chambre et pus voir mes deux jeunes gens qui folâtraient et se poussaient l'un l'autre en des ébats joyeux et, je le croyais, entièrement innocents.

Le plus âgé pouvait avoir, autant que j'en pus juger, environ dix-neuf ans ; c'était un grand et élégant jeune homme, en frac de futaine blanche, avec un collet de velours vert et une perruque à nœuds.

Le plus jeune n'avait guère que dix-sept ans ; il était blond, coloré, parfaitement bien fait, et, pour tout dire, un délicieux adolescent ; à sa mise aussi on voyait qu'il était de la campagne : c'était un frac de peluche verte, des chaussures de même étoffe, un gilet et des bas blancs, une casquette de jockey, avec des cheveux blonds, longs et flottants en boucles naturelles.

Le plus âgé promena d'abord tout autour de la chambre un regard de circonspection, mais avec trop de hâte sans doute pour qu'il pût apercevoir la petite ouverture où j'étais postée, d'autant plus qu'elle était haute et que mon œil, en s'y collant, interceptait le jour qui aurait pu la trahir ; puis il dit quelques mots à son compagnon, et la face des choses changea aussitôt.

En effet, le plus âgé se mit à embrasser le plus jeune, à l'étreindre et à le baiser, à glisser ses mains dans sa poitrine et à lui donner enfin des signes si manifestes d'amoureux désirs, que celui-ci ne pouvait être, – selon moi, qu'une fille déguisée. Je me trompais, mais la nature aussi avait certainement fait erreur en lui imprimant le cachet masculin.

Avec la témérité de leur, âge et impatients comme ils étaient d'accomplir leur projet de plaisir antiphysique, au risque des pires conséquences, car il n'y avait rien d'improbable à ce qu'ils fussent découverts, ils en vinrent maintenant à un tel point que je fus bientôt fixée sur ce qu'ils étaient<sup>8</sup>.

---

<sup>8</sup> Une édition anglaise s. l. n. d., mais sans doute postérieure à 1874, donne ici deux paragraphes, interpolés dans l'œuvre de Cleland. Ces paragraphes, reproduits en anglais, en note, par Liseux, ont été traduits et de nouveau interpolés par l'éditeur de la réimpression illustrée du texte de Liseux (1906) ; on en redonne ici une traduction :

*« Sans perdre un instant, le plus âgé déboutonna son camarade et le caressa. Ces avances furent reçues par le jeune garçon sans autre opposition qu'un air de pruderie boudeuse, dix fois plus provocante qu'un assentiment passif ; après quoi il le fit tourner sur lui même et le conduisit vers une chaise qui se trouvait à proximité. Devinant sans peine, supposai-je, ce qu'on l'on attendait de lui, le Ganymède inclina docilement la tête sur le dossier. Son compagnon démasqua alors ses batteries et les proportions qu'il fit paraître, – et qui certainement méritaient un meilleur usage, me firent douter un moment qu'il pût parvenir à ses fins.*

*« Cependant, il écarta ce qui sur le jeune homme pouvait le gêner et découvrit ces éminences qu'à Rome on nomme communément les Monts-Plaisants et qui furent exposées à ses coups. Ce n'est pas sans frémir que je le vis prendre ses dispositions pour l'attaque et je pus juger de tout, non seulement par l'action du plus âgé, mais encore par les mouvements du jeune patient et les plaintes doucement murmurées qui*

La scène criminelle qu'ils exécutèrent, j'eus la patience de l'observer jusqu'au bout, simplement pour recueillir contre eux plus de faits et plus de certitude en vue de les traiter comme ils le méritaient. En conséquence, lorsqu'ils se furent rajustés et qu'ils se préparaient à partir, enflammée comme je l'étais de colère et d'indignation, je sautai à bas de la chaise pour ameuter contre eux toute la maison ; mais, dans ma précipitation, j'eus le malheur de heurter du pied un clou ou quelque autre rugosité du plancher qui me fit tomber la face en avant, de sorte que je restai là quelques minutes sans connaissance avant qu'on ne vînt à mon secours ; et les deux jeunes gens, alarmés, je le suppose, du bruit de ma chute, eurent tout le temps nécessaire pour opérer leur sortie. Ils le firent, comme je l'appris ensuite, avec une hâte que personne ne pouvait s'expliquer ; mais, revenue à moi et retrouvant la parole, je fis connaître aux gens de, l'auberge toute la scène dont j'avais été témoin.

De retour au logis, je racontai cette aventure à Mme Cole. Elle me dit, avec beaucoup de sens, « que ces

---

*sortaient de ses lèvres. Puis les premières difficultés vaincues, tout sembla marcher à souhait sans difficulté ni résistance comme sur un chemin tapissé. Il passa son bras autour de la taille de son mignon, témoignant par un geste que celui ci, s'il ressemblait à sa mère par derrière, était l'égal de son père par devant. Et pendant que d'une main il s'amusait ainsi, de l'autre il folâtrait avec les longs cheveux du jeune garçon, puis se penchant sur son dos il attira vers lui sa face juvénile couverte de boucles dénouées, que l'enfant secoua pour lui laisser prendre un baiser passionné qui ne finit qu'avec cette action brillante. »*

mécréants seraient un jour ou l'autre, sans aucun doute, châtiés de leur forfait, encore qu'ils échappassent pour le moment ; que si j'avais été l'instrument temporel de cette punition, j'aurais eu à souffrir beaucoup plus d'ennuis et de confusion que je m'imaginais ; quant à la chose elle-même, le mieux était de n'en rien dire. Mais au risque d'être suspecte de partialité, attendu que cette cause était celle de tout le sexe féminin, auquel la pratique en question tendait à enlever plus que le pain de la bouche, elle protestait néanmoins contre la colère dont je faisais montre et voici la déclaration que lui inspirait la simple vérité : « Quelque effet qu'eût pu avoir cette infâme passion en d'autres âges et dans d'autres contrées, c'était, ce semblait-il, une bénédiction particulière pour notre atmosphère et notre climat, qu'il y avait une tache, une flétrissure imprimée sur tous ceux qui en étaient affectés, dans notre nation tout au moins. En effet, sur un grand nombre de gens de cette espèce, ou du moins universellement soupçonnés de ce vice, qu'elle avait connus, à peine en pouvait-elle nommer un seul dont le caractère ne fût, sous tous les rapports, absolument vil et méprisable ; privés de toutes les vertus de leur sexe, ils avaient tous les vices et toutes les folies du nôtre ; enfin, ils étaient aussi exécrables que ridicules dans leur monstrueuse inconscience, eux qui haïssaient et méprisaient les femmes, et qui, en même temps, singeaient toutes leurs manières, leurs airs, leurs afféteries, choses qui tout au moins siéent mieux aux femmes qu'à ces demoiselles mâles ou plutôt sans sexe. »

Mais ici je m'en lave les mains et je reprends le cours de mon récit, où je puis, non sans à-propos, introduire une terrible équipée de Louisa, car j'y eus moi-même quelque part et je me suis engagée d'ailleurs à la relater comme pendant à celle de la pauvre Emily. Ce sera une preuve de plus, ajoutée à mille autres, de la vérité de cette maxime : que lorsqu'une femme s'émancipe, il n'y a point de degrés dans la licence qu'elle ne soit capable de franchir.

Un matin que Mme Cole et Emily étaient sorties, Louisa et moi nous fîmes entrer dans la boutique un gueux qui vendait des bouquets. Le pauvre garçon était insensé et si bègue qu'à peine pouvait-on l'entendre. On l'appelait dans le quartier « *Dick le Bon* », parce qu'il n'avait pas l'esprit d'être méchant et que les voisins, abusant de sa simplicité, en faisaient ce qu'ils voulaient. Au reste, il était bien fait de sa personne, jeune, fort comme un cheval et d'une figure assez avenante pour tenter quiconque n'aurait point eu de dégoût pour la malpropreté et les guenilles.

Nous lui avons souvent acheté des fleurs par pure compassion ; mais Louisa, qu'un autre motif excitait alors, ayant pris deux de ses bouquets, lui présenta malicieusement une demi-couronne à changer. Dick, qui n'avait pas le premier sou, se grattait l'oreille et donnait à entendre, par son embarras, qu'il ne pouvait fournir la monnaie d'une si grosse pièce. « Eh bien ! mon enfant, lui dit Louisa, monte avec moi, je te paierai. » En même temps elle me fit signe de la suivre et m'avoua, chemin faisant, qu'elle

se sentait une étrange curiosité de savoir si la nature ne l'avait pas dédommagé, par quelque don particulier du corps, de la privation de la parole et des facultés intellectuelles. La scrupuleuse modestie n'ayant jamais été mon vice, loin de m'opposer à une pareille lubie, je trouvai cette idée si plaisante que je ne fus pas moins empressée qu'elle à m'éclaircir sur ce point. J'eus même la vanité de vouloir être la première à faire la vérification des pièces. Suivant cet accord, dès que nous eûmes fermé la porte, je commençai l'attaque en lui faisant des petites niches et employant les moyens les plus capables de l'émouvoir. Il parut d'abord, à sa mine honteuse et interdite, à ses regards sauvages et effarés, que le badinage ne lui plaisait pas ; mais je fis tant par mes caresses que je l'apprivoisai et le mis insensiblement en humeur. Un rire innocent et niais annonçait le plaisir que la nouveauté de cette scène lui faisait. Le ravissement stupide où il était, l'avait rendu si docile et si traitable qu'il me laissa faire tout ce que je voulus. J'avais déjà senti la douceur de sa peau à travers maintes déchirures de sa culotte et m'étais, par gradation, saisie du véritable et glorieux étendard en si bel état, que je vis le moment où tout allait se rompre sous ses efforts. Je détortillai une espèce de ceinture déchiquetée de vieillesse, et rangeant une loque de chemise qui le cachait en partie je le découvris dans toute son étendue et toute sa pompe. J'avoue qu'il n'était guère possible de rien voir de plus superbe. Le pauvre garçon possédait manifestement à un très haut degré la prérogative royale, qui distingue cette condition d'ailleurs malheureuse de l'idiot et qui a donné

lieu au dicton populaire : « *Marotte de fou, amusement de femme.* » Aussi ma lascive compagne, ravie en admiration et domptée par le démon de la concupiscence, me l'ôta brusquement ; puis tirant, comme on fait à un âne par le licou, Dick vers le lit, elle s'y laissa tomber à la renverse, et sans lâcher prise le guida où elle voulait. L'innocent y fut à peine introduit que l'instinct lui apprit le reste. L'homme-machine enfonça, déchira, pourfendit la pauvre Louisa, mais elle eut beau crier, il était trop tard. Le fier agent, animé par le puissant aiguillon du plaisir, devint si furieux qu'il me fit trembler pour la patiente. Son visage était tout en feu, ses yeux étincelaient, il grinçait des dents ; tout son corps, agité par une impétueuse rage, faisait voir avec quel excès de force la nature opérait en lui. Tel on voit un jeune taureau sauvage que l'on a poussé à bout renverser, fouler aux pieds, frapper des cornes tout ce qu'il rencontre, tel le forcené Dick brise, rompt tout ce qui s'oppose à son passage. Louisa se débat, m'appelle à son secours et fait mille efforts pour, se dérober de dessous ce cruel meurtrier, mais inutilement ; son haleine aurait aussitôt calmé un ouragan, qu'elle aurait pu l'arrêter dans sa course. Au contraire, plus elle s'agite et se démène, plus elle accélère et précipite sa défaite. Dick, machinalement gouverné par la partie animale, la pince, la mord et la secoue avec une ardeur moitié féroce et moitié tendre. Cependant Louisa à la fin supporta plus patiemment le choc, et bientôt gorgée du plus précieux morceau qu'il y ait sur terre<sup>9</sup>, le sentiment de la douleur faisant place à celui du plaisir,

---

<sup>9</sup> Gorg'd with the dearest morsel of the earth (Shakespeare).

elle entra dans les transports les plus vifs de la passion et seconda de tout son pouvoir la brusque activité de son chevauteur. Tout tremblait sous la violence de leurs mouvements mutuels. Agités l'un et l'autre d'une fureur égale, ils semblaient possédés du démon de la luxure. Sans doute ils auraient succombé à tant d'efforts si la crise délicate de la suprême joie ne les eût arrêtés subitement et n'eût arrêté le combat.

C'était une chose pitoyable et burlesque ou plutôt tragi-comique à la fois de voir la contenance du pauvre insensé après cet exploit. Il paraissait plus imbécile et plus hébété de moitié qu'auparavant. Tantôt, d'un air stupéfait, il laissait tomber un regard morne et languissant sur sa flasque virilité ; tantôt il fixait d'un œil triste et hagard Louisa et semblait lui demander l'explication d'un pareil phénomène. Enfin, l'idiot ayant petit à petit repris ses sens, son premier soin fut de courir à son panier et de compter ses bouquets. Nous les lui prîmes tous et les lui payâmes le prix ordinaire, n'osant pas le récompenser de sa peine, de peur qu'on ne vînt à découvrir les motifs de notre générosité.

Louisa s'esquiva quelques jours après de chez Mme Cole avec un jeune homme qu'elle aimait beaucoup, et depuis ce temps je n'ai plus reçu de ses nouvelles.

Peu après qu'elle nous eut quittées, deux jeunes seigneurs de la connaissance de Mme Cole et qui avaient au-

trefois fréquenté son académie obtinrent la permission de faire, avec Emily et moi, une partie de plaisir dans une maison de campagne située au bord de la Tamise, dans le comté de Surrey<sup>10</sup> et qui leur appartenait.

Toutes choses arrangées, nous partîmes une après-midi pour le rendez-vous et nous arrivâmes sur les quatre heures. Nous mîmes pied à terre près d'un pavillon propre et galant, où nous fûmes introduites par nos cavaliers et rafraîchies d'une collation délicate, dont la joie, la fraîcheur de l'onde et la politesse marquée de nos galants rehaussaient le prix.

Après le thé, nous fîmes un tour au jardin, et l'air étant fort chaud mon cavalier proposa, avec sa franchise ordinaire, de prendre ensemble un bain, dans une petite baie de la rivière, auprès du pavillon, où personne ne pouvait nous voir ni nous distraire.

Emily, qui ne refusait jamais rien, et moi, qui aimais le bain à la folie, acceptâmes la proposition avec plaisir. Nous retournâmes donc d'abord au pavillon qui, par une porte, répondait à une tente dressée sur l'eau, de façon qu'elle nous garantissait de l'ardeur du soleil et des regards des indiscrets. La tenture, en toile brochée, figurait un fourré de bois sauvage, depuis le haut jusqu'aux bas côtés, lesquels, de la même étoffe, représentaient des pilastres cannelés avec leurs espaces remplis de vases de fleurs, le

---

<sup>10</sup> Banlieue sud-ouest de Londres, rive droite de la Tamise.

tout faisant à l'œil un charmant effet de quelque côté qu'on se tournât.

Il y avait autant d'eau qu'il en fallait pour se baigner à l'aise ; mais autour, de la tente on avait pratiqué des endroits secs pour s'habiller ou enfin pour d'autres usages que le bain n'exige pas. Là se trouvait une table chargée de confitures, de rafraîchissements et de bouteilles de vins et des cordiaux nécessaires contre la maligne influence de l'eau. Enfin mon galant, qui aurait mérité d'être l'intendant des menus plaisirs d'un empereur romain, n'avait rien oublié de tout ce qui peut servir au goût et au besoin.

Dès que nous eûmes assurés les portes et que tous les préliminaires de la liberté eurent été réglés de part et d'autre, l'on cria : « Bas les habits ! » Aussitôt nos deux amants sautèrent sur nous et nous mirent dans l'état de pure nature. Nos mains se portèrent d'abord vers l'ombrage de la pudeur, mais ils ne nous laissèrent pas longtemps dans : cette posture, nous priant de leur rendre le service que nous venions de recevoir d'eux, ce que nous fîmes de bon cœur.

Mon « particulier » fut bientôt nu et il voulut sur-le-champ me faire éprouver sa force ; mais, plutôt pressée du désir de me baigner, je le priai de suspendre l'affaire et donnant ainsi à nos amis l'exemple d'une continence qu'ils étaient sur le point de perdre, nous entrâmes main à main

dans l'onde, dont la bénigne influence calma la chaleur de l'air et me remplit d'une volupté amoureuse.

Je m'occupai quelque temps à me laver et à faire mille niches à mon compagnon, laissant à Emily le soin d'en agir avec le sien à sa discrétion. Mon cavalier, peu content à la fin de me plonger dans l'eau jusqu'aux oreilles et de me mettre en différentes postures, commença à jouer des doigts sur ma gorge, sur mes fesses et sur tous les *et cætera* si chers à l'imagination, sous prétexte de les laver. Comme nous n'avions de l'eau que jusqu'à l'estomac, il put manier à son aise cette, partie si prodigieusement étanche qui distingue notre sexe. Il ne tarda pas à vouloir que je me prêtasse à sa volonté, mais je ne voulus pas, parce que nous étions dans une posture trop gênante pour que j'y goûtas-se du plaisir ; aussi je le priai de différer un instant afin de voir à notre commodité les débats d'Emily et de son galant, qui en étaient au plus fort de l'opération. Ce jeune homme, ennuyé de jouer à l'épINETTE, avait couché sa patiente sur un banc où il lui faisait sentir la différence qu'il y a du badinage au sérieux.

Il l'avait premièrement mise sur ses genoux et la caressait, lui montrant une belle pièce de mécanique prête à se mettre en mouvement, afin de rendre les plaisirs plus vifs et plus piquants.

Comme l'eau avait jeté un incarnat animé sur leur corps, dont la peau était à peu près d'une même blan-

cheur, on pouvait à peine distinguer leurs membres, qui se trouvaient dans une aimable confusion. Le champion s'était pourtant, à la fin, mis à l'ouvrage. Alors, plus de tous ces raffinements et de ces tendres ménagements. Emily se trouva incapable d'user d'aucun art, et de quel art en effet aurait-elle usé tandis qu'emportée par les secousses qu'elle éprouvait elle devait céder à son fier conquérant, qui avait fait pleinement son entrée triomphale ? Bientôt, cependant, il fut soumis à son tour, car l'engagement étant devenu plus vif, elle le força de payer le tribut de la nature, qu'elle n'eût pas plus tôt recueilli que, semblable à un duelliste qui meurt en tuant son ennemi, la belle Emily, de son côté, nous donna à connaître, par un profond soupir, par l'extension de ses membres et par le trouble de ses yeux ; qu'elle avait atteint la volupté suprême.

Pour ma part, je n'avais point vu toute cette scène avec une patience bien calme ; je me reposais avec langueur sur mon galant, à qui mes yeux annonçaient la situation de mon cœur. Il m'entendit et me montra son membre de telle raideur que, quand même je n'aurais pas désiré de le recevoir, c'eût été un péché de laisser crever le pauvre garçon dans son jus, tandis que le remède était si près.

Nous prîmes donc un banc, pendant qu'Emily et son ami buvaient à notre bon voyage, car, comme ils l'observaient, nous étions favorisés d'un vent admirable. À la vérité, nous eûmes bientôt atteint le port de Cythère. Mais

comme l'opération ne comporte pas beaucoup de variétés, je vous en épargnerai la description.

Je vous prie aussi de vouloir excuser le style figuré dont je me suis servie, quoiqu'il ne puisse être, mieux employé que pour un sujet qui est si propre à la poésie qu'il semble être la poésie même, tant par les imaginations pittoresques qu'il enfante que par les plaisirs divins qu'il procure.

Nous passâmes le reste de la journée et une partie de la nuit dans mille plaisirs variés et nous fûmes reconduites en bonne santé chez Mme Cole par nos deux cavaliers, qui ne cessèrent de nous remercier de l'agréable compagnie que nous leur avons faite.

Ce fut ici la dernière aventure que j'eus avec Emily, qui, huit jours après, fut découverte par ses parents, lesquels, ayant perdu leur fils unique, furent si heureux de retrouver une fille qui leur restait qu'ils n'examinèrent seulement pas la conduite qu'elle avait tenue pendant une si longue absence.

Il ne fut pas aisé de remplacer cette perte, car, pour ne rien dire de sa beauté, elle était d'un caractère si liant et si aimable que si on ne l'estimait pas on ne pouvait se passer de l'aimer. Elle ne devait sa faiblesse qu'à une bonté trop grande et à une indolente facilité, qui la rendait l'esclave des premières impressions. Enfin elle avait assez de

bon sens pour déférer à de sages conseils lorsqu'elle avait le bonheur d'en recevoir, comme elle le montra dans l'état de mariage qu'elle contracta peu de temps après avec un jeune homme de sa qualité, vivant avec lui aussi sagement et en si bonne intelligence que si elle n'eût jamais mené une vie si contraire à cet état uniforme.

Cette désertion avait néanmoins tellement diminué la société de Mme Cole qu'elle se trouvait seule avec moi, telle qu'une poule à qui il ne reste plus qu'une poulette ; mais quoiqu'on la priât sérieusement de recruter son corps, ses infirmités et son âge l'engagèrent à se retirer à temps à la campagne pour y vivre du bien qu'elle avait amassé ; résolue de mon côté d'aller la rejoindre dès que j'aurais goûté un peu plus du monde et de la chair et que je me serais acquis une fortune plus honnête.

Je perdis donc ma douce préceptrice avec un regret infini ; car, outre qu'elle ne rançonnait jamais ses chalands, elle ne pillait non plus en aucune façon ses écolières et ne débauchait jamais de jeunes personnes, se contentant de prendre celles que le sort avait réduites au métier, dont, à la vérité, elle ne choisissait que celles qui pouvaient lui convenir et qu'elle préservait soigneusement de la misère et des maladies où la vie publique mène pour l'ordinaire.

À la séparation de Mme Cole, je louai une petite maison à Marylebone<sup>11</sup>, que je meublai modestement, mais

---

<sup>11</sup> Banlieue ouest de Londres.

avec propreté, où je vivotais à mon aise des huit cents livres que j'avais épargnées.

Là, je vécus sous le nom d'une jeune femme dont le mari était en mer. Je m'étais d'ailleurs mise sur un ton de décence et de discrétion qui me permettait de jouir ou d'épargner selon que mes idées en disposeraient, manière de vivre à laquelle vous reconnaîtrez aisément la pupille de Mme Cole.

À peine fus-je cependant établie dans ma nouvelle demeure que, me promenant un matin à la campagne, accompagnée de ma servante, et me divertissant sous les arbres, je fus alarmée par le bruit d'une toux violente. Tournant la tête, je vis un gentleman d'un certain âge, très bien mis, qui semblait suffoquer par une oppression de poitrine, ayant le visage aussi noir qu'un nègre. Suivant les observations que j'avais faites sur cette maladie, je défis sa cravate et le frappai dans le dos, ce qui le rendit à lui-même. Il me remercia avec, emphase du service que je venais de lui rendre, disant que je lui avais sauvé la vie. Ceci fit naturellement naître une conversation, dans laquelle il m'apprit sa demeure, qui se trouvait fort éloignée de la mienne.

Quoiqu'il semblait n'avoir que quarante-cinq ans, il en avait néanmoins plus de soixante, ce qui venait d'une couleur fraîche et d'une excellente complexion. Quant à sa naissance et à sa condition, son père, qui était mécanicien,

mourut fort pauvre et le laissa aux soins delà paroisse, d'où il s'était mis dans un comptoir à Cadix, où, par son active intelligence, il avait non seulement fait sa fortune, mais acquis des biens immenses, avec lesquels il retourna dans sa patrie, où il ne put jamais découvrir aucun de ses parents, tant son extraction avait été obscure. Il prit donc le parti de la retraite et vivait dans une opulence honnête et sans faste, regardant avec dédain un monde dont il connaissait parfaitement les détours.

Comme je veux vous écrire une lettre particulière touchant la connaissance que je fis avec cet ami estimable, je ne vous en dirai ici qu'autant qu'il en faut pour servir de connexion à mon histoire et pour obvier à la surprise que cette aventure vous causera.

Notre commerce fut fort innocent au commencement, mais il se familiarisa peu à peu et changea enfin de nature. Mon ami possédait non seulement un air de fraîcheur, mais il avait aussi tout l'enjouement et toute la complaisance de la jeunesse. Il était outre cela excellent connaisseur du vrai plaisir et m'aimait avec dignité ; ce qui faisait oublier toutes ces idées dégoûtantes que la vue d'un vieux galant fait naître ordinairement.

Pour couper court, ce gentleman me prit chez lui, et je vécus pendant huit mois fort contente, lui donnant de mon côté toutes les marques d'amour et de respect qu'il pouvait prétendre ; ce qui me l'attacha de telle sorte que,

mourant peu de temps après d'un froid qu'il gagna en courant de nuit à un incendie du voisinage, il me nomma son héritière et exécutrice de ses dernières volontés.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs de la sépulture, je regrettai sincèrement mon bienfaiteur, dont le tendre souvenir ne sortira jamais de ma mémoire et dont je louerai toujours le bon cœur.

Je n'avais pas encore dix-neuf ans, j'étais belle, j'étais riche. De tels avantages devraient être plus que suffisants pour satisfaire quiconque les possède ; néanmoins, semblable au malheureux Tantale, je voyais mon bonheur sans pouvoir, y goûter. Tandis que je vivais chez Mme Cole, le délire de la débauche avait en quelque sorte suspendu mes regrets et banni de mon cœur le souvenir de ma première passion. Mais dès que je me vis rendue à moi-même, affranchie de la nécessité de me prostituer pour vivre, Charles reprit son empire sur mon âme ; son image adorable me suivit partout, et je sentis que s'il n'était témoin de ma félicité, s'il ne la partageait pas, je ne pourrais jamais être heureuse. J'avais appris, pendant mon séjour, à Marylebone, que son père était mort et que ce précieux objet de ma tendre affection devait revenir incessamment en Angleterre. Je vous laisse à penser, ma chère amie, vous qui connaissez ce que c'est que le véritable amour, avec quel excès de joie, je reçus cette nouvelle, et avec quelle impatience j'attendis le fortuné moment où nous devions nous revoir. Agitée comme je l'étais, il n'était pas possible que je

demeurasse tranquille ; aussi, pour me distraire et charmer mes inquiétudes, je résolus de faire un voyage dans mon pays natal, où je me proposais de démentir Esther Davis, qui avait fait courir le bruit qu'on m'avait envoyée aux colonies. Je partis, accompagnée d'une femme convenable et discrète, avec tout l'attirail d'une dame de distinction. Un orage affreux m'ayant surprise à douze milles de Londres, je jugeai à propos de m'arrêter dans l'hôtellerie la plus voisine que je trouvai sur ma route. J'étais à peine descendue de carrosse qu'un cavalier, contraint comme moi de chercher un abri, arriva au galop. Il était mouillé jusqu'à la peau. En mettant pied à terre, il pria le maître de la maison de lui prêter de quoi changer, pendant qu'on ferait sécher ses habits. Mais, ô ! destin trop heureux, quel son enchanteur frappa tout à coup mon oreille, et de quel ravissement ne fus-je point saisie lorsque je l'envisageai ! Une large redingote dont le capuchon lui enveloppait la tête, un grand chapeau par-dessus, dont les bords étaient baissés, en un mot, plusieurs années d'absence ne m'empêchèrent pas de le reconnaître. Eh ! comment aurais-je pu m'y méprendre ? Est-il rien qui puisse échapper aux regards pénétrants de l'amour ? L'émotion où j'étais me faisant oublier toute retenue, je m'élançai comme un trait entre ses bras, lui passant les miens au cou, et l'excès de la joie m'ôtant la liberté de la parole, je m'évanouis en prononçant confusément deux ou trois mots, tels que : « Mon âme... ma vie... mon Charles... » Quand je fus revenue à moi-même, je me trouvai dans une chambre, entourée de tout le monde du logis, que cet événement avait rassemblé, et

mon adorable à mes pieds, qui, me tenant les mains serrées dans les siennes, me regardait avec des yeux où régnaient à la fois la surprise, la tendresse et la crainte. Il resta quelques moments sans pouvoir proférer une syllabe. Enfin, ces douces expressions sortirent de sa divine bouche : « Est-ce bien vous, mon aimable, ma chère Fanny ? après un si long espace de temps !... après une si longue absence ! M'est-il permis de vous revoir encore ?... N'est-ce point une illusion ?... » Et dans la vivacité de ses transports, il me dévorait de caresses et m'empêchait de lui répondre par les baisers qu'il imprimait sur mes lèvres. Je me trouvais de mon côté dans un état si ravissant, que j'étais effrayée de mon bonheur, et je tremblais que ce ne fût un songe. Cependant, je l'embrassais avec une fureur extrême, je le serrais de toutes mes forces, comme pour l'empêcher de m'échapper de nouveau. « Où avez-vous été ? m'écriai-je... Comment... comment pûtes-vous m'abandonner ? Êtes-vous toujours mon amant ?... M'aimez-vous toujours ?... Oui, cruel, je vous pardonne toutes les peines que j'ai souffertes en faveur de votre retour. » Le désordre de nos questions et de nos réponses, le trouble, la confusion de nos discours étaient d'autant plus éloquents qu'ils parlaient du cœur et que le seul sentiment nous les dictait.

Tandis que nous étions plongés dans cette délicieuse ivresse, que nos âmes étaient absorbées dans la joie, l'hôtesse apporta des hardes à Charles ; je voulus avoir la satisfaction de le servir et de l'aider de mes mains, et je pus ob-

server la vigueur et la complexion toujours vivace de son corps.

Après avoir calmé nos transports, mon amant m'apprit qu'il avait fait naufrage sur les côtes d'Irlande et que ce qui causait son désespoir c'était l'impossibilité où ce désastre le mettait de pouvoir désormais me faire aucun bien. L'aveu naïf de son infortune m'attendrit et m'arracha des larmes. Néanmoins je ne pus m'empêcher de m'applaudir secrètement de me trouver dans la situation de réparer ses malheurs.

Il serait inutile de vous retracer ce qui se passa entre nous cette nuit-là, vous le devinez aisément. Le voyage que j'avais projeté dans la province était désormais hors de question. Le lendemain nous revînmes à Londres.

Pendant la route, le tumulte de mes sens étant suffisamment calmé, je me sentis la tête assez froide pour lui raconter avec mesure le genre de vie où j'avais été engagée après notre séparation. Si tendrement peiné qu'il en fût comme moi-même, il n'en était que peu surpris, eu égard aux circonstances dans lesquelles il m'avait laissée.

Je lui fis ensuite connaître l'état de ma fortune, avec cette sincérité qui, dans mes rapports avec lui, m'était si naturelle et en le priant de l'accepter aux conditions qu'il fixerait lui-même. Je vous semblerais peut-être trop partielle envers ma passion si j'essayais de vous vanter sa délica-

tesse. Je me contenterai donc de vous assurer qu'il refusa catégoriquement la donation sans réserve, sans conditions que je lui offrais avec instance ; enfin, je dus céder à sa volonté, et il ne fallut pour cela rien de moins que l'absolue autorité dont l'amour l'investissait sur moi. Je cessai donc d'insister sur la remontrance que je lui avais très sérieusement faite : à savoir qu'il se dégraderait et encourrait le reproche, si injuste fût-il, d'avoir, pour un intérêt d'argent, sali son honneur dans l'infamie et la prostitution, en faisant sa femme légitime d'une créature qui devait se trouver trop honorée d'être simplement sa maîtresse.

L'amour triomphait ainsi de toute objection et Charles, entièrement gagné par la tendresse de mes sentiments dont il pouvait lire la sincérité dans mon cœur toujours ouvert pour lui, m'obligea à recevoir sa main. J'avais, de la sorte, parmi tant d'autres, bonheurs, celui d'assurer une filiation légitime à ces beaux enfants que vous avez vus, fruits de la plus heureuse des unions.

C'est ainsi qu'enfin j'étais arrivée au port. Là, dans le sein de la vertu, je savourais les seules incorruptibles délices ; regardant derrière moi la carrière du vice que j'avais parcourue, je comparais ses infâmes plaisirs avec les joies infiniment supérieures de l'innocence ; et je ne pouvais me retenir d'un sentiment de pitié, même au point de vue du goût, pour ces esclaves d'une sensualité grossière, insensibles aux charmes si délicats de la VERTU, cette grande ennemie du VICE, mais qui n'en est pas moins la plus

grande amie du PLAISIR. La tempérance élève les hommes au-dessus des passions, l'intempérance les y asservit ; l'une produit santé, vigueur, fécondité, gaieté, tous les biens de la vie ; l'autre n'enfante que maladies, débilité, stérilité, dégoût de soi-même, tous les maux qui peuvent affliger l'humaine nature.

Vous riez, peut être, de cet épilogue moral que me dicte la vérité, après des expériences comparées ; vous le trouvez sans doute en désaccord avec mon caractère ; peut-être aussi le considérez-vous comme une misérable finasserie destinée à masquer la dévotion au vice sous un lambeau de voile impunément arraché de l'autel de la Vertu ; je ressemblerais alors à une femme qui, dans une mascarade, se croirait complètement déguisée, parce qu'elle aurait, sans plus changer de costume, simplement transformé ses souliers en pantoufles ou à un écrivain qui prétendrait excuser un libelle du crime de lèse-majesté, parce qu'il y aurait inséré, en terminant, une prière pour le roi. Mais, outre que vous avez, je m'en flatte, une meilleure opinion de mon bon sens et de ma sincérité, permettez-moi de vous faire observer qu'une telle supposition serait plus injurieuse pour la vertu que pour moi-même ; en effet, en toute candeur et bonne foi, elle ne peut reposer que sur la plus fausse des craintes, à savoir que les plaisirs de la vertu ne sauraient soutenir la comparaison avec ceux du vice. Eh bien ! qu'on ose montrer le vice sous son jour le

plus attrayant, et vous verrez alors combien ses jouissances sont vaines, combien grossières, combien inférieures à celles que la vertu sanctionne. Et celle-ci non seulement ne dédaigne pas d'assaisonner le plaisir des sens, mais elle l'assaisonne délicieusement, tandis que les vices sont des harpies qui infectent et souillent le festin. Les sentiers du vice sont parfois semés de roses, mais toujours aussi infestés d'épines et de vers rongeurs ; ceux de la vertu sont uniquement semés de roses, et ces roses ne se fanent jamais.

Donc, si vous me rendez justice, vous me trouverez parfaitement en droit de brûler de l'encens pour la vertu. Si j'ai peint le vice sous ses couleurs les plus gaies, si je l'ai enguirlandé de fleurs, ce n'a été que pour en faire un sacrifice plus digne et plus solennel à la vertu.

Vous connaissez Mr. C... O..., vous connaissez sa fortune, son mérite, son bon sens : pouvez-vous, osez-vous prononcer que lui, du moins, avait tort lorsque, préoccupé de l'éducation morale de son fils et voulant le former à la vertu, lui inspirer un mépris durable et raisonné du vice, il consentait à se faire son maître de cérémonies et à le conduire par la main dans les maisons les plus mal famées de la ville, pour le familiariser avec toutes ces scènes de débauche si propres à révolter le bon goût ? L'expérience, direz-vous, est dangereuse. Oui, sur un fou ; mais les fous sont-ils dignes de tant d'attention ?

Mémoires de Fanny Hill, femme de plaisir

Je vous verrai bientôt ; en attendant, veuillez-moi du bien et croyez-moi pour toujours,

Madame,

Votre, etc., etc. XXX.

FIN



Depuis 1998, la Revue des ressources a mis en ligne sur internet plusieurs centaines de pages de littérature : nouvelles, entretiens, poésie, romans... Des textes qui, ni trop dedans, ni trop dehors, disent, décrivent, écrivent le monde ; et qui sont librement accessibles.

<http://www.larevuedesressources.org>

ISSN : 1776-0887